

George Japy. Mademoiselle
Baukanart

I Japy, George. George Japy. Mademoiselle Baukanart. 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

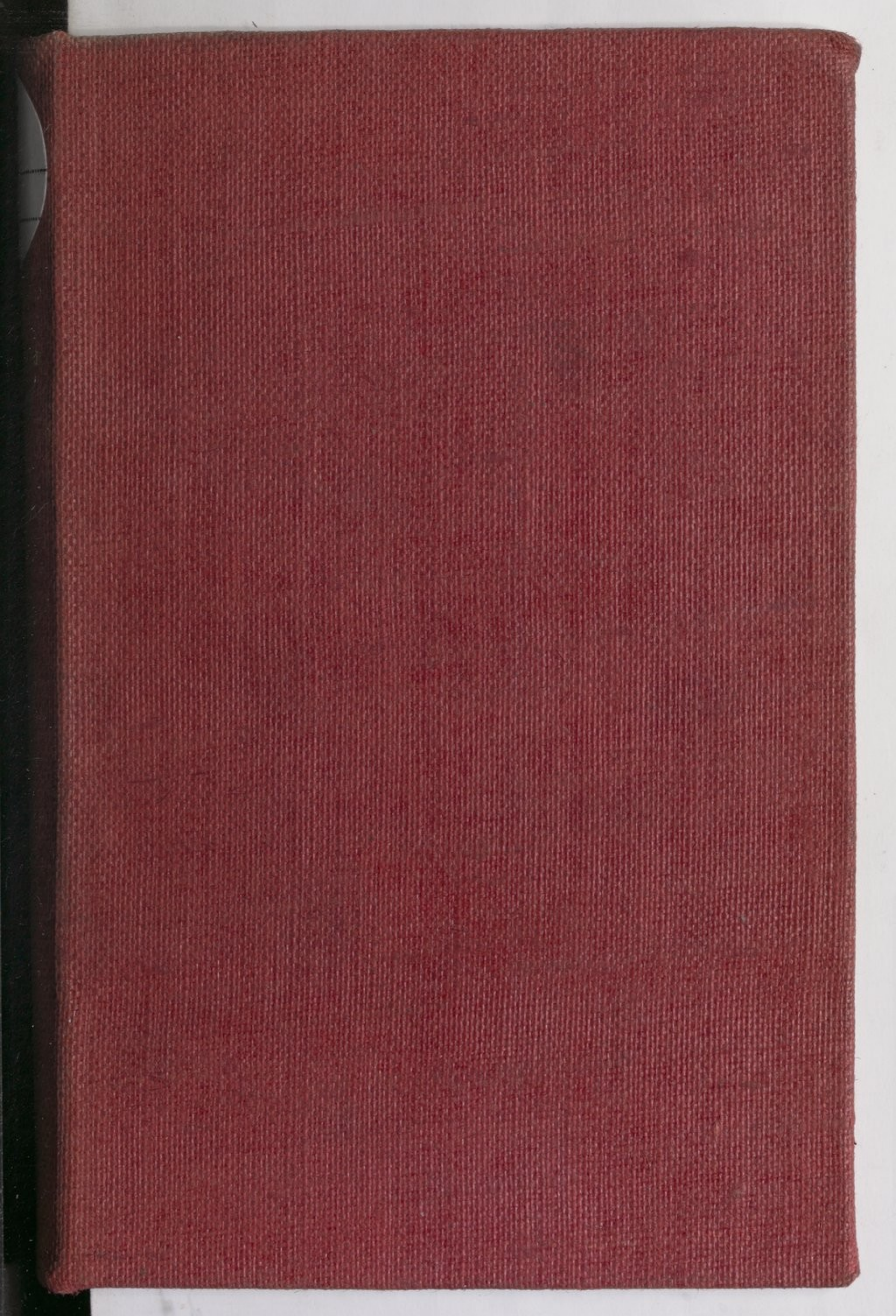
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

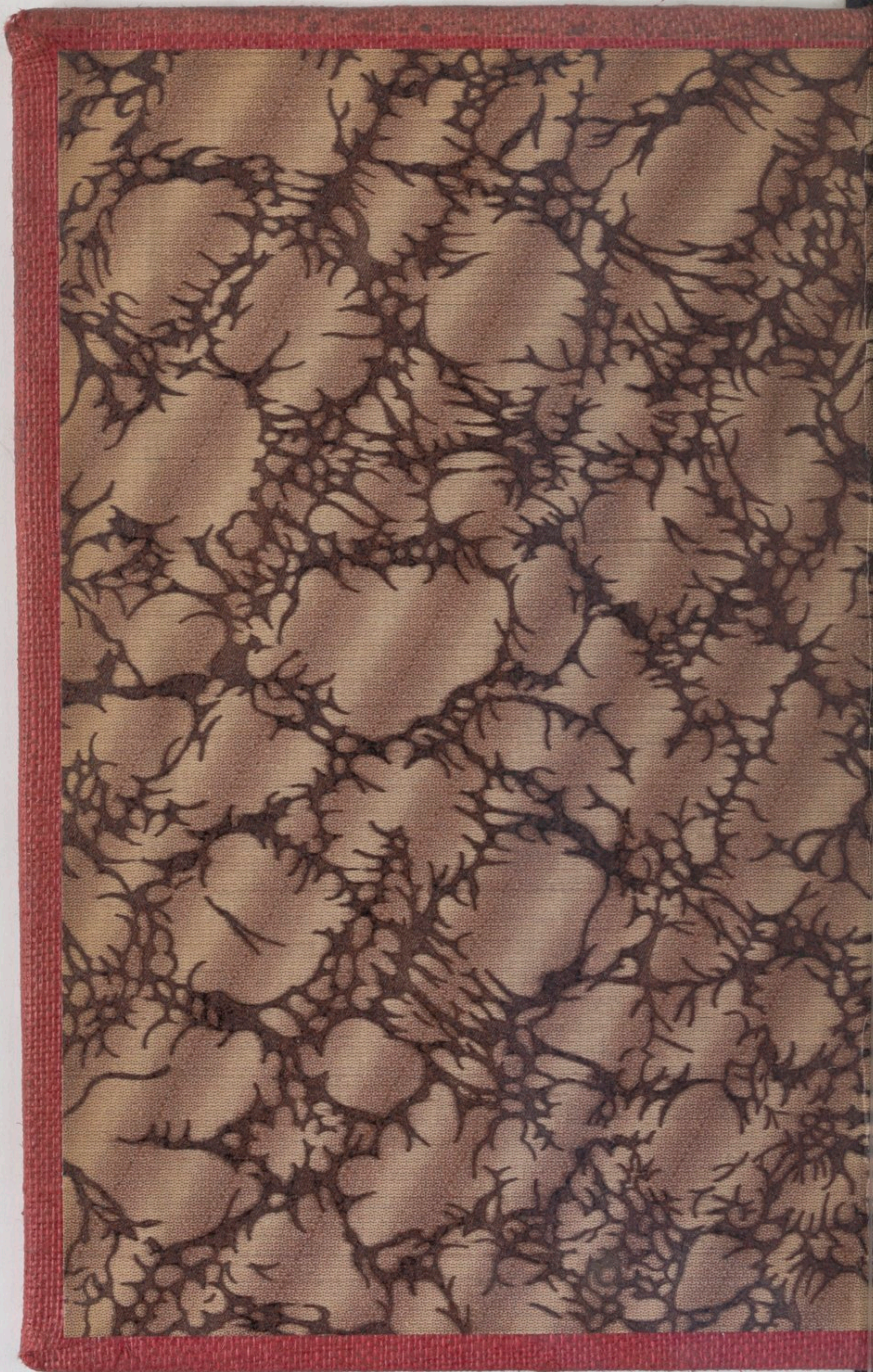
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

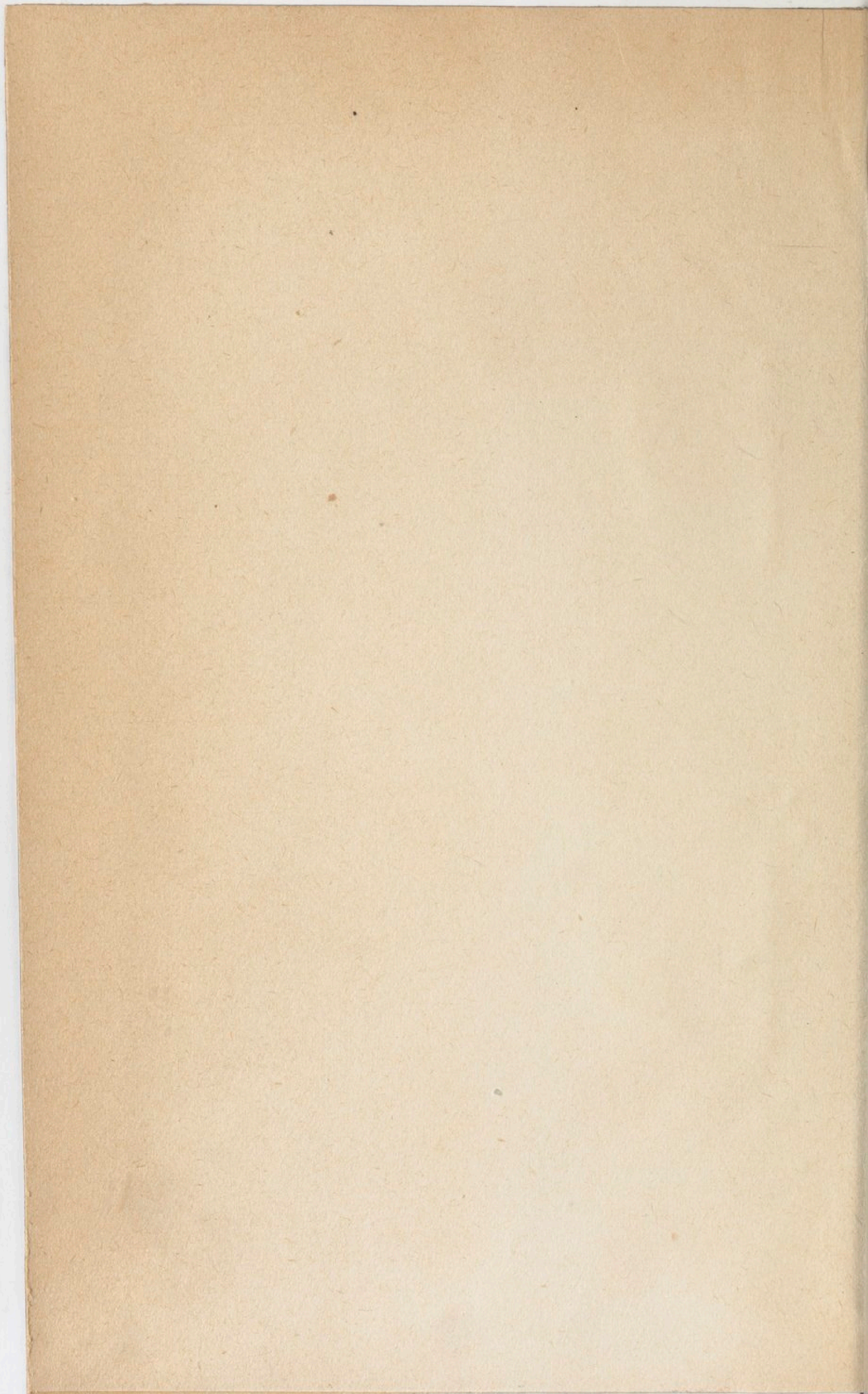
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

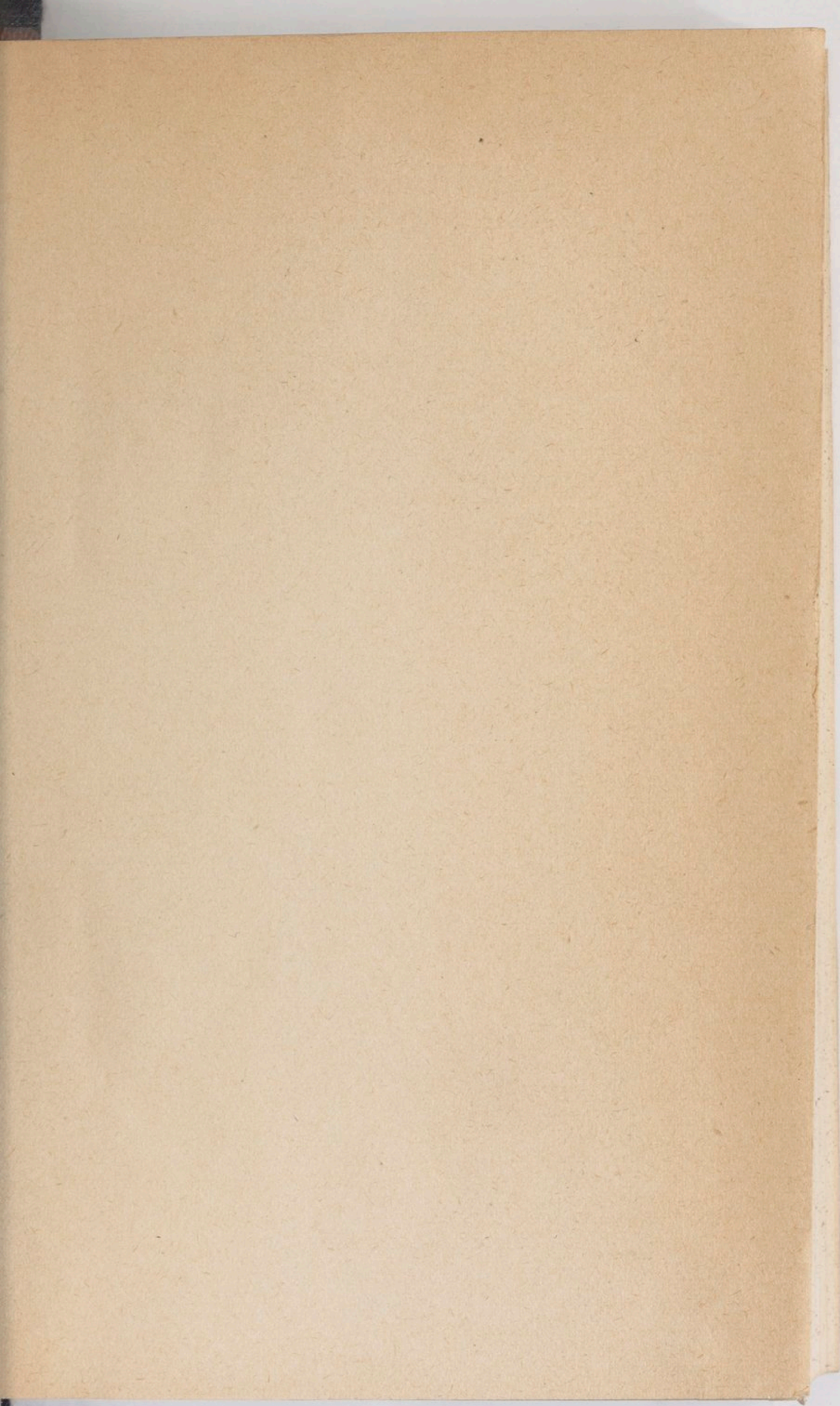
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

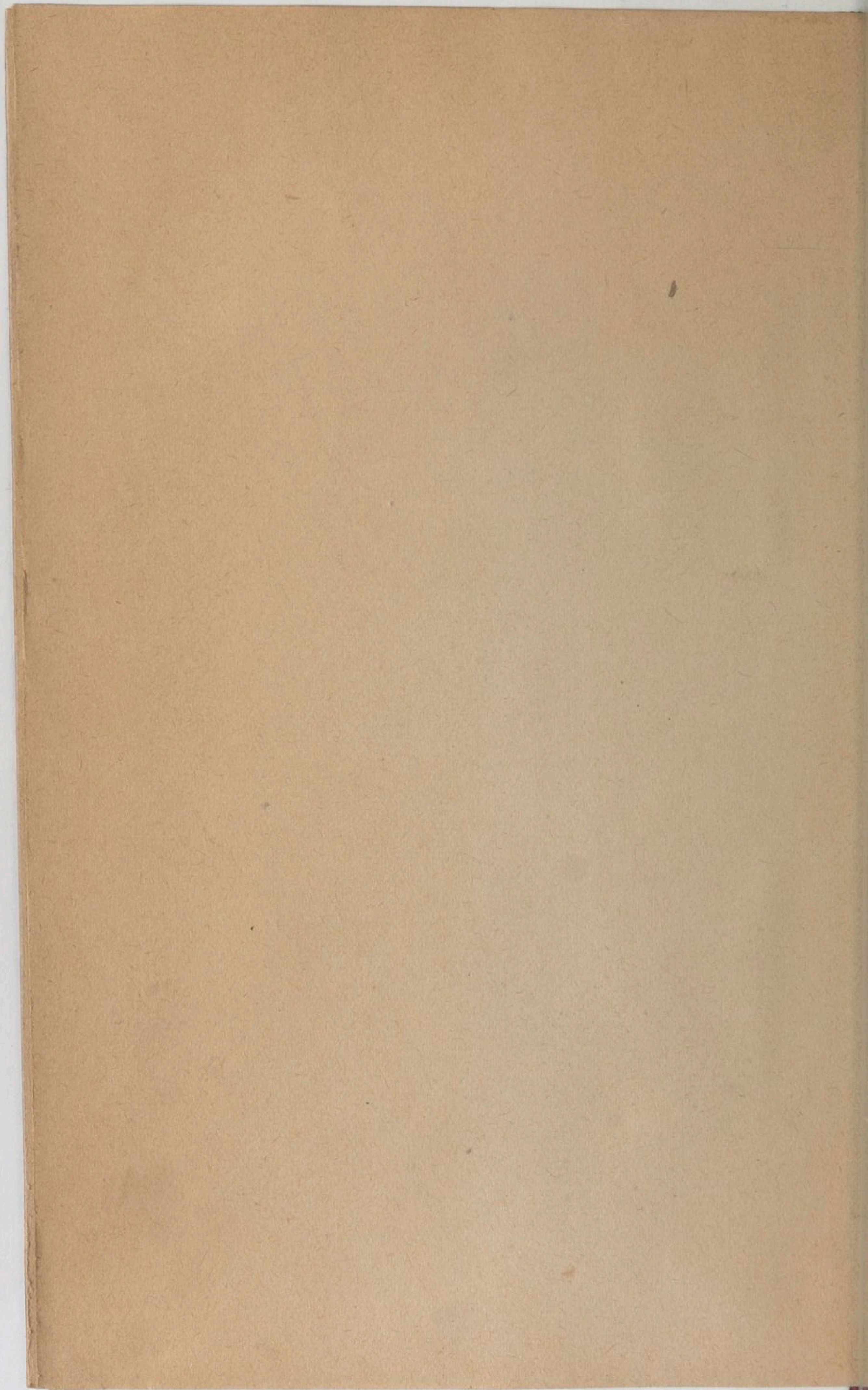












DEPT LEGAL
190
7781

CAMBRIDGE

UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

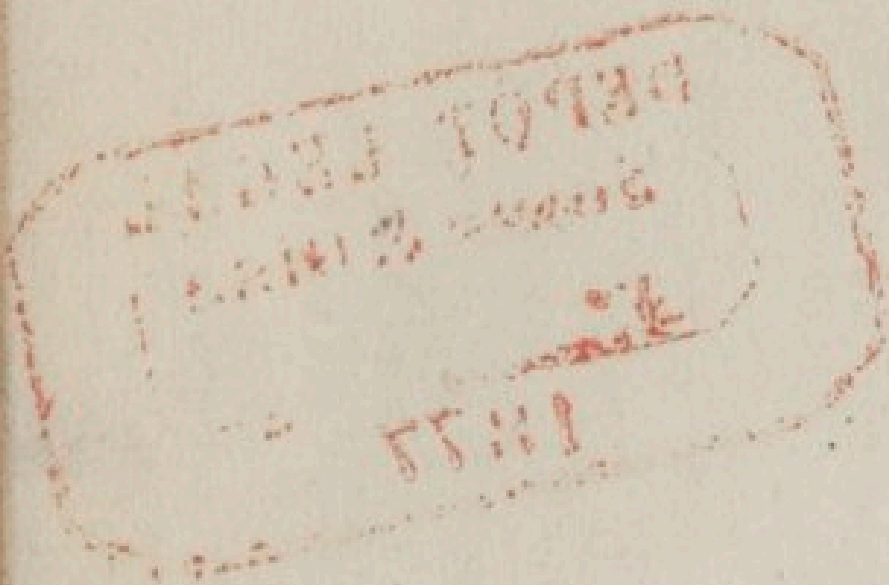
UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

22920

MADemoiselle

BAUKANART

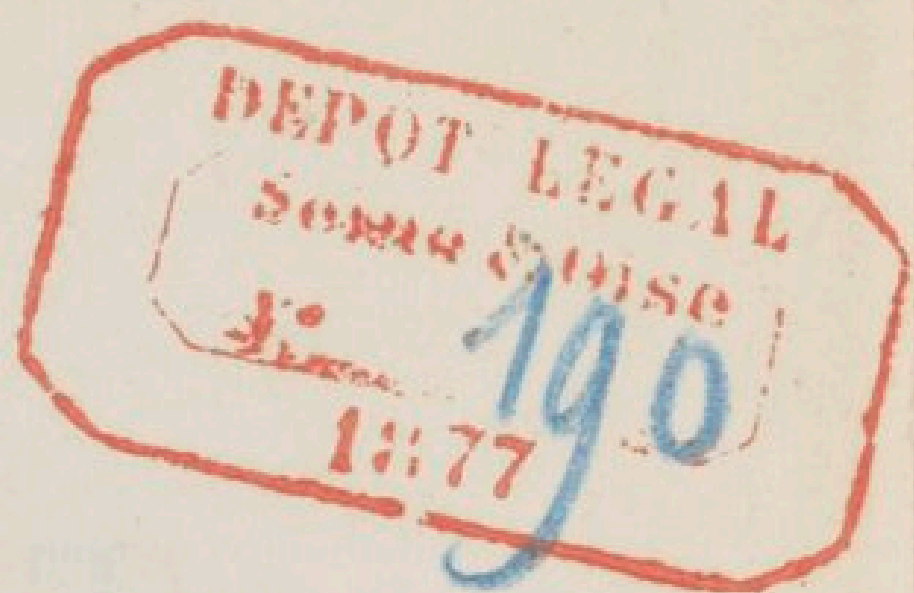
8°Y²
704



DU MEME AUTEUR

LA DAME QUI RIT.	1 vol.
GAZELLE	1 vol.

GEORGE JAPY



MADemoiselle

BAUKANART



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

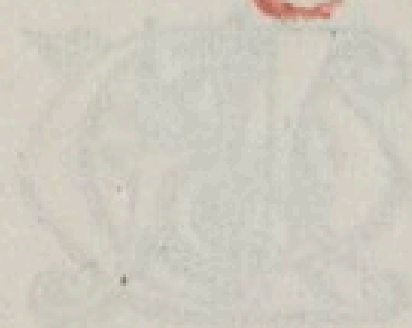
7, RUE DU CROISSANT, 7

1877

GEORGE JAPPY

MADEMOISELLE

BAUKANART



PARIS

GEORGES DECAUX, EDITEUR

7, RUE DU CROISSANT

MADemoiselle

BAUKANART

I

A LA GARE DE BRUXELLES.

Nous étions une centaine de voyageurs à la gare de Bruxelles, prêts à partir dans la direction des Flandres et de la mer par le train de six heures du matin.

Nous nous promenions tranquillement sur le quai en attendant le signal, car les administrations étrangères n'ont rien des tracasseries mesquines et prétentieuses de celles de France envers le public.

Dans tous les pays, dès que le train est monté,

les voyageurs peuvent aller se placer selon leurs convenances, au lieu de s'impatienter à s'écraser le nez contre les portes-fenêtres des salles d'attente, jusqu'à ce qu'un geôlier inflexible leur permette enfin de se précipiter bruyamment en masse affolée dans les wagons, à la manière d'une meute dans un bois.

Aussi, avons-nous beaucoup d'accidents dans nos gares ; les Français ont tellement l'habitude des tutelles qu'ils ne pensent en rien par eux-mêmes ; ils se fient constamment à la vigilance d'un gardien pour leur conservation personnelle, de même qu'à leur journal pour leurs opinions politiques, artistiques ou religieuses.

La foule, à la gare de Bruxelles, quoique à une heure si matinale, était déjà des plus mêlées ; il s'y trouvait des gens du peuple et des gens des classes dirigeantes.

Pour qui sait lire au vol dans les pensées, rien de plus bizarre que ces va-et-vient de voyageurs qui se croisent, qui s'accompagnent, qui se fuient, qui s'attendent, qui se poursuivent.

Que d'expressions diverses vous apercevez, pêle-mêle, à travers tous les âges de la vie, depuis l'enfant qui tette au vieux qui se traîne ; allant sans transition du grotesque au niais, au

lamentable ; des visages soucieux et désolés aux figures épanouies ; des lèvres plissées de rire aux paupières baignées de larmes !

Et les recommandations sans fin ? Et les adieux ? Et ceux-là qui voyagent pour leur agrément, ceux-ci pour leur santé ; ces autres pour leur commerce ?

Plusieurs s'expatrient pour courir après un bonheur rêvé ; — une chimère, mon Dieu !

Il y en a aussi qui ne reviendront pas...

En définitive, un train qui file, avec son sillon blanc de fumée et son cri aigu de vapeur, emporte les nuances innombrables des passions humaines.

Je m'installai dans un des wagons désignés pour Bruges, direct, et à mesure qu'il me venait des compagnons, je m'appliquais à les dévisager.

Visiter les musées, les monuments, les ruines, les aqueducs, les points de vue, c'est bien ; — étudier les âmes, c'est mieux.

Comment acquérir l'expérience du monde sans ça ?

Nous contenons tous une série de panoramas intérieurs intéressants à connaître. Et puis ces analyses sur le vif, qui se renouvellent sans

cesse avec le charme de l'imprévu, sont souvent grosses de trouvailles.

Peu à peu la foule s'étant casée, le départ sonna.

Comme il fallait s'y attendre, surtout dans une saison de déplacement, de vacances et de bains, mon wagon présentait l'aspect le plus disparate imaginable.

Nous partîmes au complet; la seule place encore disponible en apparence était retenue pour un promeneur fantaisiste, qui ajouta bientôt sa note baroque à l'ensemble déjà si bigarré.

Au reste, je vais esquisser mes voisins, l'un après l'autre, en quelques pages.

II

LES VOYAGEURS.

Commençons par l'amiral Percy Pickles; j'ai un faible pour lui, car je ne connais pas d'être meilleur, malgré ses excentricités.

Sa nationalité perçait de suite dans sa tenue un peu raide, essentiellement britannique, que, pour ma part, j'apprécie beaucoup; elle va bien avec le tact des Anglais, — ceux qui se mêlent d'en avoir, l'ont exquis.

A sa mise, vous sentiez la distinction innée des gens comme il faut qui mettent du goût partout; dans son linge, dans l'épingle de sa cravate et jusque dans la poignée de son parapluie.

Pour sa profession, pas de doute possible.

Il avait le teint hâlé par ce mélange de vent,

de soleil et de sel, ajoutons d'alcool, — il n'y a pas de mal à ça, — qui bistre les marins et les revêt, pour ainsi dire, de ces airs graves, songeurs, presque tristes ; par contre, presque toujours attractifs et intéressants.

Il était assez maigre ; d'une taille élevée, présentant la large charpente osseuse des Gallois ; il portait des favoris probablement roux, jadis, avant d'avoir été galvanisés par l'âge, mais sa carnation saine annonçait encore une santé excellente, entretenue par une vie active et hygiénique.

De gigantesques sourcils droits surmontaient ses yeux gris-bleu, enfoncés sous l'arcade du front, et pénétrants comme des pointes d'épée.

Ces yeux nécessitent encore une description de quelques lignes d'extra, car on n'en voit pas tous les jours de pareils.

Ils semblaient continuellement sonder l'espace à des distances vertigineuses, et ils vous causaient une impression magnétique, d'autant plus inattendue qu'ils ne se trouvaient pas les deux dans le même plan.

L'un explorait le pôle arctique, pendant que l'autre nageait dans l'antarctique.

Eh bien ! ce défaut si apparent me donna une

preuve irréfutable des difficultés de définir la beauté.

Elle n'est réellement qu'immatérielle. Elle se borne à une question de lumière, comme dans les lanternes magiques. La figure est la nappe sur laquelle le prisme intérieur projette des infinités d'ombres ou de dessins aux couleurs vives.

Plus de lumière ? plus rien. La toile reparait bête avec ses gros fils ternes.

Apparemment, dès que vous avez lu que l'amiral Pickles avait les prunelles en zigzag, vous avez pensé à une caricature ; un peu plus, vous auriez ri d'un rire assez déplacé, car vous n'êtes pas sérieux.

L'art, le talent, ou plutôt le privilège de plaire, n'est-il pas une grâce qui déjoue les principes de tous les académiciens de la mappemonde ?

Même à son âge déjà avancé, l'amiral Pickles séduisait encore du premier coup, par ce je ne sais quoi qui émanait de lui. Personne n'avait l'idée de remarquer quelque laideur en ses traits. Pour être de travers, ses yeux n'étaient ni moins francs ni moins spirituels.

De plus, il avait la voix si musicale, une ai-

sance, une affabilité et même une poésie si faciles, qu'un rien, dit par lui, prenait une valeur et devenait charmant.

Dans le coin, près de lui, un gros chanoine à deux mentons s'était assoupi benoîtement sur son bréviaire, à peine en route.

Son ventre était remarquable ; — une belle variété de ventre en poire.

Puis voici deux autres touristes, mein herr et M^{me} Gustave Bittermeineliebe, d'après les adresses écrites en gros sur leurs valises, dans le filet, ainsi que sur une quantité d'autres paquets de toutes dimensions qu'ils avaient autour d'eux, à la grande gêne de leurs voisins.

C'étaient des voyageurs novices, car en voyage le talent consiste à éviter les colis.

Deux chemises, il n'en faut guère plus pour le tour du monde !

Au reste, ils étaient excusables ; ils avaient bien d'autres soucis que de voir du pays, allez !

Ils en voyaient un de leur façon.

C'étaient des mariés frais, au premier quartier de la lune de miel.

Ils paraissaient encore contents l'un de l'autre, ce qui est toujours agréable à rencontrer.

Mein herr était Poméranien ; ses grosses pom-

mettes, sa tête carrée, non nez retroussé en patte de marmite, pouvant recevoir directement la pluie, et ses maxillaires puissants, comme ceux d'un rhinocéros, lui servaient de passeport.

D'autres détails de tenue, significatifs aussi, révélaient encore son terroir.

Je ne sais dans quel journal de mode son costume avait été copié : il se composait d'une casquette en paille, à visière doublée de toile cirée verte, énorme comme le toit d'une maison, pour se préserver du hâle ; d'une belle redingote couleur merde d'oie qui lui descendait aux talons, avec des parements en velours noir ; d'un gilet à carreaux jaunes et rouges¹, fermé par seize boutons pointus en cuivre doré ; d'un pantalon de coutil gris, coupé à pont, d'après l'ancienne mode qui en vaut bien une autre ; — un beau pont, large comme le pont du Rhin à Bâle ; — d'une chemise en calicot imprimé de têtes d'amours roses ; d'une cravate en soie bleu vif, négligemment nouée à la steinkerque et enfin d'une paire de bottes à revers lilas.

La dame était une blonde filasse, au teint clair des Germaines, aux yeux bleus aussi ; elle pouvait passer pour jolie.

Ce qu'elle avait de manqué, au moins parmi les attrait visibles au public, c'étaient ses dents assez mal plantées et déjà jaunies par l'abus de la mangeaille. De plus, les lèvres présentaient la disposition disgracieuse de découvrir les gencives pendant le rire.

C'était d'autant plus regrettable qu'elle était causeuse et gaie.

Les dents sont la vaisselle du rire ; elles donnent du piquant à la joie, de même qu'une belle porcelaine semble ajouter des saveurs aux mets.

En définitive, les lèvres closes, il n'y paraissait pas ; elle eût même été ravissante avec du goût et une direction adroite.

Une Française, par exemple, se serait exercée à rire devant son miroir sans rien montrer.

Par malheur, elle ne se doutait de rien de ces finesses, elle était affublée d'une façon pitoyable, à enlaidir Vénus ; pire qu'un épouvantail, pour les merles, dans les cerisiers.

Enfin, d'après la description précédente de la toilette de son mari, vous pensez bien qu'il manquait de la grâce de Canova dans ses conseils.

Il lui avait même donné son portrait, à lui, monté en épingle, qu'elle portait au cou.

Leur mauvais goût similaire avait pourtant une utilité : celle d'éviter les disputes sur les questions de mode. Dans un ménage c'est à considérer.

D'autre part, ils s'entendaient admirablement sur ce qui concerne les comestibles.

Nous n'avions pas encore passé les murs de la ville, qu'ils déballaient un paquet de viandes froides et qu'ils avalaient des morceaux gros comme le poing, sans paraître se souvenir d'avoir déjà pris une demi-douzaine de tasses de café au lait, avec maintes tartines, selon l'usage, au saut du lit.

Passons à un autre.

Ah ! certes, vous auriez difficilement imaginé qu'il y eût quelqu'un sous l'énorme pelisse en peau d'ours devant les nouveaux mariés.

N'oubliez pas que nous étions au mois d'août, par une journée ensoleillée, déjà brûlante dès l'aube.

Cependant, par-ci par-là, la peau exclamait des jurons d'une voix rauque.

Elle contenait un Finlandais.

Inutile d'ajouter qu'il était prince, comme tous les Russes qui voyagent, et cosaque aussi.

Parmi ses autres qualificatifs, je mentionnerai seulement celui d'être un imbécile.

Il prenait des poses d'une telle importance, que les bottes les plus pacifiques se tournaient vers son postérieur; — car, il y a des postérieurs qui attirent impérieusement les bottes, comme le pôle les aiguilles aimantées.

Bref, un vrai seigneur russe, en chair, en os et en pose : ce mélange monstrueux de prétentions et de fausse courtoisie.

Les Russes ne sont pas encore une nation; ils traversent une période de tassement — qui n'est du reste pas près de finir — des plus intéressantes à suivre.

Autant les plébéiens ont de douceur, de générosité, de mysticisme même, autant les classes élevées sont hautaines, cyniques, vaniteuses, cruelles, adonnées à leurs instincts grossiers et canailles, sans réserve ni délicatesse.

L'éducation les contient à peine; elles y craquent comme dans un habit d'emprunt qui les serre.

En France, nous avons les idées les plus inexactes sur la grandeur chevaleresque des seigneurs russes; — nous la prenons pour réelle! C'est encore là une de ces surprises décevantes qui

nous pendent au nez, grâce à nos habitudes de juger d'après les surfaces ou de généraliser quelques exceptions vraiment méritoires.

Pas moyen d'être plus comédiens, ni d'exceller comme eux, dans l'art des nuances. Ils ont autant de manières d'être que de relations diverses, selon l'influence de ces relations ou l'intérêt qu'ils en peuvent tirer.

Les seigneurs russes ne sont pas doubles, ils sont centuples. En dix minutes, ils passeront, par tous les degrés de la brutalité la plus révoltante envers leurs inférieurs, à la politesse la plus étudiée avec leurs égaux, à la platitude la plus honteuse devant leur czar ou les gens plus haut placés qu'eux-mêmes, ou possédant seulement quelques roubles de plus.

Tout pour la parade ! voilà le boyard.

En Russie, encore plus qu'ici, le peuple vaut infiniment mieux, par ses qualités morales, que les classes dirigeantes.

Pauvres classes dirigeantes, elles n'ont pas de chance !

Le Finlandais en question poussait à l'extrême la marotte la plus réjouissante des Russes.

Vous savez qu'ils se piquent volontiers de savoir le français mieux que Vaugelas, bien

qu'ils l'apprennent généralement dans des romans de portières.

Par suite, ils se croient plus gaulois, sinon plus parisiens, que les bourgeois du Marais.

Mon prince n'y manquait pas.

Par une de ces déviations de cervelle à laquelle tant de gens sont sujets, il voulait paraître l'inverse de ce qu'il était; il lui en coûtait même de s'avouer Russe, comme s'il y avait un mérite ou un démérite quelconque à venir de tel ou tel climat.

Malgré sa construction des latitudes élevées, qui lui permettait de vivre à côté des renards bleus par quarante degrés au-dessous de zéro, il se disait frileux comme une cigale.

Il avait passé quelques années à Bordeaux, où ses parents entretenaient des relations certainement plus commerciales que princières, grâce au caviar. C'est même là qu'il avait bâclé ses études et qu'il était devenu amoureux du soleil.

Il paraissait plus girondin que la Gironde, et même plus gascon que la Gascogne. Il exagérait l'*assent* avec une prodigalité de *sandis*, de *bagasse*, de *té*, *mon ami*, et de *cap de Diou* à vous donner des pâmoisons. Il répétait volontiers :

— « Nous autres Français ; » quelquefois :
« Nous autres Parisiens, » et plus souvent :
« Nous autres méridionaux ! »

C'était d'un comique indicible.

Pour le moment il venait de courir les bas-tringues de Paris, afin de se polir dans les manières élégantes.

Cependant sa famille le rappelait en Russie, ce qui ne lui plaisait guère.

Par prudence, avant de le laisser repartir, son médecin lui avait prescrit une saison de bains de mer en Belgique, plutôt qu'en France, surtout dans la Méditerranée, pour qu'il reprît l'habitude du Nord insensiblement.

C'était sage.

Le pauvre garçon en avait réellement besoin ; il était déjà plus d'à moitié anémique et sec comme un pruneau, grâce à ses suées continues auxquelles sa puissante constitution finissait par céder.

Enfin, passons à un autre camarade plus sincère, le mandarin Lou-tseu-sin.

Je pense convenable de le peindre avec les couleurs de sa patrie ; je commencerai même une page exprès pour lui.

III

M. LOU-TSEU-SIN.

M. Lou-tseu-sin, lettré du Céleste-Empire, était natif de la province de Pé-King.

Voici son portrait; — vous le reconnaîtrez aisément s'il passe sous vos fenêtres :

Ses sourcils étaient fins et déliés comme les feuilles des saules, et ses yeux, noirs comme le jade, avaient la pureté des eaux de rivière.

L'élégance de son esprit se reflétait sur toute sa personne, à la fois svelte comme Wei-Kiai, et gracieuse comme Pan-an.

C'était positivement un charmant garçon.

Ses épaules plus belles qu'un poirier à fleurs rouges ployaient légèrement sous la pesanteur

des idées poétiques et littéraires, car tout son être exhalait la passion des belles-lettres.

On l'eût pris pour Li-thai-pé lui-même, radieux comme la Grande-Ourse.

Le duvet de ses lèvres ressemblait à une forêt vierge. Son teint était d'un beau jaune foncé, comme l'intérieur des melons cantaloups; son sourire rayonnait sur ses lèvres, aussi lumineux que les constellations Kouei et Pi dans le ciel.

Ses vêtements avaient la légèreté des vapeurs matinales du mois d'avril, où les roses parfument.

Ainsi, sa veste en soie bleue semblait avoir été découpée dans un pan d'azur par une hirondelle; une belle ceinture lui ceignait les reins; ses bottes de velours étaient brodées de lotus et de figures chimériques qui portent bonheur; sa toque mignonne rappelait le couvercle d'un joli moutardier en pâte fine, et enfin ses pantalons avaient assez de largeur pour douze ou treize cuisses occidentales.

Presque continuellement il s'éventait avec un éventail en papier pour éloigner les guêpes qui venaient le piquer, le prenant peut-être pour un vrai melon.

Une maxime avant de terminer :

C'est toujours l'occasion de dire : les cigognes ont le bec pointu ; le sage se plaît dans la pratique du bien.

IV

L'AUTRE VOYAGEUR.

Il me reste encore à présenter le voyageur anonyme que j'ai annoncé tantôt.

Quelques minutes après le départ, le ménage poméranien nous ayant examinés avec la prudence instinctive des inconnus qui se rencontrent pour la première fois, l'impression nous fut assez favorable pour gagner sa confiance et participer à un secret.

En conséquence, M^{me} Gustave se prit à exclamer tendrement :

— Pauvre Pipi !... Couik, couik, couik...

Et riant son rire encore enfantin et perlé, elle tapait légèrement, en manière d'arpège, sur un panier cylindrique, beaucoup plus haut que

large, pouvant passer assez bien pour un gigantesque panier à provisions.

A certains bruits, nous pensions tous qu'il contenait quelque perroquet, ou même moins, un roquet, par exemple, venu en première classe, par contravention, mais de qui sa maîtresse n'avait pas voulu se séparer dans la peur de l'exposer à coudoyer des compagnons mal élevés ou possédant des puces. Rien de plus admissible.

Au reste, nous fûmes bien vite renseignés, car elle souleva le couvercle, en ajoutant d'une façon générale pour nous tous :

— Ces messieurs sont des messieurs aimables ; je suis sûre qu'ils ne diront rien si je donne de l'air à Pipi...

Au même moment un charmant singe, éveillé et délicat, tout heureux d'être délivré de sa prison, se dressa devant nous, comme d'une boîte à malice.

C'était un sajou de la variété appelée « capucins, » à cause de leur toque brune.

Il prit la place disponible à côté de moi, puis se mit à manger avec les autres de la saucisse au cumin, car il était prussianisé, l'annexion annexant tout ce qu'elle peut.

Il avait un magnifique pelage ; le nez comme une fraise ; les ongles aussi soignés que ceux d'une dame de Paris, les oreilles vives, d'une mobilité de girouette ; la queue prenante et longue comme celle du frac d'un diplomate.

Cependant il n'était pas décoré.

J'aime beaucoup les bêtes. Du reste, c'est réciproque ; je suis généralement bien avec elles, dès la première entrevue ; beaucoup mieux qu'avec beaucoup de mes semblables. Je déclare même, en conscience, que je n'ai jamais rencontré en elles la grossièreté de sentiments que je vois si souvent parmi des gens qui se disent du grand monde.

Grand, en quel sens ? Voilà ce que je demande.

Si c'est grand en bêtise ou en fatuité, ou en égoïsme, je suis certainement de leur avis.

Un moment après, Pipi me passa la gourde de M. Bittermeineliebe, après en avoir poliment essuyé le goulot. Je refusai de boire ; mais je lui serrai la main, et voilà comment je découvris de suite qu'il était franc-maçon, à sa manière de me chatouiller la paume.

V

OÙ NOUS COMMENÇONS A CAUSER.

Si vous avez quelque pratique des voyages, vous savez qu'il y a des séries inégales de mutisme ou de causerie.

Vous pouvez aller de Paris à Vienne, par exemple, sans échanger une parole avec vos voisins, comme d'autres fois de la Bastille à la Madeleine avec des bavards qui vous cassent les oreilles.

Le plus souvent, les conversations viennent à la suite d'un incident, sans quoi personne ne commencerait.

Il va sans dire que j'en excepte ces gêneurs, assez nombreux, qui, à peine entrés, vous racontent où ils vont, pourquoi, comment, ce

qu'ils dépensent, le nom de leur beau-père, et jusqu'à leurs querelles d'alcôve.

Ici, l'apparition du sajou devenait une excellente amorce.

Il était si gentil, que M. Lou-tseu-sin s'écria avec enthousiasme :

— Oh ! ma sœur aînée, vous avez un enfant plus beau que le jade !

J'ai déjà prévenu que M^{me} Bittermeinelièbe était rieuse. Par conséquent, comme elle ne connaissait pas ces façons de politesse asiatique, lesquelles consistent à s'appeler « frère aîné, » ou « sœur aînée, » par respect, et aussi à s'accabler d'injures pour rehausser encore plus les éloges adressés à ses partenaires, — sans en penser un mot, ça va sans dire — elle fut prise d'un fou rire irréprimable.

Finalement, elle pria le mandarin de remarquer que Pipi était un singe, non un Pomérannien.

L'autre répliqua, sans se déconcerter, que tous les deux méritaient l'estime des sages.

De fil en aiguille, nous nous demandâmes où nous allions.

Le prince russe commença par crier :

— Té ! je vais à Blankenberghe !

Et nous, de répondre successivement :

— Tiens, moi aussi !... Moi aussi !... Nous aussi !...

Bref, nous étions toute une wagonnée de baigneurs pour le même point.

VI

EN ROUTE.

De Bruxelles à Blankenberghe, par un train lent qui dessert les villages, il faut plus de huit heures ; mais il y a de quoi voir le pays et dîner plusieurs fois.

Si rien ne vous presse, ce mode de transport n'est pas ennuyeux. Ajoutez qu'il se trouve toujours quelqu'un qui profite de ces repos de deux minutes par-ci, deux minutes par-là, pour aller boire un coup ou pour quelque autre nécessité. Messire Bittermeinelièbe alternait l'une avec l'autre, sagement.

Dès Laëken, à dix minutes de Bruxelles, il lui fallut demander un bock, la saucisse fumée étant altérante.

Même manège aux stations suivantes. Il descendait avec la ponctualité d'un fonctionnaire ; — d'un fonctionnaire aimable, car il n'oubliait pas de rapporter à madame, tantôt un *pistolet* au jambon beurré, tantôt un morceau de fromage odorant.

Le pauvre amiral, qui avait les narines impressionnables, était obligé de respirer constamment un flacon de sel ammoniac.

A vrai dire, le Poméranien ne manquait pas d'une certaine prévenance ; il nous demandait avec un large sourire :

— Ces messieurs ne viennent pas se désaltérer?...

Le chanoine en mourait d'envie. Cependant, il n'osait pas accepter tout seul.

Je résolus de l'aider.

A la gare d'Alost, après la gracieuse invitation :

— Ces messieurs ne viennent pas se désaltérer?...

Je fis mine de suivre mein herr, de sorte que le père, comme entraîné par l'exemple, se leva précipitamment et courut d'un pas léger avec son gros ventre qui ballottait joyeusement.

Le Prussien demanda deux pintes de faro.

Cependant, comme il était plus expéditif que son invité, ayant plus d'expérience, il vida sa pinte d'un trait. L'autre, au contraire, buvottait à la façon des canards en se rinçant le voile du palais.

Tout à coup, la sonnette nous prévint de remonter en voiture.

Mein herr nous rejoignit tranquillement sans avoir l'air de se souvenir du chanoine, qu'il laissait seul pour payer les deux pintes, plus une saucisse plate pour madame.

Vous savez, sans doute, qu'il n'y a pas de pays où les dissidences éclatent plus passionnément qu'en Belgique, ni où les partis échangent des aménités plus inqualifiables. Les Belges éclairés en conviennent eux-mêmes.

Les rivalités politiques et les coteries religieuses, si éminemment divisantes, entretiennent sans cesse l'animosité.

Par bonheur, tout se borne à des menaces, grâce à la plus grande qualité des Belges, à leur sens pratique. Il se passe parmi eux précisément l'inverse de ce qui a lieu en France.

Ici, les polémiques détraquent le commerce, les transactions, la quiétude, par suite la prospérité; — en Belgique, l'amour de l'argent devient

un si puissant dérivatif qu'il modère les haines les plus violentes.

La situation n'en est pas moins tendue et par conséquent précaire. Au reste, elle explique déjà clairement le côté déplorable de l'esprit moderne des Belges, qui se gâte de plus en plus.

Tous les peuples ont leur défaut capital, leur maladie endémique.

Nous, c'est la vanité devenue proverbiale. Les Belges, c'est la fausseté.

Ils sont tous plus ou moins jésuites' et menteurs. Pour la rouerie, la défiance, l'ingratitude, et comme maîtres exploiters des autres, ils égalent déjà les Allemands. Oh ! le désintéressement de leurs aïeux, ils ne s'en souviennent plus guère !

A la gare d'Alost, le buvetier était un radical à tous poils.

Rien qu'à voir ses yeux surnois, d'un éclat cannibalesque, vous sentiez de suite qu'il avait un projet de gouvernement dans la tête, pour sauver l'humanité, lequel projet consistait à l'élire souverain du royaume.

Sa barbe inculte et rude, rousse du roux des renards, s'en allait tout de travers comme ses idées. Au demeurant, ses mains velues étaient

aussi sales que ses opinions, car des plaques de crasse apparaissaient entre les jointures, même à la distance convenable de dix pas.

Après Dieu, le savon était son plus irréconciliable ennemi.

Dans sa joie d'embêter un prêtre, il lanternait, exprès, pour lui changer sa monnaie.

Bref, le train démarra.

Ah ! ah ! victoire ! Le buvetier ricanait avec insolence ; ses grosses canines de Barbe-Bleue lui relevaient la lèvre d'un côté ; il avait l'air de les aiguïser voluptueusement pour dévorer le chanoine, à la sauce Robert.

Le pauvre chanoine ! il criait :

— Attendez-moi ! attendez-moi ! au nom du ciel !... en agitant son parasol avec des gestes lamentables.

Par chance, le mécanicien l'aperçut. Il était clérical. Il prit sur lui de s'arrêter au risque de recevoir son congé de l'inspecteur, peut-être un républicain indépendant, qui sait ?

Toujours est-il que le révérend put monter à la hâte sur un wagon découvert, chargé de houille, et à la station suivante il revint à sa place.

Il n'avait pas l'air content, parbleu ! Cepen-

dant il se mit de suite à parcourir son bréviaire pour apaiser son ressentiment.

Par contre, M. Bittermeineliebe, qui, décidément, n'était pas la fine fleur de la délicatesse, essaya d'établir un parallèle entre les bières de Bavière et de Louvain.

Il va sans dire que le chanoine ne se souciait plus de lui donner la réplique; il paraissait de plus en plus plongé dans ses litanies; il remuait les lèvres et tournait les pages rapidement.

Cependant le Poméranien nous assourdissait par son vacarme.

Il ne se gênait pas pour pincer devant nous tout ce qu'il pouvait à madame son épouse, ni de lui claquer des baisers bruyants avec l'inconcevable impudeur des Allemands.

De son côté, la dame suivait le courant d'une telle éducation; elle ripostait sans timidité, allant de son mari au singe ou du singe à son mari.

Entre les baisers, ils dégustaient un cercle de saucisse à l'ail, pour se parfumer l'haleine.

Je ne saurais exprimer l'impression de malaise que nous ressentions tous, — le Russe excepté, — à voir une femme gracieuse, au teint frais,

ayant encore de l'enfance exquise en elle, s'abandonner ingénument à un débraillé si indécemment.

Par intervalle, pour se reposer, mein herr fumait une cervelle de tabac dans la tête barbue de l'empereur Guillaume, en terre de pipe.

Avoir sa figure en terre de pipe, c'est la gloire des gloires.

Pourtant, je songeais, à part moi, qu'un jour ou l'autre, toutes les idées de la vraie cervelle finiraient de même par s'évaporer en fumée.

D'autres fois il tirait sa montre, une magnifique pièce à répétition, à quantièmes et à secondes.

Il se vantait de l'avoir volée pendant la guerre dans une villa de la banlieue de Paris.

M^{me} Bittermeinelièbe s'amusait à presser la détente pour écouter la sonnerie, en l'appliquant contre son oreille ou contre celle de Pipi.

Ces notes claires délectaient le joli sajou, qui prenait des inclinaisons de cou et des mines d'une mutinerie adorable.

Mais j'allais oublier une des distractions favorites du Poméranien, car ce n'était pas assez d'une femme, d'une pipe, d'un singe, des saucisses, d'une montre à répétition ; il lui fallait encore une clarinette.

Il nous jouait la valse du *Beau Danube bleu* avec un talent réel ; surtout avec l'excellent sentiment rythmique des Germains.

Cependant, à la gare de Gand, nous eûmes une diversion à laquelle je ne puis pas repenser sans rire.

Il est clair que personne d'entre nous n'avait dénoncé la présence de Pipi, puisque nous l'avions tous accueilli avec plaisir.

Pourtant l'administration en eut vent et voici ce qui s'ensuivit :

Un grand inspecteur, accompagné d'un grand brigadier, suivi de deux grands gendarmes, se mit en devoir de visiter le train.

Tout le monde sait comme les Belges sont fins ; — s'ils ont des gendarmes avec eux, ils deviennent extra-fins.

De fin en fin, celui-ci parvint au Finlandais.

Le prince se promenait seul, au soleil, enveloppé dans sa fourrure.

Par une méprise très-excusable, la patrouille le prit pour le singe.

Vous entrevoyez déjà le reste.

Avec une adresse qu'il faut louer sans restriction, pour être impartial, l'inspecteur courut

sur ses traces, et lui jetant un large sac sur la tête, il le renversa, le lia, puis l'enfila brutalement, la tête la première, dans une case où il y avait déjà un gros ratier et deux bassets.

Après quoi, tout fier d'une perquisition si bien menée, il fit majestueusement signe de partir.

C'était à qui le féliciterait, le brigadier, les gendarmes, ainsi que plusieurs personnes de distinction de la ville.

Comme la voiture où nous étions, et Pipi aussi, se trouvait juste devant le groupe, j'entendis l'inspecteur répondre, non sans fatuité :

— Oh ! avec moi, vous savez, mon cher, les voyageurs n'ont qu'à bien se tenir ; il faudrait être malin comme deux singes pour me filouter...

Il ne pensait pas dire si vrai.

Mais en définitive le malencontreux Bordelais se démenait dans son sac comme un perdu, en compagnie du ratier et des bassets irrités qui lui lacéraient les mollets de leurs incisives pointues.

Au contraire, mein herr riait en allemand d'un rire gras et postillonnant, tandis que M^{me} Bittermeineliebe, encore tremblante d'émotion, pres-

sait Pipi contre sa poitrine comme s'il venait d'être délivré d'un péril épouvantable.

A vrai dire, nous riions tous, car le prince n'était guère intéressant. D'un autre côté, le coup de saisie avait été si littéralement enlevé que nous n'avions même pas pensé à intervenir.

Toutefois, nous revînmes bientôt à des sentiments plus charitables, à commencer par le chanoine.

Par précaution, nous remîmes le sajou dans sa cage; puis, au premier arrêt nous allâmes protester contre l'équivoque.

Ce fut difficile à expliquer. Le faux singe poussait pourtant des cris effrayants mêlés aux jurons les plus impies, et bien que je fisse remarquer à l'employé que prendre le nom de Dieu en vain était un signe propre à l'humanité civilisée, il persistait à ne pas vouloir désemprisonner le prince, n'osant pas reconnaître ainsi en public la bévue de son supérieur.

Il ne fallut rien moins que la déclaration pressante du chanoine, connu dans le village, heureusement, et qui prit sur lui toute la responsabilité, pour ravoir le Cosaque.

Enfin il fut délié, pansé de ses meurtrissures

avec du cérat, puis nous le ramenâmes dans la voiture, écumant de colère.

J'avoue qu'il y avait de quoi; une pareille plaisanterie n'aurait pas été de mon goût.

VII

TÊTE DE VEAU A TOUTE HEURE.

Certaines gens voyagent d'une façon dérisoire ; il semble qu'ils ne vont d'un endroit à un autre qu'avec défense expresse de rien voir dans l'intervalle.

Ainsi, pendant que l'amiral, le mandarin et moi nous étions aux portières à l'affût des paysages, à voir courir ces belles plaines admirablement cultivées des Flandres, le chanoine sommeillait avec une roupie au nez qu'il reniflait par moment ; le prince russe grelottait en pestant contre Pipi, et mein herr passait les heures à pincer madame, ou dans les autres divertissements que j'ai énumérés.

Il attaquait pour la cinquantième fois le *Beau Danube bleu* en entrant à Bruges.

Là, nous avions une grande heure d'attente.

J'en profitai pour une excursion dans la ville, bien que je la connusse déjà.

N'éprouvez-vous pas, comme moi, un attrait indéfinissable à revisiter des lieux déjà parcourus ?

J'ai constamment senti dans mes pérégrinations avec quelle soudaineté les impressions endormies se réveillent successivement à la rencontre de détails, souvent insignifiants, qui avaient à peine effleuré l'attention.

La mémoire est une grande capricieuse.

Avez-vous remarqué les allumeurs de becs de gaz, le soir, dans les rues ? Comme les lumières pointent lestement à mesure qu'ils passent !

De même les souvenirs.

Et puis, il y a un autre sentiment vague, plein de méditations.

En traversant des pays étrangers où vous n'avez ni liens intimes, ni intérêts puissants, vous doutez inconsciemment que les circonstances de la vie vous y ramènent.

Pourtant, si vous y revenez, vous retrouvez comme des airs de connaissances mystérieuses

qui vous accueillent. Ce sont vos pas anciens de l'autre fois, et l'année que vous n'avez plus ; — il n'y a rien de si fugace qui ne laisse une empreinte.

Bruges est une ville remarquable à plus d'un titre. Son assoupissement de momie actuel donne un des meilleurs exemples de la décadence qui menace toutes les grandeurs, une fois mûres.

Je n'ai pas l'intention d'en rappeler le passé ; je sais que les classes dirigeantes, à qui ce livre s'adresse, ont peur des sujets graves qui pourraient les instruire et les forcer à mesurer l'énormité de leurs fautes.

Je rapporterai seulement une anecdote ; ensuite nous recommencerons quelque gaudriole à leur portée.

Saviez-vous que la *Bourse* a été inventée par les Brugeois et primitivement instituée à Bruges même ?

Au ^{xv}^e siècle, dans sa période de vogue, où elle rivalisait avec Venise et Gênes, les gros négociants se réunissaient à jours fixes sur une place devant le palais des Van der Beurse.

Ces Van der Beurse avaient pour armes parlantes une bourse taillée dans l'écusson du por-

tique, d'où la place prit son nom, et par suite, pour abrégé, la réunion elle-même.

Au commencement du siècle suivant, les commerçants de Rouen, les premiers en France, se donnèrent pareillement rendez-vous à la « bourse » à l'imitation de ceux de Bruges, puis ceux d'Anvers, puis ceux de Londres... puis, vous savez ce que c'est devenu.

Cependant je retournai à la gare.

Il y avait à deux pas un cabaret borgne, pourvu d'une de ces enseignes cocasses qui dépeignent si exactement l'esprit belge :

A LA CAVE D'ATTENTE

Tête de veau et lapin à toute heure.

Pas moyen de résister à une telle tentation. Saint Antoine lui-même serait entré.

Bruges et ses pompes, le moyen âge, les couvents, les ducs de Bourgogne, la Toison d'or, les grands peintres brugeois, les dentelles aériennes, le passé, le présent, l'avenir, l'es-

pace, tout s'évanouit comme par enchantement.

Tête de veau et lapin à toute heure, salut!

J'entrai.

La salle était pleine de gens attablés qui causaient tous ensemble en suant.

Pourtant, les volets étaient clos, afin d'être plus au frais et pour justifier le titre de *Cave d'attente*.

A peine si je voyais à deux pas devant moi à travers la fumée grise et aveuglante des pipes.

Les émanations du fumet des rôtis, l'âcreté des relents mêlés aux effluves vineux, aux poussières, aux graisses, aux transpirations, manquèrent me renverser sur le pas de la porte. Je fus pris de nausées qui me coupèrent l'appétit du coup.

A la fin, mes yeux s'accoutumant à la demi-transparence de l'air, j'aperçus des nez anguleux à la Téniers, des figures rougeaudes, luisantes comme des brugnons, couperosées par les digestions lourdes des gros morceaux avalés à la hâte.

Les Poméraniens se gobergaient à la grande table. La plupart des convives avaient enlevé leur paletot et leur cravate, et desserré leurs pantalons pour roter plus à l'aise.

Les dames s'étaient dégrafées aussi ; car où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

L'amiral buvait une tasse de thé exécrationnel près de la fenêtre ; l'un de ses yeux errait mélancoliquement du côté de la mer Rouge, l'autre mouillait dans le canal de Bristol.

M. Lou-tseu-sin, essentiellement enjôleur, batifolait avec la fille d'auberge, pour étudier les coutumes d'Occident. Il lui jurait qu'elle avait une ressemblance inouïe avec les constellations Kouei et Pi.

La pauvre paysanne écarquillait des yeux de la dimension d'une soucoupe à ces propos insolites. Dans son idée que le mandarin avait la jaunisse, elle le gorgéait de genièvre qui passe pour clarifier les humeurs.

J'en'aperçus pas le chanoine. Apparemment en voyageur avisé il ne voulait pas s'exposer à une réinvitation à la Bittermeineliebe.

Quant au prince, il grelottait devant la rôtissoire de la cuisine, en train de digérer une tête de veau à l'huile.

Finalement, nous remontâmes en voiture.

Eh bien ! vous ne vous douteriez guère que pendant les cinq ou six minutes d'avant le départ, nous eûmes une péripétie émouvante, la-

quelle fut suivie de conséquences [tellement exceptionnelles que le monde savant n'y voit pas encore clair.

Vous savez qu'on rencontre souvent dans les gares les indigents du pays, ou quelque pauvre estropié à qui les employés permettent de quêter sur la voie. L'aubaine est généralement bonne, car en voyage on donne assez volontiers.

Le mendiant de Bruges était un garçon sans âge, au teint livide, couleur de son, d'une maigreur que sa nourriture expliquait cruellement.

Il avalait à tous les trains une moyenne de dix à douze cailloux de la grosseur de vos deux pouces à la fois.

Les sujets qui possèdent des gosiers si excentriques se reconnaissent aisément à première vue. Ils sont toujours hébétés, sinon entièrement abrutis ; facilement ventriloques ; d'une gaieté attristante. Leurs yeux ternes lancent parfois des éclairs qui vous donnent des commotions comme les décharges d'une pile, avec des expressions de rouerie et de goguenardise inexprimables. Les mains sont émaciées, les chairs flasques, les poils fauves et ténus. Ils vous déconcertent par des mouvements d'une agilité simienne, qui contrastent avec leurs airs pares-

seux. Leurs mauvais instincts priment tous les autres. Au reste, pas l'ombre de sens moral.

Selon sa coutume quotidienne, le misérable fit sa collecte.

Il se planta devant nous en étalant une poignée de cailloux roulés, sur un morceau de faïence, et avec son pauvre rire malade, il nous pariait de les avaler moyennant dix centimes pièce.

M. Bittermeineliebe accepta la gageure.

Cependant, grâce au mouvement qu'il fit pour s'appuyer sur la portière afin d'assister plus commodément à l'exécution, l'idiot aperçut la belle montre qui gonflait le gilet à carreaux.

Une lueur passa dans ses yeux pâles.

Avec l'ingénuité d'une carmélite novice, il demanda quelle heure il était.

Le Poméramien, enchanté de montrer sa pièce de précision, la fit immédiatement tinter. L'autre, toujours candide, l'enleva prestement; il se mit à la baiser avec des murmures d'extase, puis tout à coup il s'écria qu'il voulait la goûter. Là-dessus, il se caressait le cou, comme un gourmet qui déguste un plat savoureux.

Mein herr, de plus en plus ravi d'être admiré si publiquement dans son bijou, riait à verse.

Du reste, il n'éprouvait aucune inquiétude, la montre ayant la grandeur d'une bassinoire ; — je parle d'une bassinoire d'or pour un lit de princesse ; pas du tout de celle d'un épicier, ça va sans dire.

Attention !

Le pitre ouvre la gueule ; — c'est le mot. Il pose la montre bien à plat sur sa langue, à la manière d'un pain sur une pelle.

Une!... Deux!... Plus rien !

Il faut convenir que le passage présenta quelques difficultés devant la pomme d'Adam, car les paupières et les muscles du cou se contractaient violemment ; le blanc des yeux s'injectait de rouge ; toutefois, le patient ne perdait pas la tête.

Je n'oublierai jamais la grimace du Poméranien ; il devint livide, puis vert ; puis il sauta sur l'avaleur pour retirer sa montre par la queue.

L'autre, qui se méfiait, fit une cabriole, si bien que le contre-coup enfonça la montre en lieu sûr, avec la trotteuse, le quantième, la sonnerie et le remontoir à la Bréguet.

A la fin, il n'y parut pas plus que s'il avait avalé une praline ; au contraire, il semblait tout dispos, prêt à recommencer.

Comme vous pensez bien, le Poméranien

trouva le tour mauvais ; il fit une querelle d'Allemand à tout casser, réclamant sa montre de suite.

Le mendiant, devenu impertinent tout à coup, de l'impertinence d'un parvenu qui se sent de l'or dans le gousset, lui répliquait, d'une voix guoguenarde, de patienter au moins jusqu'au lendemain matin, et qu'il lui payerait la goutte.

En désespoir de cause, M. Gustave courut se plaindre au commissaire de police.

Celui-ci prit sa déposition, n'ayant rien d'autre à prendre. Cependant, il ne laissa pas de lui en montrer l'inutilité. Le même cas s'était présenté plusieurs fois déjà, sans que les bijoux reparussent. Tant pis pour les voyageurs, ma foi ! Il ajouta, en guise de consolation, que l'horloge de Bruges était d'une exactitude solaire, et que mein herr n'avait qu'à y venir pour savoir l'heure.

En résumé, il promit de renvoyer la montre à Blankenberghe, ou, dans tous cas, les débris qui s'en découvriraient.

Là-dessus, grâce à son épouse qui lui fit remarquer judicieusement que la montre n'avait rien coûté, M. Bittermeinelièbe consentit à laisser le commissaire tranquille et à continuer son voyage.

Pour en finir avec cet épisode, je dirai, par anticipation, que quelques jours après nous reçûmes, par l'entremise du bourgmestre de Blankenberghe, un porte-mousqueton de montre, en laiton, accompagné d'une lettre du commissaire.

Elle expliquait, avec des commentaires de huit pages, que tout le reste avait été dissous et entraîné par la circulation.

Devant un rapport officiel il n'y a pas à douter.

En attendant, la galerie se tenait les côtes de rire; — le chanoine souriait; l'amiral avait la prunelle droite à la Louisiane, l'autre dans le détroit de Bab-el-Mandeb; il souriait aussi.

Le sourire du mandarin menaçait de lui couper la figure en deux.

Le prince cosaque disait.

— Bagasse!

VIII

LES CONSÉQUENCES.

Midi tintait ses douze notes d'or dans la panse de l'avaleur de cailloux, quand le train s'éloigna.

M. Bittermeinelièbe demeurait atterré, malgré les caresses de sa dame, positivement délicieuse d'attentions. Elle finit par lui conseiller de jouer le *Beau Danube bleu*, la musique adoucissant les colères.

Il vous souvient que Saül décolerait tout de suite dès que David lui jouait un air sur la harpe.

Donc, Bittermeinelièbe commença les premières mesures, pianissimo.

Mais tout d'un coup l'esprit posé et scientifique des Allemands reprit le dessus. Il fallait voir si la disparition de la montre n'était pas

un tour de passe-passe, tout bêtement suivi d'un vol effronté.

Mein herr avait étudié à l'Université de Breslau; il s'y connaissait en analyses expérimentales. Il expérimentait aussi facilement qu'il disait : Papa, maman.

— Expérimentons! murmura-t-il.

Pour commencer, il découpa un gros cylindre de fromage de Gruyère, lequel coula dans son gosier comme une goutte de vieux cognac.

Puis un noyau d'abricot descendit de même, sans qu'il s'en aperçût.

Ses doutes commençaient à se dissiper sur la bonne foi du pitre. Cependant il s'entêta dans ses essais, au point de vouloir avaler le bec de sa clarinette.

Pure folie de la part d'un élève, quoique, avec des dispositions, les difficultés s'aplanissent toujours.

Nous étions à Lisseweghe, la dernière station avant d'arriver. Le Poméranien venait de se dresser afin d'essayer une pente convenable du cou pour une nouvelle tentative.

Le hasard le servit à point.

Le train éprouva une secousse épouvantable, due à un faux mouvement de traction, à la suite

de quoi le bec glissa littéralement comme une lettre à la poste.

Je vous laisse à penser le frisson qui courut sur nos dos.

Par une inadvertance inconcevable, — les Prussiens étant généralement si minutieux dans leurs actions, — celui-ci n'avait pas songé aux difficultés de ravoir son bec.

Pas moyen de terminer la codâ du *Beau Danube bleu* avant plusieurs jours peut-être, et encore !

Le plus clair de l'épreuve, c'était la possibilité d'avaler une montre, et même une casserole, et même une diligence avec autant de plaisir qu'une meringue.

La situation n'en devenait pas moins alarmante.

Les sucs gastriques, la pepsine, la diastase, les sécrétions pancréatiques, la bile, la salive, dissoudraient-ils un plat si inaccoutumé, à la fois ligneux et métallique ; car le bec était en buis, avec une monture de nickel ? C'était la clarinette de voyage ; il en avait une plus belle à la maison, montée en argent.

Et puis, n'y avait-il pas à redouter quelque blessure pour les viscères ? Au moins, n'y avait-

il pas de cuivre, quelque rivet, par exemple, qui pourrait s'oxyder de vert-de-gris ?

L'amiral, habitué aux résolutions immédiates des navigateurs, proposa de suite des pilules écossaises ; il en avait dans sa trousse. Mais M^{me} Gustave, effrayée par nos interprétations, prétendit qu'il valait mieux consulter un praticien savant à Blankenberghe.

Heureusement, nous arrivions.

IX

L'HOTEL DE LA PLAGE.

Blankenberghe n'est qu'un village; — un village charmant, qui n'aurait qu'à perdre en devenant ville, car rien n'est plus maladroit que de bâtir les villes à la campagne, — pour parler comme dans la chanson de La Palice.

Les bains surtout doivent être essentiellement sages, autant pour l'hygiène que pour l'agrément des baigneurs, puisque la majorité sont des habitants des villes épuisés ou affaiblis qui viennent changer d'air.

Blankenberghe a la vogue des plages belges; c'est la retraite de prédilection des gens tranquilles; les poseurs y sont assez mal reçus et ils n'y font pas encore la loi.

Selon l'usage des bains, les maisons privées se convertissent presque toutes en « quartiers meublés, » en brasseries ou en bazars pendant la saison. Quant aux hôtels patentés, ils ne sont ni meilleurs ni pires qu'autre part.

En descendant à la gare, comme nous ne trouvâmes qu'une seule voiture, nous la prîmes sans hésiter.

C'était l'omnibus de l'*Hôtel de la Plage*, le plus important.

Nous y fûmes bientôt une quinzaine, entassés les uns sur les autres, surmontés d'une montagne de bagages.

Après un court trajet, M. François, l'hôtelier, nous reçut avec la quintessence de son sourire et nous casa tous tant bien que mal.

Voulez-vous le portrait de M. François? Pourquoi pas?

— Voici :

Il avait une figure de patron : des favoris bruns, coupés en côtes de pré-salé; du linge extra-blanc, avec un devant de chemise plissé comme une persienne; des souliers vernis; une vareuse de flanelle; la voix grêle d'un mirliton; la bedaine convenable, et du coton rose dans les oreilles.

Cependant, figurez-vous, je vous prie, que

vous avez une clarinette dans le ventre ; la position vous paraîtra amère au milieu d'une partie de plaisir, et encore plus dans un voyage de noce.

Nous étions tous attristés.

M. Gustave commençait à ressentir des coliques lancinantes. Ce mélange de tête de veau, de saucisses au cumin, de faro, de tabac, de buis et de nickel provoquait des rumeurs sourdes, avec des borborygmes prolongés, comme des roulements lointains, avant-coueurs d'une guerre intestinale. Malgré son courage, il poussait des soupirs à épouvanter une baleine.

M^{me} Bittermeineliebe manda de suite le médecin principal, et M. François cria à la hâte, par la croisée, au palefrenier qui se trouvait dans la cour :

— Eh ! Tapot ! Cours vite après M. Lanini ! cours vite !...

Tapot courut à la belge, c'est-à-dire sans se presser.

Il ne revint guère qu'une demi-heure après, nous annoncer que « l'artiste » allait venir ; qu'il finissait de dîner.

— Comment, l'artiste ? m'écriai-je à l'idée d'une nouvelle erreur ; car en Belgique, comme

en France, les paysans appellent généralement « l'artiste, » le vétérinaire.

— Oui, l'artiste ! reprit Tapot avec force ; il vient à la minute !

— Ah ! bourrique ! murmura le patron de sa voix flûtée et polie qui contrastait burlesquement avec l'injure, qu'est-ce que tu lui as dit ?

L'autre s'expliqua dans le discours suivant, en belge le plus pur :

« — Ma fine, que j'y dis, salut m'sieu Lanini ; ça va-t-il comme vous voulez ? que j'y dis. — Quoi qu'il y a, Tapot, qu'il me dit, mon ami ? dit-il. — Il y a une bête malade, que j'y dis. — Ah ! ah ! dit-il. — Vite ! j'y dis, elle gueule ! — Oui, dit-il, laisse-moi au moins me mouiller le tuyau du cou, dit-il ; j'ai couru toute la journée comme un dératé, dit-il. — Ça presse, que j'y dis, c'est pour des étrangers ! — Ah ! ah ! dit-il, faut-il poser un séton ? dit-il. — Je ne sais pas, que j'y dis, mon cher. — Eh bien ! va devant, dit-il, je prends ma belle seringue de Paris, nous allons l'étrener, dit-il. — C'est ça ! que j'y dis... »

M. François était exaspéré de la balourdise de son messenger, qui, du reste, ne voulait pas se taire avant d'avoir dévidé toute la conversation.

En vain le patron se dressait-il sur ses escarpins tant qu'il pouvait, en grossissant sa voix, pour crier :

— C'était le médecin ! que je te disais, le médecin, le médecin ! Tu n'es qu'une buse ! c'est toujours comme ça avec tes commissions !... Allons, file d'ici !...

Tapot criait plus haut que lui, et à mesure que l'autre le poussait par les épaules pour le renvoyer, il revenait à la charge, en gesticulant avec plus d'emportement.

— Ah ! tu sais, monsieur, ne m'insulte pas ! Je ne suis pas plus buse que toi... Pourquoi qu'il beuglait comme un veau ? C'est pas ma faute, pour une fois...

Puis, il recommençait sa tirade avec l'artiste. Ils en étaient là, quand celui-ci entra précisément.

Disons d'abord, à la décharge du brave Tapot, qu'il y avait deux Lanini à Blankenberghe, l'un médecin, l'autre vétérinaire. C'étaient les deux cousins.

Tapot s'était naturellement adressé à celui de son ressort.

En définitive, pour réparer sa méprise, il courut après celui qu'il fallait.

Si je ne vous pensais désireux de poursuivre, je citerais quelques anecdotes exceptionnelles, certainement, mais qui montrent à quel point les médecins des bêtes ou des gens se valent dans bien des cas. La plupart ne connaissent guère que quelques remèdes qu'ils appliquent à la façon de Barbari, mon ami.

Par exemple, je sais un paysan d'Auvergne à qui ceci est arrivé tel que je le rapporte :

Il s'en va le même jour consulter l'artiste pour sa jument blessée au genou, puis un officier de santé pour sa femme prise d'un gros rhume.

Le premier lui donne un liniment pour friction, l'autre un électuaire pour potion.

De retour à la maison, il frictionne sa femme et verse l'électuaire dans le cou de la bête.

Elles guérissent toutes les deux en moins d'une semaine.

Deuxième anecdote.

Dans un autre village, situé sur des hauteurs, par conséquent où les marais sont inconnus, un médecin prescrit six sangsues à un enfant pour un dépôt à la cuisse.

Sa sœur, qui n'avait jamais posé ni même vu de ces annélides, les lui passe à la poêle et il les mange.

Deux jours après, il jouait à la paume avec les autres gamins.

Cependant Lanini, l'artiste, était plus que mécontent d'avoir été dérangé de son dîner pour le roi de Prusse, et il exigeait le montant de sa visite assez justement.

Le Poméranien s'y refusait assez justement aussi.

La contestation s'aigrissait. Déjà les gros mots, qui ne se gênent pas dans les Flandres, se croisaient dans les airs comme des nuées de corbeaux sur un ciel orageux.

Enfin, une pantomime bouffonne se jouait parallèlement à quelques pas.

En entrant, le vétérinaire avait posé sa seringue sur la table, et, tandis que personne ne regardait, le sajou l'avait emportée lestement. D'après sa façon de la manier, je pense qu'il la prenait pour un fusil à piston ; il avait sans doute vu des exercices de la landwehr, car il les imitait avec beaucoup de grâce : Portez armes !... Présentez armes !... Alignement !... Par file à droite !...

Par hasard, il y avait dans le couloir un portage à l'oseille prêt à servir à une dame des États-Unis.

Pipi en chargea son fusil, puis revint bravement se mettre en faction devant la croisée.

Elle donnait sur la cour, où plusieurs pensionnaires se promenaient en attendant le dîner, entre autres le chanoine.

Il venait de s'adosser contre un chambranle de porte, devant la fenêtre, et comme il avait un commencement de fringale, il bâillait aussi largement qu'une grenouille de jeu de tonneau.

L'adresse de Guillaume Tell n'était rien à côté de celle de Pipi.

En joue!... Qs!...

Voilà un jet brûlant sur la lnette.

Incontestablement un verre de Madère eût été mieux venu.

Affolé par la douleur, le père se prit à courir dans la cour en criant. Il finit par se jeter, la tête perdue, dans une grande manne, à côté des cuisines, où les marmitons conservaient les plumes des volailles pour des édredons.

Le panier se renversa sur lui et le couvrit jusqu'aux jarrets, à la façon d'un éteignoir sur une chandelle.

Par bonheur, la laveuse de vaisselle accourut le dégager. Mais il était emplumé de duvet de

toutes les couleurs, au point de ressembler à un gros coq de bruyères.

En résumé, il eut plus de peur que de mal. Après avoir été brossé soigneusement, il décrivait lui-même sa panique en riant tout son soûl, ce qui était le meilleur moyen de ne pas prêter à rire aux autres.

Toutefois, la mauvaise humeur de l'artiste redoublait de ce que le sajou s'était servi de son instrument, sans sa permission, pour tirer à la cible.

C'est alors que le patron, pour en finir, lui promit une indemnité, de laquelle il pensait bien se dédommager lui-même, avec usure, en l'ajoutant sur la note de tous ses clients.

Ainsi réconciliés, ils se quittèrent amicalement.

Comme l'un partait, l'autre Lanini entraît.

Après s'être enquis de l'accident, il haussa les épaules :

— Bah ! ce n'est qu'une bagatelle, dit-il avec un zézayement vénitien assez prononcé ; z'en ai vou bien d'autres, nella mia pratica.

A vrai dire, il ne manquait pas de mérite. De plus, il possédait une qualité précieuse, celle d'égayer ses malades par sa bonne figure et par

les gaudrioles qu'il leur racontait avec une verve irrésistible.

Il se borna à prescrire une infusion de guimauve, laquelle soulagea presque de suite l'imprudent expérimentateur.

Du reste, il déclara sur l'honneur qu'il n'y avait pas de danger, le sujet étant prussien :

— Tout le monde sait que l'appareil dizestif des Proussiens s'exerce tellement depuis la mamelle, qu'à la longue il becco, fout-il en acier, serait concassé, broyé, émietté, poulvérisé, dissous et finalement passerait comme oune asperze.

Ainsi rassurés sur notre compagnon, nous descendîmes dîner, car il passait déjà six heures.

X

LES PRÉSENTATIONS.

La table d'hôte ne réalise certainement pas l'idéal de la vie commode ni saine ; toutefois, au point de vue analytique des goûts et des passions, elle a son utilité.

Elle donne au fysionomiste des indications excellentes : les indications *par le plat*.

En wagon ou en bateau, nous avons déjà les indications *par les coussins* ou *par les contacts*.

Dans les deux cas, les lignes d'un caractère, les instincts surtout, qui se plâtent si aisément dans les relations mondaines, se dévoilent de suite à des yeux experts.

Ça s'explique facilement. En voyage, vous passez sans laisser de traces importantes ; per-

sonne ne vous connaît ni d'Ève ni d'Adam ; vous ne vous souciez pas plus des individus que vous coudoyez, que ceux-ci de vous.

Qu'importe leur opinion, parbleu ! je serais bien nigaud de me gêner. Si quelqu'un se froisse, tant pis pour lui ; moi, il ne me connaît pas. Il ne faut pas avoir la couenne si sensible, n'est-ce pas, monsieur ?

Pour quelques jours, quelques semaines peut-être, vous redevenez, en partie, sauvage. Vos caprices contenus, tout au moins influencés par les convenances reçues, la mode, la publicité, l'amour-propre, la pose et même les sergents de ville, — la conscience de ceux qui n'en ont pas, — se dilatent sous une pression plus faible.

Eh bien ! ces caprices émancipés constituent précisément la personnalité, l'essence ; le vrai *vous* que vous ne connaissiez peut-être qu'à demi et que vous ne serez pas charmé de connaître plus intimement.

L'autre *vous* n'était qu'un compère de carnaval.

En général, nous ne valons mieux, les uns les autres, que par des nuances à peine saisissables.

Au moral, nous revêtons volontiers des costumes pas chers, tous coupés sur le même patron ;

ça va couci-couci. Il y a une grosse loyauté, une grosse finesse, une grosse politesse, une grosse pudeur, une grosse générosité.

Les hautes classes, si difficiles pour leurs parures extérieures, s'en contentent admirablement pour leur âme, aussi bien que les classes moyennes et que les prolétaires.

En définitive, il n'y a que les connaisseurs qui s'en aperçoivent; et, il faut l'avouer, il n'y en a pas beaucoup.

De prime abord, dans un salon, tous les invités vous semblent estimables.

Dans un carrousel, tous les pioupious paraissent intrépides et joyeux.

Les académiciens qui dînent en ville n'ont-ils pas l'air pétris d'esprit?

Dans les professions de foi, tous les sollicitateurs sont désintéressés : « Tout pour le peuple ; rien pour moi ! Je ne veux rien ! je vous jure que je n'accepterai rien... excepté la première place avec beaucoup d'argent. »

Dans les prospectus, toutes les teintures ramènent la barbe à la nuance primitive.

A l'église, tous les prêtres sont pieux.

Dans les réunions d'actionnaires, tous les comités sont purs.

Tous les usuriers flétrissent l'usure.

Tous les journalistes crient contre le chantage.

Toutes les épouses méprisent l'inconduite.

Bref, partout ce duel insensé, à l'issue certaine pourtant, entre être et paraître.

Je préconise les voyages principalement en ce qu'ils sont révélateurs. Je vais même plus loin : je prétends que vous ne connaissez bien quelqu'un que si vous avez voyagé avec lui. Eussiez-vous habité dix ans côte à côte, vous ne le connaissez pas.

Oh ! les wagons, les bateaux, les hôtels et les tables d'hôte, quels indiscrets ! Méfiez-vous-en ! Ce sont des balances qui pèsent à coup sûr la dose de distinction que vous contenez.

Si vous avez des qualités réelles, là, bien réelles, de la grandeur ou de la grâce, elles vous suivront comme une ombre dans tous les milieux, dans toutes les circonstances, car il n'y a qu'une façon d'être bien élevé contre une infinité d'être un cuistre.

Vous voyagez, par exemple, avec des gens bien mis ; vous vous dites en vous-même :

— Ah ! ah ! mes voisins appartiennent aux classes dirigeantes ; tant mieux, ce sont des gens d'élite.

Pas toujours.

Et d'abord, aviez-vous remarqué les yeux inquiets de ce gros pansu qui dévisageaient les autres voyageurs en entrant; ses allures furtives, comme s'il redoutait de rencontrer quelque connaissance? Vous pouvez être sûr qu'il ne vivrait pas à l'aise dans une maison transparente.

Peu à peu il se rassérène; il ne vous connaît pas; il recouvre son audace et son laisser-aller. Il se vautre sur les coussins comme un porc dans sa bauge.

Apparemment, vous aimeriez autant changer de place. Eh bien, au contraire, étudiez-le, vous prendrez une bonne leçon.

Il accompagne une demoiselle de louage qui pue des odeurs communes; il a des hoquets menaçants; soudainement un jurement paraît monter d'un égout; ce n'est que de son gosier. Vous n'êtes pas facile à démonter, car vous connaissez déjà les souillures patriciennes; pourtant vos ébahissements se renouvellent encore. Il y a de quoi! Vous avez devant vous l'insigne président d'une société de rosières; il laisse s'ennuyer à la maison une femme adorable; il est membre des jurys des beaux-arts; il se montre impitoyable contre les ivrognes qui boivent du

gros bleu; — lui ne se soûle qu'avec du Clos-Vougeot de la comète. Dans son château, sa figure paillardes sait prendre les airs béats d'un ange de maître-autel; il porte la bannière dans les processions; il se transfigure, et sa sale langue ose parler de pureté.

Vous en concluez que la passion du grossier est une passion comme une autre; — et vous constatez une fois de plus l'immensité de la bêtise humaine, puisqu'un tel goujat passe pour un preux.

Tel autre vous paraît bénin et charmant; un geste, le ton d'une question posée à un valet vous soulèvent son masque.

Passons sur les incivilités des paltoquets qui traitent la fenêtre ou la lanterne en pays conquis; sur ceux qui fument sans demander la permission; sur ceux qui accaparent toute la banquette; sur ceux qui se brossent et vous envoient leur poussière sous le nez; sur ceux qui s'endorment sur vos épaules, en guise d'oreillers, ou qui, dans l'entousiasme du sommeil, tirent à eux vos couvertures, et vous maltraitent si vous les remettez droit.

J'en connais qui se vantent de ces grossièretés comme d'espiègleries exquises.

C'est peut-être exagérer l'exquis.

En résumé, je ne sais guère que la lune qui nous montre toujours la même figure.

Les tables d'hôte se placent à un degré plus élevé que les wagons ; il faut déjà savoir épeler couramment les gestes pour ne pas s'y méprendre, car elles exigent nécessairement une tenue qui pourrait donner le change.

Leurs révélations n'en sont que plus certaines.

Considérez l'importance de l'alimentation ; presque un dixième de la vie se passe à manger ou à boire, D'un autre côté, l'estomac est l'adversaire le plus dangereux de la volonté ; la moitié des cas de folie tiennent à ses dérangements.

C'est aussi une distraction assez plaisante que de voir une grande tablée d'étrangers.

Il s'y passe à tout moment des comédies microscopiques d'un burlesque incroyable.

Vous doutez-vous des haines qui se concentrent sur un goulu assez malavisé pour prendre précisément le blanc de poularde que plusieurs gourmets convoitaient ?

Les yeux suivent le plat qui passe avec une lenteur désespérante, mais qui se vide !

Plus d'une fois, des voraces prennent deux ailes et beaucoup de sauce, sans vergogne.

Estimez-vous favorisé, encore, si la mauvaise chance ne vous a pas placé au-dessous d'un Polonais. Les Polonais sont ce qu'il y a de plus redoutable dans un dîner. Ils ne vous passent que des plats déserts, avec leur sourire mielleux de danseuse.

En Belgique, convenons-en, les portions sont copieuses, et tous les convives peuvent se servir convenablement. Les Belges ont l'entente de la vie matérielle mieux que pas un. Leur cuisine est nourrissante et variée, la vaisselle bien rincée et bien essuyée, — remarque qui n'a rien de puéril de ma part, car, sans aller en Égypte, ni même en Espagne, ni même en Bretagne, les amateurs de gras double connaissent encore mieux que moi un chaudron de Batignolles qui n'a pas été lavé depuis *quatorze ans!*...
Fi!

La salle à manger de l'hôtel de *la Plage* était assez vaste pour contenir au moins cent ventres flamands; mais si nous avions tous été des maigres comme moi, nous aurions tenu le double.

La table était disposée en arc de cercle, selon l'usage des tables nombreuses. Les assiettes

étaient en porcelaine à filet doré, aux initiales de M. François, et le linge en toile fine brodée de rouge.

Le cuisinier soutenait dignement la réputation gastronomique du pays; il avait même inventé plusieurs plats estimés. Comme preuve, je pense être agréable aux personnes avides... de s'instruire en leur enseignant son procédé pour colorer le pot-au-feu, à la place de l'oignon brûlé. J'y penserai tout à l'heure.

Auparavant, je dois signaler un détail très-essentiel.

En venant nous placer, le maître d'hôtel nous prévint qu'il y avait un président à qui l'usage exigeait d'être présenté.

Nous répondîmes que nous ne demandions pas mieux.

En conséquence, il nous présenta au major Van der Baukanart.

C'était un vieux brave d'invalides qui avait du poil dans les oreilles, une mine épanouie et loyale, le teint coloré, des sourcils énormes, arqués comme des voûtes de pont sur ses gros yeux convexes, la voix retentissante, les gestes impétueux.

Il portait hautement la preuve de son courage

en une balafre à la joue et en une jambe de bois.

On l'aimait à première vue.

Et vraiment, n'y a-t-il pas un sentiment d'admiration et de respect qui s'impose devant les soldats mutilés, surtout s'ils conservent une figure sereine et des airs modestes et doux, s'ils ne se plaignent de rien, s'ils n'accusent pas leurs généraux, — signes irrécusables de bravoure et d'honneur?

Le major habitait Bruges, mais il venait annuellement passer l'été à Blankenberghe; l'hôtelier de *la Plage* était même son filleul.

Il jouissait partout d'une grande considération.

Malgré ses manies de narrer quotidiennement la révolution belge, surtout les sièges d'Anvers et de Louvain, d'une façon plus que pittoresque, personne ne songeait à se moquer de lui. Au contraire, c'était à qui simulerait la surprise pour lui être agréable et pour applaudir à ses prouesses.

Les manies sont dix fois excusables dans ces conditions désolantes. Où la vie se circonscrit dans un espace borné, les souvenirs deviennent plus intenses, presque plus capiteux.

Le major Van der Baukanart avait tellement l'habitude de présider la table, que le monde lui eût paru près de sa fin, s'il avait manqué d'une minute.

Il se considérait ingénument comme un souverain pacifique, indispensable au village.

Au reste, à tous les nouveaux arrivés il adressait quelque allocution de bienvenue pleine de cœur.

Vous pensez si la présence de l'amiral lui fit plaisir ! Présider un amiral de la première marine du monde, il y avait là de quoi perdre la tête !

Quant à moi, en ma qualité de Français, il me prit les deux mains dans les siennes et me dit textuellement :

— Ah ! ah ! la France !... J'aime la France !... La redingote grise, je m'en souviens comme d'hier, bien que je ne l'aie vue qu'une fois, et je n'étais qu'un gosse encore... L'empereur !... vous ne l'avez pas connu, vous !... Ah ! nom de nom !... avec lui vous auriez foutu encore une fameuse raclée aux Prussiens !... Pauvre France !... pauvre France !... Enfin, je l'aime toujours ; ceux qui n'aiment pas la France sont des... capons !... oui, des... capons !... Pays des

pays !... Le général Gérard a été mon ami, je n'étais qu'un blanc-bec ; tout de même j'ai été son ami... Ah ! ah ! ce n'était pas un... capon ! Il n'y en a plus comme ça, parole d'honneur ! c'est fini ; la graine en est perdue !... C'est égal, j'aime la France ! il faut qu'elle se relève, nom de nom !... Il y a de tout en France, du tabac, du blé, du raisin !... La vigne, le champagne... Ce n'est pas un capon !... Messieurs, c'est un grand honneur pour un vieux grison comme moi de vous présider. Prenez place, je vous prie...

Dans un discours improvisé, il faut considérer avant tout le ton aimable et sincère. Il y avait aussi ce que je ne puis pas exprimer, les pressions et les broiements de ses mains qui marquaient les points d'exclamation sur les miennes.

Je me sentais ému, car je ne puis pas entendre parler de mon pays avec aménité sans en être reconnaissant ; — tant d'étrangers qui nous exploitent ne savent que déblatérer contre nous, même en France !

J'esquisserai rapidement l'ensemble de la table.

Elle se composait déjà d'une cinquantaine de personnes environ.

Les Belges des provinces voisines y dominaient, c'est évident; toutefois il y avait quelques familles américaines, quelques Russes, deux dames espagnoles, des Allemands inévitables, M. Lou que vous connaissez, l'amiral et enfin moi, le seul Français.

Le major voulut nous intercaler près de lui de façon à pouvoir causer.

Il avait à dextre et à sénestre madame la major et mademoiselle la major, la belle Nina aux joues fleuries.

La belle Nina éclipsait toutes les autres demoiselles par sa beauté saine. Sa gorge, déjà accentuée, promettait la plus séduisante map-pemonde d'amour qui se puisse rêver.

Plus d'un baigneur négligeait ses coups de dent pour y étudier la géographie. L'amiral lui-même, bien qu'il eût des idées à part sur la beauté, tournait souvent une prunelle de son côté, laissant l'autre doubler le cap Farewell.

Madame la major présentait encore des restes imposants.

Elle avait la barbe noire et la prestance d'un grenadier.

Sa langue était si bien pendue qu'elle n'avait jamais la pépie; — enfin elle ne portait pas de corset, parce qu'il n'y en avait pas d'assez gigantesque pour contenir ses charmes.

XI

APRÈS DINER.

Après dîner, tous les convives se dispersèrent pour les promenades, excepté nous autres, qui ne savions pas encore de quel côté aller.

Il faut avouer que les premiers moments de séjour dans un pays nouveau sont toujours désagréables. Vous vous sentez isolé; les réflexions les plus décourageantes vous accablent, et ma foi, pour un rien, vous reprendriez la poste, si une fausse honte ne vous retenait.

Les voyages d'agrément sont, en réalité, pleins de désagréments.

Cependant, dans un bain, vous n'avez qu'à aller droit à la plage ou au casino; vous

êtes sûr d'y passer en revue la colonie entière.

A Blankerberghe, la plage est sablée d'un sable doux et velouté, comme un tapis persan, étincelant de paillettes de nacre au soleil.

La teinte de la mer y semble déjà plus verdâtre qu'en Normandie; c'est le Nord qui commence; elle vous caresse; les yeux s'y baignent avec volupté.

Ah! que la mer est belle! Vraiment elle est belle partout.

Je me promenais à peine depuis cinq minutes, que je rencontrai successivement l'amiral, puis le mandarin, en compagnie du chanoine, puis Son Excellence cosaque, dans sa pelisse.

Les Poméraniens étaient retenus à l'hôtel pour ce que vous savez.

Après nous être salués, nous échangeâmes quelques volées de banalités.

— Une belle plage, messieurs! commença le chanoine.

— Ravissante, fit l'amiral.

— La plus belle du monde, renchérit le chanoine avec une partialité filiale.

— Té! j'aimerais mieux Biarritz, cria le prince; c'est la mer Glaciale ici!... Cap de Diou!... Brr!...

— Voyez que de nobles visages ! remarqua le mandarin.

— Presque tous des classes dirigeantes, repartis-je.

— Surtout nous n'avons pas de galets comme à Dieppe ou à Granville, reprit l'abbé ; autant vaudrait courir sur des lames de rasoirs.

— C'est juste, fis-je avec conviction.

— Venez-vous pour la première fois ?

— La première.

— Et vous ?

— Moi aussi.

— Je suis certain que vous reviendrez, dit encore le chanoine ; Blankenberghe ne s'oublie pas... Pour moi, j'y viens aussi souvent que je puis...

— Tiens ! voilà le président ! m'écriai-je.

— Dieux ! exclama le mandarin, avec sa céleste fille !

Le major pointait sur nous.

A ce moment, le soleil commençait à plonger majestueusement dans la mer empourprée.

L'ancien soldat leva sa casquette et nous dit :

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer !

Puis il nous fit aussi les honneurs du plongeon, car il y présidait comme à la table.

Ah ! vieux grognard, va ! je ne puis pas penser à lui sans attendrissement.

Quand le soleil eut fini, l'invalides nous conta le siège d'Anvers ; après quoi il s'excusa de nous quitter, ayant rendez-vous pour la partie de piquet.

Nous nous resaluâmes aussi les uns les autres pour continuer nos flâneries.

A la fin, lassé, je rentrai à l'hôtel.

XII

LE PORTO.

Précisément je rencontrai l'amiral qui allumait sa bougie.

— Vous êtes-vous bien promené? me demanda-t-il de sa façon amène.

Nous étions déjà liés comme des camarades de collège, grâce à ces influences magnétiques des voyages qui rivent en deux heures ce qui serait à peine faufile en deux ans, dans d'autres circonstances de la vie sédentaire.

Du reste, je ne veux pas manquer l'occasion de relever ici une de nos erreurs les plus tenaces, à savoir que les Anglais sont maussades, personnels et d'une froideur de glacier.

Rien de plus faux.

Selon la coutume, un moraliste de rencontre a tiré une loi générale d'après quelques exceptions assez baroques ou assez grosses pour qu'il les aperçût, et comme, par compensation, il n'oubliait probablement pas de se couvrir de louanges, lui et tous les Français, les badauds l'ont déclaré impeccable.

Les portraits enjolivés plaisent toujours à leurs modèles.

Il conviendrait pourtant de reviser nos appréciations.

En réalité, comme tous les autres peuples, il faut étudier les Anglais sous divers aspects et dans divers milieux.

Les gens du monde en sont encore à douter qu'il y a une chimie des idées infiniment plus chargée de surprises que celle qu'ils entrevoient à l'école.

Telle ou telle passion revient à tel ou tel équivalent d'un métal ou d'un métalloïde. N'avez-vous jamais remarqué comme un seul mot placé à point provoque une réaction dans une foule ?

Que si vous prenez une fiole d'acide azotique, vous ne découvrirez jamais avec vos sens seulement, d'après sa causticité si dangereuse, ni son odeur désagréable, ni sa solution inco-

lore, qu'il résulte de deux gaz, l'oxygène et l'azote, tous les deux indispensables à l'entretien de la vie; — lui qui la détruit irrémédiablement.

Eh bien! de même nous avons des peuples acides, tels que l'Angleterre et l'Allemagne.

La France n'est qu'un sel de plus en plus neutre.

Certainement, prise en masse sur les questions de politique générale, l'Angleterre mérite toutes les flétrissures. Ses exactions dans les Indes, par exemple, sont inouïes d'iniquité; pas un gentleman qui ne les déplore individuellement.

Pourtant le gouvernement persiste dans ses infamies, l'intérêt primant le droit. L'agrégation acide brûle ce que les éléments salutaires ou au moins anodins conserveraient isolément.

Dans la vie intime connaissez-vous un peuple qui ait plus de qualités?

L'Angleterre est le pays de la charité, de la charité généreuse et sincère. En France, si les listes des donateurs ne se publiaient pas, les bureaux de secours ne récolteraient pas dix francs par an.

Et puis, la parole des Anglais est sûre dans

les relations privées autant qu'elle est douteuse en politique; — ils sont la prévenance et l'hospitalité même.

En voyage ils sont charmants.

Remarquez, de plus, que ceux des classes patriciennes qui peuvent dépenser à leur guise considèrent les voyages comme le complément nécessaire de leur éducation, beaucoup plus que comme un plaisir. Aussi, ces classes se maintiennent à un niveau intellectuel remarquable, ce qui n'a pas lieu parmi les autres nations, où les familles s'abrutissent dès qu'elles ont des rentes.

Enfin, s'ils ne se jettent pas au cou des passants en les tutoyant à première vue, il faut les féliciter d'une telle réserve.

Pendant que j'y suis, je désirerais bien aider à renverser une autre bourde.

Les Parisiens surtout, dans leur vanité incommensurable qui n'a d'égale que leur niaiserie, en sont encore à plaisanter les brumes de Londres, persuadés que tous ses habitants sont tristes comme des bonnets de coton.

Ils ont pourtant inventé l'*humour*, une des plus jolies manières d'avoir de l'esprit.

Pour moi, je ne sais rien de plus gracieuse-

ment gai que la gaieté des miss aux yeux bleus de ciel ou noisettes.

Du reste, si les Anglais ne devaient pas rire, pourquoi auraient-ils leurs grandes palettes de devant ? Le savez-vous, ô gros malins ?

Il n'était guère que dix heures au moment où nous montions l'escalier, l'amiral Pickles et moi.

— Avez-vous déjà sommeil ? me demandait-il.

— Pas du tout, amiral. Je suis si nerveux que, quand j'ai une émotion dans la journée, je suis sûr de ne pas dormir de la nuit. La clarinette m'a vivement impressionné.

— Moi aussi, parbleu ! Mais enfin, puisque le médecin n'y voit rien de grave !...

Nous arrivions à son appartement. C'étaient les deux pièces opposées à celles des Bittermeineliebe, au premier étage, sur la rue.

Comme j'allais lui souhaiter un bonne nuit, pour rentrer moi-même à l'étage au-dessus, il me dit tout à coup :

— Puisque vous n'avez pas sommeil, voulez-vous m'être agréable ?

— Volontiers, amiral.

— Venez prendre une tasse de thé, nous causerons un peu.

J'acceptai sans plus de façons.

En maître voyageur qu'il était, l'amiral Pickles emportait toujours du pekoe délicieux, le plus parfumé des thés, dans son nécessaire.

Puis, levant le couvercle d'une grosse caisse divisée en casiers, il prit une bouteille à bérêt de cire rouge :

— Il faut aussi que vous goûtiez mon porto, continua-t-il ; je suis sûr de sa provenance, car c'est mon faible. Là-dessus, je ressemble au prince de Bismark ; sauf qu'il donne dans le cognac lui ; s'il s'absente quinze jours, quinze bouteilles s'absentent avec lui ; — une par jour !... A propos, nous parlions de la clarinette ; je pensais justement à demander des nouvelles à M. François quand vous êtes entré...

— Et moi je venais justement de le rencontrer sur le pas de la porte ; il paraît qu'elle n'incommodait plus du tout M. Bittermeinelièbe.

— Ah ! tant mieux ! J'espère que demain elle lui causera même du plaisir... J'aurais bien été le voir après dîner ; malheureusement j'ai une infirmité bizarre : je n'ai jamais pu m'accoutumer à ces odeurs d'ail et de salaisons si chères aux Allemands ; c'est involontaire ; je m'évanouis...

— Eh parbleu ! Marie de Médicis s'évanouissait bien rien qu'à la vue d'une rose, même en peinture.

Tout à coup nous entendîmes le mandarin qui enfonçait la clé dans sa serrure, car il demeurerait à côté des Poméraniens.

— Tiens ? M. Lou n'était pas rentré ? exclama l'amiral.

— Pas encore. Je venais de le quitter tantôt sur la plage ; il m'avait même dit que M^{lle} Baukanart était belle comme la sœur aînée de la lune ; après quoi, le voyant devenir mélancolique comme la lune elle-même , j'ai présumé qu'il désirait composer quelque madrigal dans la solitude...

L'amiral sourit :

— Déjà ? fit-il presque en aparté. Après tout, c'est vrai, les lettrés du Céleste-Empire ont des fantaisies à eux ; il paraît que vous êtes au courant... Pauvre M. Lou !... Ma foi, les passions vives sont de son âge ; et puis les occidentales sont encore des nouveautés pour lui... C'est un charmant garçon. Pour ma part, je suis toujours content de voir des voyageurs parcourir les contrées lointaines ; il n'en résulte rien que de profitable. Certes, il tirera un parti excellent de ses

études; il a l'esprit alerte et plein de ressources. Ce qui me plaît encore plus, c'est qu'il paraît foncièrement honnête... Mais, j'y songe, peut-être s'ennuie-t-il tout seul, s'il n'a pas plus sommeil que nous? Si nous l'invitions?...

— Comme il vous plaira, amiral.

— Il ne sent pas mauvais, lui?

— Oh! pas du tout; il sent la pommade.

L'amiral alla taper légèrement à sa porte.

— Monsieur Lou, monsieur Lou, *how do you do?*

Le lettré parut immédiatement, son bougeoir à la main.

Son aimable sourire s'étendait d'une oreille à l'autre.

— Mon sale museau, nous dit-il en s'inclinant avec humilité, mon sale museau pâlit devant vos radieux visages. Messieurs, donnez-moi des leçons!

— Frère aîné, lui riposta l'amiral sur le même ton, le gentleman français et moi nous vous prions d'entrer. Ne nous méprisez pas. Les sages se plaisent, dans la compagnie des gens comme il faut, à causer d'art, de poésie ou de morale. Si vous consentez à passer sur mon paillason et à goûter mon mauvais porto, j'au-

rai une joie grande comme les plus hautes montagnes. Donnez-nous vos précieuses leçons, car vos paroles sont du jade et des perles.

M. Lou-tseu-sin passa le paillasson avec la meilleure grâce du monde. Au reste, il aimait le porto; — les lettrés aiment le vin.

— Allons, messieurs, fit l'amiral, buvons à Blankenberghe !...

— A mademoiselle Baukanart ! m'écriai-je.

— C'est charmant ! c'est charmant ! balbutia le mandarin en pâlisant visiblement.

— Re commençons ! proposa l'amiral.

— Volontiers ! fit M. Lou.

Puis la causerie s'envola par monts et par vaux.

Voilà comment nous passâmes une soirée assez plaisante, surtout par son imprévu.

XIII

OU JE TIENS UNE PROMESSE.

On dînait à midi et à six heures précises.

C'étaient réellement deux dîners, car ils se composaient du même nombre de plats, avec du potage tous les deux.

Le matin, en se levant, les insatiables déjeunaient à leur guise à partir de l'aurore.

On se baignait à la marée ; et vraiment, dans l'intervalle des bains et des dîners, on ne pensait même pas à la possibilité de l'ennui.

Il semble que les pendules se pressent sur les plages ; les journées coulent comme les gouttes d'eau sur les coquilles des grèves. Plus vous considérez la mer, plus elle vous attire, la magnétiseuse ! Elle vous fascine, elle vous cloue

devant elle, immobile. Pas moyen de s'en lasser. Rien de plus varié que sa monotonie apparente.

L'inconstante impose la constance; — la mer est femme.

Que de magnificence avec un rien ! une plaine et des reflets ! En moins d'une seconde, tous les kaléidoscopes imaginables peuvent se dérouler devant vos yeux ravis.

L'art entier tient dans la ligne droite; — c'est sa monade...

Mais, pardon, j'oublie toujours que je m'adresse aux classes dirigeantes. Elles se moquent pas mal de l'art, parbleu !

Je vais leur donner des nouvelles de l'ami Bittermeinelièbe.

Dès le lendemain de l'accident, il se portait comme un charme ; les jours suivants, il allait de mieux en mieux.

Lui, madame et le bec, ronflaient comme des académiciens.

Au point du jour ils prenaient leur café au lait, avec beurre, radis noirs, sardines, pommes sautées, confitures et jambon de Mayence.

La clarinette aiguissait l'appétit du clarinetiste, de sorte qu'il était charmé d'avoir découvert ce succédané de la rhubarbe.

Il regrettait seulement de ne pouvoir rejouer le *Beau Danube bleu*. Nous aussi, car des parcelles de motifs nous revenaient parfois aux oreilles, comme des souvenirs d'un songe.

Passons à d'autres informations.

Un jour, au dîner de midi, nous avions du potage au pain.

Il avait une magnifique couleur brune, et les yeux, madame, les plus séduisants du monde.

Le bruit des lèvres qui le humaient rappelait celui d'une flotte nageant à toutes rames. Toutefois, sa saveur indéfinissable ne me plaisait qu'à moitié. De son côté, l'amiral avait plus envie de le jeter par la fenêtre que d'en redemander. Il le mangeait sans enthousiasme, comme par acquit de conscience, pour ne pas peiner le cuisinier. Par moment, une de ses prunelles se posait tristement sur moi.

Ça me fit souvenir que j'avais négligé une de mes études.

J'ai pour principe, dans les hôtels, d'aller voir le cuisinier; je visite ses cuisines; nous causons; nous nous donnons des conseils réciproques et nous échangeons nos idées sur les coulis.

Ce procédé si élémentaire m'a livré la clé de bien des énigmes. Dans tous les cas, le cui-

sinier vous sait gré de la politesse, et vous passez une heure instructive, à moins d'être deux brutes.

Je décidai ma visite pour l'après-midi même.

Dirai-je que je rencontrai un maître-queux charmant, qu'il s'appelait M. Paul et qu'il raclait du violon au milieu de ses aides qui raclaient des carottes ?

Après m'être présenté, j'abordai de suite la question de l'ognon brûlé et des autres colorants du pot-au-feu.

D'abord, je désapprouve hautement l'usage des colorants ; ils sont plus nuisibles qu'utiles.

Le bouillon consiste en une dissolution des principes solubles de la viande : la gélatine, l'albumine, la fibrine, la graisse et l'osmazôme.

C'est l'osmazôme qui lui communique son fumet si pénétrant et sa teinte jaune clair, translucide, bien plus agréable que les colorations foncées. La routine idiote des coloreurs m'exaspère. Rien que d'y penser, la moutarde me monte au nez ! Eh quoi ! du factice, toujours du factice ! Que diantre ! A quoi servent les classes dirigeantes, si elles ne connaissent pas même la vraie formule du pot-au-feu ?

La voici, pour leur gouverne :

Jetez une poignée de gros sel dans l'eau du pot.

Placez la viande, un beau morceau de faux filet, par exemple, avec quelques os à moelle.

Un quart d'heure après, écumez.

Ajoutez le bouquet composé de thym, de sauge, de poireaux, de carottes, d'un navet, d'une pincée de poivre, d'une prise de muscade et d'un oignon piqué de clous de girofle, puis couvrez bien et laissez mijoter tranquillement sur la braise.

Enfin, avant de le manger, quelques maîtres le passent au tamis et l'agrémentent de persil ou de ciboule; — j'estime que le cerfeuil vaut mieux, à cause de ses propriétés balsamiques.

Souvenez-vous qu'avec un jus pareil, vous guérirez mieux vos gastrites qu'avec n'importe quel médicament moussé par la réclame.

Il va sans dire que je n'attaquai pas la discussion d'un ton si cassant. Le cuisinier de *la Plage* savait son métier, quoique d'une école diamétralement opposée à la mienne; je lui devais par conséquent des égards.

En définitive, nous étions divisés par un oignon, ce qui était assez sérieux.

Si nous avions traité la question par des plé-

nipotentiaires, nos deux pays seraient certainement aux prises en ce moment-ci. Rappelez-vous entre autres la guerre des Deux Roses qui désola tant la Grande-Bretagne.

Mais, selon moi, il faut s'expliquer directement, sans fiel, sans vivacité et sans entêtement.

Du jour où les peuples auront assez de logique pour prier les monarques de traiter leurs disputes dans des duels nez à nez, je suis certain que la paix planera sur le monde.

En résumé, deux adversaires doivent discuter avec courtoisie et respecter leurs opinions et leurs ognons mutuels.

Nous n'y manquâmes pas.

Il est vrai que tout d'abord M. Paul refusa de me dévoiler son secret. Cependant, comme j'ai étudié la diplomatie, je connais quelques ficelles. J'énumérerai toutes les teintures qui me passaient par la tête, afin de lire dans ses yeux.

Vanité des vanités !

Il souriait d'un air narquois.

— Ognon bruni sous la cendre d'un bois parfumé ? disais-je, par exemple.

— Du tout.

— Caramel ?

— Nenni.

— Essence de café ?

— Quelle folie !

— Du tannin ?

— Encore moins.

— Du brou de noix ?...

— Jamais de la vie !

— Eh bien, voyons, cher maître, poursuivis-je en le prenant par la flatterie irrésistible, vous êtes un cuisinier émérite ; vous jouez du violon comme Lulli ; Vatel vous appellerait son frère. Incontestablement un professeur comme vous n'a pas pu inventer un colorant funeste à la santé des innocents passagers, ni des valétudinaires qui viennent aux bains puiser des forces ; je dirai plus, un colorant inutile, car les savants sérieux ne font rien à la légère. Du reste, vous avez du goût ; je vois sur vos sourcils relevés la bosse du coloris ; les Belges sont coloristes... Je suis certain que la belle couleur paille de l'osmazôme, bien extraite par une cuisson convenable, vous délecte la vue beaucoup plus que ces teintures baroques de perruquiers...

Son visage s'illuminait peu à peu.

— Je vois, monsieur, me dit-il tout à coup, que vous êtes un artiste et que nous pouvons nous entendre. Je vais vous initier avec plaisir ;

je suis même enchanté de pouvoir causer avec quelqu'un qui aime les grandes idées, comme vous. Vous m'avez bien jugé en me déclarant incapable de mêler aux sucs nutritifs les plus précieux reconstituants que nous possédions, quelque produit indigeste, minéral ou végétal, oxydant comme les alcalis, acidulé comme l'eau de javelle, ou même neutralisateur, comme la Belgique entre l'Allemagne et la France. J'abandonne ces procédés indignes aux gargotiers qui veulent donner le change à leurs pratiques, mais qui ne leur donnent guère que le dévoiement, sauf le respect que je vous dois. Loin de moi ces mesquineries. Voici ma devise : Du tonique, encore du tonique, toujours du tonique ! Du tonique, tout est là... Du tonique pour l'État ; du tonique pour la morale ; du tonique pour l'Église ; du tonique pour l'armée ; du tonique pour les garçons et pour les filles ; du tonique pour les arts qui sont dans le marasme...

— C'est vrai ! c'est vrai !...

— Nos maîtres, les Grecs, avaient inventé le dorique et l'ionique, à nous d'inventer le tonique !...

Il prit une prise sur le creux du poignet.

— En usez-vous ? me demanda-t-il.

— Volontiers !

Puis il poursuivit :

— Entre nous, j'ai beaucoup tâtonné. J'ai passé des nuits dans la réflexion au bord de la mer... Bref, j'ai découvert une matière animale, par conséquent assimilable, sans tracasser le pancréas, ni le gésier, ni les amygdales, ni la vessie. Vous allez voir !

Il me conduisit par la main au tiroir des épices.

Un des casiers contenait les mystérieuses boules colorantes.

A distance, je les prenais pour des olives noires ; — c'étaient des hannetons conservés, légèrement roussis comme des noyaux de café.

Les élytres, devenues friables, en se dissolvant dans l'eau, lui communiquaient leur couleur bronzée et le goût en question.

— Vous voyez, me dit-il, tandis que j'étais muet de surprise, vous voyez qu'il n'y a pas de danger, et que du même coup j'utilise un animal réputé inutile par mes prédécesseurs.

Avant de m'en aller, j'exécutai quelques variations du *Carnaval de Venise* sur son violon, et, en témoignage de bonne camaraderie, il me fit présent de deux hannetons.

Je les envoyai à un ancien tanneur très-désireux d'être de l'Académie française.

Il donna un dîner.

Le potage plut; il passa, — et le tanneur aussi, au premier tour.



XIV

SUR LA FRANCE.

Le soir, après la promenade, nous rentrions fréquemment avec l'amiral, M. Lou et moi, pour causer.

Comme mes deux amis avaient des opinions assez sévères sur la France, lesquelles sont communes à la plupart des voyageurs instruits et impartiaux, je me propose de les consigner ici, au risque d'ennuyer les cervelles folles.

A coup sûr, les lecteurs désagréables, comme il y en a beaucoup, vont s'écrier :

— Allons ! voilà encore un brave auteur qui n'a pas même l'air de savoir son métier ; il perd sa piste à toutes les pages... Ah çà ! et M^{lle} Baukanart?... Que devient-elle, M^{lle} Bau-

kanart?... Enlevée?... Partie pour la Guadeloupe avec Tapot, peut-être?...

— Excusez, mes maîtres! M^{lle} Baukanart va bien. Je reparlerai d'elle avant la fin, je le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré. Je décrirai même ses noces et je la peindrai en chemise; cependant, laissez-moi d'abord flâner dans quelques idées plus sérieuses sans me presser. Qui va *piano* va *sano*.

Vous-mêmes, ne désirez-vous pas connaître comment les étrangers nous jugent?

Écoutez, voici ce qu'ils disent :

— « Certes, les Français ont beaucoup d'esprit, seulement c'est comme s'ils n'en avaient pas. Ils sont si essentiellement courtisans et singes que les bourgeois copient toujours les patriens, et les plébéiens les bourgeois en grossissant leurs allures, comme des ombres au clair de lune. Il s'ensuit que si les classes dirigeantes vont de travers, tout va de travers, beaucoup plus que dans les pays moins impressionnables. »

Voici une autre réflexion assez maligne :

— « Oh! les Français sont polis, d'une politesse excessive; parbleu, c'est connu. La politesse a toujours été une de leurs grâces dans les rela-

tions privées. Au contraire, dans les relations générales ils sont d'une immodestie et d'une jactance exaspérantes ; ils se moquent sans cesse des autres ; c'est toujours eux qui provoquent les griefs, ils nous jettent même souvent leur politesse au visage comme si nous étions des barbares qui ne la connaissons pas, et eux des demi-dieux. Avouons que c'est raide pour des chevaliers si polis ! Ils ont l'air de vouloir passer avant les autres par politesse pour eux-mêmes. »

Les étrangers disent aussi, même les plus indulgents :

— « Positivement, en France, tout change du jour au lendemain, excepté la bêtise. Malgré les révolutions consternantes qui semblent devoir tout détruire, les mêmes préjugés poussent de nouveau comme des champignons. Par contre, les Français ont perdu la majeure partie des qualités de leurs pères, la grandeur surtout qui fit jadis leur patrie si magnanime et si fouguese. Elles ont coulé entre la paresse et les dépravations comme du sable sur une claie ; il n'y a que les travers qui n'ont pas passé. »

Puis ils nous donnent ce coup de patte :

— « Oh ! sans doute, les Français n'ont jamais été modestes, cependant ils exagèrent vraiment

leurs louanges ; ainsi, grâce à leur vantardise fantastique, ils se rengorgent au souvenir des prouesses d'autrefois comme s'ils y avaient participé eux-mêmes. »

C'est assez mérité, ma foi ! Mes contemporains ne devaient pas être bien gros à la bataille d'Iéna, par exemple.

Les étrangers continuent :

— « La France est un pays privilégié entre tous par sa position au soleil ; pourtant les Français l'aiment mal, ou plutôt ils ne l'aiment pas. En France il n'y a plus de patriotes ; il n'y a que des chauvins imbéciles, des exploiters impudents ou des riens du tout. De plus, leur propension à l'envie a éclaté à mesure que la générosité traditionnelle s'évaporait ; ils s'envient tellement les uns les autres qu'en définitive ils n'ont pas d'ennemis plus redoutables qu'eux-mêmes. »

Lord Palmerston apercevait déjà avec plaisir ce mauvais levain ; il disait même :

— « C'est bien heureux pour leurs voisins, sans quoi ils les domineraient tous. »

Les étrangers sont encore unanimes sur ces remarques-ci :

— « La manie de se croire la science infuse

ne se rencontre qu'en France à un tel degré. Il n'y a que parmi ces grands enfants si crédules que le premier faquin venu ose s'improviser législateur ou diplomate, c'est-à-dire se jeter, imperturbable, dans les carrières qui exigent le plus de tact, d'expérience, de pénétration, de connaissances multiples. Le sens politique surtout leur manque. Cependant, par une dérision baroque, la politique les affole comme un délire contagieux. Leur vie ne pivote plus que sur elle. Ils ramènent n'importe quoi à des questions de cocarde ou de coterie. Les artistes eux-mêmes doivent s'aplatir devant ses caprices, sous peine de mourir à l'hôpital. Du reste, elle les parque cavalièrement à la même enseigne que les filles de joie : la prostitution ; — celle de la conscience au lieu de l'autre.

« Ce serait risible, si ce n'était pitoyable.

« Aussi, pour la plupart des politiciens, la politique se borne-t-elle à déplacer les pouvoirs, à mettre les queues à la tête, puis les têtes à la queue. Par la même occasion, elle se borne aussi à puiser dans les caisses publiques, à briguer des honneurs, des influences, des traitements énormes, des habits chamarrés, sans se soucier de la patrie plus que d'un navet moisi.

« Au lieu d'être entretenus par une fille, ces admirables rénovateurs s'engraissent aux frais d'une foule. Leur sens moral s'en accommode.

« Ça explique la fragilité des convictions républicaines des Français. La république leur va comme une bague à un ouistiti. C'est si vrai qu'ils sont obligés d'écrire les devises de leur république sur leurs portes, ne pouvant les retenir dans leur mémoire.

« Bref, ils n'aiment la république que comme une chance de devenir despotes. Il n'y aurait de possible pour eux qu'une république de présidents, et encore ! Toutefois, comme ils se grisent si bénévolement des acclamations qu'ils poussent, ils finissent par prendre les masques pour les figures. Avec le faux nez d'un Grec ils se croient des Solon, — au désintéressement près. De même que ceux qui ne saluent pas les enterrements, se donnent, sans sourciller, pour des cousins de Voltaire.

« Il va sans dire que les paillasses qui amadouent les badauds avec les fallacieuses promesses de nivellement, sont ceux qui se démènent le plus pour les dépasser. Après tout, nous vivons tous à l'inégalité ; par conséquent, rien de plus légitime ; — ce qui l'est moins, c'est de

monter sur le dos des autres et de croquer les meilleurs morceaux avec des airs de martyrs. »

Là encore, je vous demande si ces notes ne sont pas décalquées sur des exemples nombreux.

En résumé, les étrangers concluent ainsi :

— « La France a perdu sa place. »

Dieu merci, pourtant, les savants français se tiennent encore sur la première ligne. Ils nous sauvent de la déconsidération générale.

Pour eux, ce n'est pas niveler qui est la loi naturelle ; — c'est élever.

De même que pour les républicains dignes de ce nom, République ne signifie pas Égalité ; ça signifie Proportion ; Proportion signifie Justice, et Justice signifie Devoir.

Au-dessus du Devoir il n'y a plus rien, sauf la Charité.

Voilà les conditions expresses d'une république pure, féconde, bien portante et irrenversible.

Les classes dirigeantes les oublient constamment.

Oh ! je sais bien qu'elles ont des parades commodes.

Dès que vous ne les approuvez pas sans con-

teste, elles vous traitent d'alarmiste, d'esprit faux, paradoxal, pusillanime; — même de mauvais patriote, les impudentes!

Piètre défense.

Parfois, devant les monceaux de preuves irréfutables, elles ripostent :

— Bah! c'est bien pis dans tel ou tel pays, — comme si elles savaient ce qui s'y passe ou comme si les fautes d'autrui innocentent les leurs.

Là-dessus les voilà radieuses, qui s'en vont au bal. Si vous les poursuivez, elles vous tirent leur botte de réserve, pour vous apprendre à être discret; une maîtresse botte, ma foi :

La botte de gendarme!

Entre nous, que diriez-vous d'un pâtre de la Lacédémone actuelle s'il soutenait que la Grèce illumine encore la civilisation, sous prétexte que Platon et tant d'autres l'ont illuminée?

Et les Mèdes, et les Perses, et les Égyptiens, et les Indous avant eux, et Capoue, et Ninive, et Sidon, tous ces premiers, toutes ces premières, que sont-ils devenus?

Évanouis, évanouis, évanouis!...

Ils ne jettent même plus la pâle lueur d'un lumignon.

Pourquoi la France serait-elle plus impérisable que ses devancières ? De quel droit , par quelle faveur aurait-elle l'impunité de ses négligences ?

Tous les peuples sont solidaires les uns des autres ; ils ne se redoivent rien ; pas un ne peut se dire le premier , puisque les mondes idéals parcourent aussi des paraboles immenses , paraissant et disparaissant périodiquement.

L'un après l'autre nous filons à la pointe du mouvement, pour percer la route, comme une volée de canards sauvages qui s'enfoncent dans l'inconnu, tantôt pousseurs, tantôt poussés.

Il n'y a rien là de surnaturel ; par conséquent, nous devons savoir nous-mêmes envisager la situation vraie, sans parti pris, sans exaltation comme sans découragement.

Eh bien, la France n'a plus d'initiative en rien ; plus même dans les modes, sa gloriole la plus chère.

Il faut n'avoir jamais dépassé Vaugirard pour oser répéter qu'elle coupe les costumes des gens comme il faut du monde entier.

D'abord, mon ami, beaucoup de gens comme il faut vont tout nus ; les sauvages du Paraguay, par exemple, qui se moquent pas mal de vous.

Parlons plus sérieusement ; dans une analyse il n'y a pas de détails insignifiants.

Les modistes de Paris sont certainement des magiciennes sans rivales ; elles excellent dans la grâce, cependant elles manquent d'invention. Les étrangères leur apportent presque toujours l'idée primitive sur laquelle elles brodent du goût.

Pour en être certain, à la première occasion, n'oubliez pas de déshabiller une Parisienne élégante, — vous voyez que je ne propose rien de pénible ; — vous trouverez sur elle un musée charmant où tous les pays ont leur note.

En réalité, à présent, les grandes mondaines de partout n'ont plus qu'un costume unique, qui n'est ni français, ni turc, ni bavarois, ni yankee, ni valaque, ni savoyard, ni rien ; c'est un piquenique de couturières.

Du côté masculin, nous devrions rougir. Nos grands-parents avaient inventé l'habit à la française, la fameuse queue de morue, avec une telle vogue, qu'elle s'endosse encore d'un pôle à l'autre dans les circonstances solennelles. Nous autres, nous n'avons pas même inventé une bonne paire de bretelles.

Bien pis ! la plupart de nos vêtements n'ont-

ils pas des coupes, sinon des désignations exotiques : *twine*, *newmarket*, et même *redingote*, qui vient de *riding coat*?...

Pour les bottiers, il ont tous l'accent allemand et les bottes aussi.

Afin d'abréger, je passe sur les nombreux divertissements d'origines étrangères auxquels les classes élevées s'adonnent avec prédilection : le whist, le croquet, les courses, le patinage, toutes les danses de salon, moins le quadrille.

Ce sont là des fautes vénielles qui n'ont rien d'inquiétant, relativement à celles qui atteignent les fluides mêmes.

Voulez-vous un baromètre sûr de la vitalité d'un peuple ? Mesurez sa projection artistique.

Nous avons eu deux renaissances éclatantes : celle du ^{xii}e et celle du ^{xvi}e siècle. La première nous était personnelle ; dans la seconde, nous suivions le courant de l'Italie.

Nous eûmes ensuite deux réveils : celui du premier empire, puis celui du romantisme. Le premier encore nous était propre ; la gloire de l'autre revient aux poètes allemands, à la pléiade de Louis Tieck.

Que de gens du monde ne connaissent pas même son nom !

Après le romantisme, calme plat, sauf quelques bouffées d'un art poussif et malsain.

En définitive, nos séves sont figées.

Pendant la première moitié du siècle actuel, nous étions littéralement les nouveaux Grecs, surtout nous étions les Français.

Le second empire a voulu rappeler son prédécesseur; seulement, comme dans toutes les imitations, il n'a copié que les travers, sans rien de la magnificence.

Napoléon le Grand a été éclectique avec la clairvoyance du génie, l'autre s'est perdu par son manque de flair.

Toutes ses protections s'adressaient à la lie des gens de lettres, des rapins, des chansonniers, des quémandeurs, des immoraux de n'importe où, par lesquels il pensait étendre son prestige.

Il s'ensuit que l'invasion allemande n'a pas commencé avec la guerre de Prusse; — les invasions armées sont des crises aiguës relativement courtes; les invasions intellectuelles, qui s'infiltrant peu à peu, sont autrement tenaces.

La débâcle a réellement commencé quinze ou seize ans avant l'entrée en campagne.

A l'origine, un mot malencontreux d'un jour-

naliste passé maître en réclames, partant qui se le fit payer son prix, a eu une portée prodigieuse :

« L'art n'a pas de patrie. »

Certes, depuis qu'il s'imprime des inepties, on n'avait rien lu de pareil. Toutefois, le mot étant idiot, les classes dirigeantes le mirent à la mode.

Analysons un peu, pour voir.

Quel est le beau siècle de la Grèce? Celui de Périclès. De l'Italie? Celui d'Auguste ou celui des Médicis. De la France? Celui de Molière.

Bref, les siècles ascensionnels, les siècles consolateurs sont ceux de poésie. L'antiquité ne vit plus que par ses artistes.

Journellement nous disons par pur instinct : les écoles de Parme, de Venise; la manière flamande; la couleur espagnole; la mélodie italienne, la musique allemande...

Pour la langue, un chimpanzé même ne prendrait pas Pétrarque pour Nicolas Gogol, ni Plotin pour Paul de Kock. Il saisirait de suite des personnalités de terroir.

Et vous prétendez que l'art n'a pas de patrie, lui qui la résume précisément, qui la distille en une essence puisée dans le meilleur de nos âmes !

Autant déclarer de suite que l'amour de la patrie, une des plus pures tendresses humaines, ne signifie rien ; qu'il n'y a pas de patrie du tout, ni zones, ni montagnes, ni climats, ni rivières, ni dialectes, ni races ; que les nègres sont des Peaux-Rouges et les blancs aussi.

Quelques-uns, c'est possible.

Convenez cependant qu'avec des airs d'agrandir, vous avez rétréci. Vous avez inventé un préjugé de plus, comme si nous n'en avions pas assez.

Toujours est-il que ce fut comme un laisser-passer général. Les artistes étrangers inondèrent la France, important avec eux l'esprit étranger et les coutumes étrangères.

Puis les ouvriers vinrent à leur remorque.

Finalement, Paris se cosmopolitise de plus en plus, ce qui ruine d'autant l'élément gaulois.

Ne nous y méprenons pas : une affluence excessive d'étrangers dans un pays indique une fausse prospérité de ce pays. Ça l'épuise irrémédiablement par toutes ses veines.

Les pieuvres germaines surtout nous pompent avec leurs ventouses inextricables, comme elles pompent le Portugal, et, toutes proportions gardées, l'Amérique elle-même.

Pour nous en tenir à Paris, on a déjà sonné maintes fois le signal d'alarme, aux grands éclats de rire des impuissants ou des dépravés des classes dirigeantes. Ces benêts trouvent risible comme un calembour que les têtes carrées aient plus d'enfants qu'eux.

Cependant les Allemands, étant le plus prolifique des peuples modernes, suivront une progression d'autant plus croissante que leurs migrations ne discontinuent pas. Bientôt ils excéderont la population indigène.

Il nous arrivera avec eux ce qui nous est déjà arrivé avec les rats, ou, pour préciser, les surmulots.

Au milieu du XVIII^e siècle, nous n'avions, comme toutes les grandes cités, que quelques rats noirs, revenus d'Asie avec les Croisés, jadis, sous saint Louis; d'estimables bêtes, d'une modération exemplaire, car elles ne mangeaient que pour vivre et elles n'avaient des enfants qu'une fois par an, une dizaine à la fois, pas plus.

Tout à coup, un navire ramène des surmulots de Perse en Angleterre, puis d'Angleterre en France.

En quelques années, ils accaparent la place

des pauvres noirs, qu'ils détruisent. Bref, aujourd'hui ils ne sont pas seulement des légions innombrables, ils sont, encore, invincibles.

Notez qu'ils vivent pour manger, qu'ils mangent de tout, comme les Allemands, et qu'ils ont des enfants deux fois par an au moins, de douze à dix-huit par portée. Un grand-père surmulot, âgé de quinze mois, peut déjà voir une file de plus de six cents moutards venir lui souhaiter la bonne année; — car il paraît qu'ils mènent une vie quasi patriarcale.

L'influence climatérique les favorise au point que ceux de Paris acquièrent bientôt un volume double de ceux de province.

Qui sait s'ils ne deviendront pas gros comme des chameaux, assez pour manger les Allemands, à moins que ceux-ci ne les mangent?

Au reste, les Allemands ne sont pas nos seuls parasites; ils ont attiré les Russes et les Belges pour nous gruger à qui mieux mieux.

Ah! certes, si nous avions la fleur des pois de l'étranger, rien de plus propice pour tous; ce serait un échange des mérites mutuels. Mais nous n'avons guère que ceux qui ne laissent aucun regret à leurs compatriotes distingués, les pleutres, les tarés ou les déclassés.

Ils jouent de nous comme d'une guitare; ils connaissent bien nos côtés faibles, allez! Ils ne nous épargnent ni les cajoleries ni les mamours; ils nous entretiennent dans la douce folie que nous décernons les brevets d'immortalité, et que quiconque est inconnu sur le boulevard des Capucines, l'est du reste de la mappemonde.

Ils prononcent « la grande France » avec componction; ils appellent Paris le nombril de la terre, en pouffant de rire dans leur barbe; ils veulent devenir Français comme nous, et surtout Parisiens, car le grand Voltaire était Parisien; Dieu lui-même doit être Parisien, du côté de la rue Saint-Denis, probablement; bref, ils se donnent à nous par inclination!

De jolis cadeaux, ma foi! Comme nous nous en passerions bien!

Selon moi, les misérables qui désavouent leur patrie ne méritent pas l'estime d'une nouvelle.

En réalité, l'intérêt seul les guide. En dépit des contrats, des protestations, des enregistrements, des signatures par lesquels ils se déclarent Français, les Allemands demeurent toujours Allemands; ils ne renoncent pas à l'Allemagne, qu'ils adorent. Ce qu'ils aiment ici, c'est tout bonnement l'argent français et la cuisine

française, la seule gloire que nous ayons conservée intacte.

Au reste, la loi prussienne permet aux Prussiens d'appartenir à deux pays à la fois; car elle est prévoyante, la loi prussienne!

Comment les Français, qui se piquent de tant de finesse, n'aperçoivent-ils pas ces grossiers manéges? Rien ne prouve mieux leur dégénérescence, puisque, par leurs accueils si empressés et leurs engouements si excessifs, ils avouent leur pénurie, leur usure, ou leur abrutissement.

Voici, par exemple, les paroles textuelles qu'un général prussien m'adressait un jour, dans un cercle, à Cologne :

— Nous vous envoyons toutes nos relavures, et vous les recevez comme la manne du désert; vous prenez nos espions pour des marquis; vous vous pâmez à une musique de montreur d'ours qui nous agace, et même nos écrivains qui n'écrivent pas assez bien l'allemand pour nous autres gens instruits, s'en vont à Paris écrire en français.

— En argot, lui dis-je.

A ça près, rien que d'exact. Les preuves en sont patentes.

La presse légère, qui se donne pour la crème

de l'esprit gaulois, n'est guère rédigée que par des Allemands, des Belges, des Néerlandais, et même des princes au caviar. Les livres qui s'éditent, les pièces qui se jouent avec l'appui des classes dirigeantes, à l'aide des impôts prélevés sur la nation entière, sont presque exclusivement d'auteurs étrangers.

Toutes les directions artistiques, littéraires, philosophiques ou religieuses, leur appartiennent; toutes les positions importantes du commerce ou de la finance également.

En résumé, où mènent ces empiétements, ces mélanges, ces immixtions ?

Parbleu, à l'extinction certaine, et, pour commencer, à la perte d'originalité.

Nos pères avaient le secret charmant de concilier ces deux qualités inconciliables, le sérieux et le rire; — nous, nous l'avons laissé perdre.

Même la langue si claire, si rapide, si aimée jadis, si musicale sur les bonnes lèvres, elle ne sonne plus; elle devient terne comme un grelot fêlé; elle s'altère et se bariole burlesquement.

Ces mots si colorés à la Molière, à la Voltaire, à la La Fontaine, les bégueules s'en effrayent; par contre, ils dédoublent le sens des

autres, afin d'exprimer les indécences les plus graveleuses sous des apparences prudes.

Avec l'anémie des mots, celle de l'esprit.

Plus rien de piquant, plus de pittoresque, plus d'imprévu, plus de pointe, plus d'élan, plus d'enthousiasme, de sincérité, d'entrain.

Plus de fusées qui vous partaient sous le nez au milieu des lignes.

Ah ! décidément, dans une nation, le peuple, le vrai, les paysans des campagnes, vierges de politique et d'envie, les bergers et les moissonneurs, sont ce qu'il y a de plus sain. Au moins, ils peuvent lever les yeux au ciel sans rougir.

Ils sont les entrailles et le cœur des États.

Toutes les grandeurs poussent en eux.

Les grands soldats ? gens du peuple : Bayard.

Les grands poètes ? gens du peuple : Molière.

Les grands savants ? gens du peuple : Cuvier.

Les classes dirigeantes sont la tête, les dents, le cou, les nerfs et les muqueuses. Elles mangent, elles dorment, elles se réservent les plaisirs et les jouissances ; elles donnent les fausses directions et les mauvais exemples.

Avez-vous quelquefois pensé aux diverses images sous lesquelles la France s'est successivement personnifiée ?

Elles sont significatives.

Au commencement, la Gaule avait l'alouette.

Que c'est charmant ! Un oiseau frais, spirituel, pimpant, coquet, amoureux et brave, qui monte aux nues en chantant, qui se rejette dans le sillon en chantant toujours. Paysan par les plaines ; poète par la chanson ; guerrier par son audace à braver l'épervier.

L'humeur joyeuse, la gaieté inaltérable, le mouvement, l'élégance, la vivacité, la candeur ; — il aime les miroirs pour se trouver agréable, naïvement.

Qu'il peint bien le Gaulois, et la Gauloise encore mieux !

Vers le ^{vi}^e siècle, les Mérovingiens prennent l'abeille.

Autre image exquise. L'abeille, c'est le miel, ce qu'il y a de plus doux, et à côté, toujours prête, l'épée, qui représente la justice et le droit.

C'est aussi la grâce dans son vol à la musique sereinement insouciant. C'est la facilité. Qu'elle passe sur une rose, d'un coup d'aile ou d'un baiser, elle lui prend ce qu'elle a de mieux. C'est la sagesse, le secours, l'union, l'activité, la persévérance, le dévouement, le courage,

l'art, la délicatesse, la fidélité, la prévoyance, la science, l'honneur.

Puis voici la Révolution.

J'avoue que plus je l'étudie, plus je n'y vois qu'une maladresse cyclopéenne, qui a fini par d'épouvantables pitreries.

Ce n'est rien que d'avoir des matériaux excellents pour bâtir une tour de Babel, encore faut-il les employer dans la saison propice, sur un terrain préparé, et suivre un plan convenable.

Il fallait des reins plus solides, des consciences plus délicates et des cerveaux autrement équilibrés que ceux de Robespierre, Marat, Danton et compagnie.

Marat était l'ami du peuple, comme le loup de l'agneau. Ce n'est vraiment pas assez.

Du reste, les révolutionnaires se sont peints de pied en cap sur leur bannière :

Le coq !

Un certain courage, certes, mais celui de la vanité vulgaire. Là gorge se renfle, la queue se redresse. La cervelle est moyenne. Plus de musique ; une voix de poissarde enrouée. Plus de cœur magnanime ; le sentiment personnel prime les autres ; — c'est la jalousie étroite qui pointe déjà. Plus d'épée, la bataille à coups de tri-

ques ou d'ergots. Plus de vol dans les nuages ; plus de promenade délicieuse dans les lilas. Plus d'amour, de la sensualité. Plus de distinction, la passion du fumier ; — le matérialisme.

Le plus clair de la Révolution, c'est d'avoir couvé l'empire, qui ne valait pas mieux que la royauté. Nos républiques ne sont que des couveuses de monstres.

Avec Bonaparte, nouveau changement à vue, nouvelle incarnation.

Voici l'aigle !

Un gros oiseau fauve qui plane, je ne dis pas le contraire, cependant qui plane pour lui seul, qui a l'air de menacer sans cesse, avec son bec d'usurier et ses serres inassouvissables.

Pas de tendresse, pas de pitié, pas d'émotion, pas d'amis. C'est la vanité au paroxysme.

Il a fini par manger le coq, qui avait mangé l'abeille, — et il en est crevé déjà deux fois.

Moi, j'ai repris l'alouette ; elle est restée pure :

« C'était la douce alouette, la messagère du matin... »

XV

LES VÉNUS NOIRES.

Revenons à nos soirées.

Ainsi nous les passions à causer d'art et de voyage. Elles devenaient même le seul moment où le mandarin s'égayait un peu, car depuis quelques jours il s'attristait lamentablement, sans nous dire pourquoi.

La conversation ne se soutenait guère qu'entre nous deux et l'amiral.

Comme je prévoyais bien qu'avec son impressionnabilité excessive il avait beaucoup aimé, je lui demandai un soir :

— Amiral, quelles sont vos opinions sur les femmes ? Y a-t-il, selon vous, moyen de classer leur beauté ?

Il parut se recueillir un moment, puis enfin, d'un ton brusque :

— Ah ! cher ami, je n'aime pas causer de ça. J'ai l'air de plaisanter, si je dis réellement ce que je pense.

— Allez toujours ! Vous savez bien que j'ai confiance en vous ; vous êtes de ceux qui savent.

— Eh bien, fit-il avec une moue à lui, je n'aime que les négresses !

— Les négresses !

— Vous voyez bien ! J'étais sûr que vous vous récrieriez. Malgré vous, vous avez encore des préjugés.

Il y eut une pause.

Un de ses yeux louvoyait du côté de Rio-de-Janeiro ; l'autre... l'autre était fermé.

Il reprit :

— Mes enfants, du jour où j'ai aimé ma première négresse, tout le reste m'a paru de la panade !

A ce moment, M. Lou, qui commençait à se dérider, grâce au porto, s'écria tout à coup :

— C'est charmant ! c'est charmant !

L'amiral, comme surpris par une fausse note, tourna la prunelle droite sur lui, l'autre sur la rade de Brest.

— Dieu me pardonne ! murmura-t-il, je crois que le mandarin est en ribote !

Puis il continua pour moi :

— J'en suis sûr, ni Praxitèle, ni Titien, ni Corrège, ni Buonarotti, ni Prudhon, ne me démentiraient. Les Vénus marmoréennes que nous admirons tant ne sont que des beautés relatives, à côté des Vénus noires. Les bayadères ambrées du Gange, les Géorgiennes aux yeux infinis sont certainement des idéals inoubliables ; eh bien, les Indiennes du Brésil sont l'idéal des idéals. La question de couleur est purement conventionnelle. Ton pour ton, le noir vaut le blanc ; ils sont aussi expressifs l'un que l'autre ; ils ont leurs reflets, leurs nuances, leurs demi-teintes, leur vie. Considérez, de plus, que nos Vénus grecques réunissent plusieurs modèles ; l'un a posé pour la tête, un autre pour la nuque, un autre pour les mains, ou les seins, ou les genoux. Les races caucasiennes sont tellement mêlées, d'une façon souvent maladroite, sans souci des sélections, qu'une beauté complète devient introuvable. Parmi les noires, au contraire, les lignes pures primitives persistent encore sans mélange de laideurs étrangères.

Une fois, à Rio, une esclave, que je n'avais

pas encore aperçue dans ma maison, entre à l'improviste, pour un détail bien futile, — pour m'apporter des cigares. — Elle m'apparut comme une déesse, littéralement, et, vous l'avouerez-je ? je me jetai à genoux devant elle, involontairement fasciné ; je me sentais comme une vague prière et un sentiment d'adoration me traverser l'âme.

Elle avait à peine douze ou treize ans ; elle ne portait rien sur les épaules, pas même un pagne de mousseline. Eh bien, que les gens grossiers, exclusivement sensuels, en doutent tant qu'ils veulent, moi, je ne sais rien de plus pudique que la nudité inconsciente d'une enfant. La pudeur ne consiste pas dans les vêtements placés plus ou moins haut ; elle est intime. Ce n'est que par dépravation que nous avons imaginé des parties décentes et des parties indécentes. La Vénus de Médicis n'a pas même une paire de guêtres ; elle n'est pas impudique. C'est vous qui l'êtes si vous rougissez devant elle, ou si vous lui mettez une feuille de vigne en zinc... Un de mes lieutenants qui se trouvait avec moi, un garçon véhément à l'excès, la considérait aussi comme pétrifié. La pauvre fille ne savait quelle contenance tenir devant nos yeux braqués sur elle.

Figurez-vous une gazelle effarée, prise au piège. Ah ! comme sa pudeur la défendait en la revêtant d'une cuirasse magique, plus inviolable que celle d'Armide. Enfin, je la renvoyai brutalement, après une demi-minute peut-être, qui me parut un siècle. J'avais peur de devenir fou. Au moment où elle disparaissait sous la tenture, mon lieutenant prit un revolver sur la table en bégayant d'une voix altérée que j'ai encore présente :

— Amiral ! c'est fini ; je ne veux plus rien voir. Vous direz adieu à ma mère...

Et il se fit sauter la cervelle devant moi.

— Hi, hi, hi, fit bêtement le mandarin, car son sourire s'allongeait de plus en plus.

— C'est une des plus poignantes émotions de ma vie, continua gravement l'amiral. J'en ai eu pourtant de rudes...

Il se promena quelques instants plongé dans ses réflexions ; puis, comme pour les secouer, il s'écria tout à coup :

— Ah ! que c'est embêtant d'être si impressionnable !

Le mandarin repartit d'un éclat de rire sonore ; l'amiral but un coup de porto, et, ainsi qu'il fallait s'y attendre, par un revirement ca-

précieux, la causerie devint moins platonique et moins élevée.

— Et puis, elles vous ont ce que les occidentales les plus séduisantes n'ont pas, refit le marin, sans transition, une odeur à part. A Rio, ça s'appelle la *catinga*. Ça vous enivre pour la vie. Une fois que vous avez senti la *catinga*, vous n'avez qu'un désir : la ressentir.

Son nez remuait dans l'espace comme celui d'un lévrier écossais.

XVI

LA SÉRÉNADE.

Le coucou de Nuremberg, pendu au-dessus du canapé, nous prévint de sa voix grotesque qu'il était minuit.

Nous allions nous retirer à la hâte.

Tout à coup, ô prodige ! ô enchantement fantastique, inouï !...

Je ne sais comment m'expliquer assez délicatement.

Voyez un peu ! La langue française n'a qu'un mot pour exprimer des idées multiples, parmi lesquelles, ce que nous avons de plus pur, la quintessence de nos âmes.

Nous disons : J'aime ma mère ; mon amoureuse ; mes enfants ; ma patrie ; mes amis ; mon

épagneul; la lecture; mon beau-père; l'eau de noyau...

Autant d'idées dissemblables, certes!

Par contre, nous avons plus de douze façons, — à ma connaissance, — pour définir une autre idée, généralement dépourvue d'intérêt public et en tous cas de grâce, et comme il paraît que ce n'est pas assez, nous empruntons encore celles des langues étrangères.

Enfin passons.

Veillez seulement me dire lequel de ces vocables vous plaît entre tous; celui que vous vous murmurez à vous-même, tout doucement.

— Water-closet, madame?... Va pour water-closet, puisqu'il est à la mode.

Je recommence.

Tout à coup, ô prodige! ô enchantement inouï, renversant! le *Beau Danube bleu* retentit avec éclat du côté... précisément; — en espagnol, *excusado*.

M. Lou dressait les oreilles; les fumées du porto l'avaient tellement exalté qu'il nous dit d'un air béat :

— Écoutez, frères aînés, le chant des lo-riots!

L'amiral tendait le cou avec l'attention d'un

sauvage ; un de ses yeux planait sur la mer Baltique, l'autre sur le golfe du Bengale.

Nous respirions à peine.

Les motifs de la valse se succédaient admirablement nuancés, surtout la seconde reprise, si délicieuse : *la sol, la sol, la fa, — mi ; la fa, la fa, la mi, — ré...*

Je m'élançai dans le couloir. Plus de doute !

Le Poméranien était où vous avez dit, — en turc, *kenèf* ; en allemand, *abtritt* ; en bas breton, *kac'hlec'h* ; — et la clarinette jouait réellement.

Les gens du monde, qui connaissent l'acoustique, pourront expliquer une exécution si bizarre à ceux qui ne la connaissent pas. Les boyaux tenaient obligeamment la place du tuyau ; ce n'est pas plus difficile que ça.

A la fin, le bec rentra dans son étui.

Nous attendions tous Bittermeineliebe pour le féliciter. M^{me} Gustave était avec nous. Aux premières notes, elle était accourue précipitamment, en peignoir.

Enfin, il parut. Nous éclatâmes en applaudissements.

Lui, nous salua d'un air modeste, à la manière des virtuoses, son front venant taper sur ses genoux.

— Tu as une mine d'or dans le larynx, exclama son épouse avec effusion; car les femmes pensent de suite à l'argent.

L'autre tremblait d'émotion. Il parlait de partir de suite pour Paris, la capitale du goût, afin d'y recevoir la consécration de son talent, après un ou deux grands concerts à l'Élysée.

L'amiral, toujours prudent, lui conseilla d'étudier quelques jours, pour varier son répertoire.

Comme il me demandait aussi conseil, je lui promis qu'il aurait de suite tous les directeurs des théâtres à sa disposition, l'appui du ministère des beaux-arts, la décoration s'il la demandait, des invitations à dîner au faubourg Saint-Germain, son portrait dans les journaux, et qu'enfin il gagnerait de l'argent gros comme lui; car tous les dilettantes de la musique « de l'avenir » entreraient en pâmoison devant son... larynx.

XVII

FAUSSE ALERTE.

Pour ma part, j'eus beaucoup de peine à m'endormir ; j'entendais crier les heures, par ce diable de coucou au-dessous de moi, et ce ne fut qu'à la pointe du jour que je commençai à sommeiller.

Un carillon épouvantable me fit sauter en l'air tout à coup.

Voici à quel sujet :

Le *Beau Danube bleu* avait réveillé Pipi qui dormait sur la table, et comme, dans sa hâte à courir, M. Bittermeinelièbe avait laissé la porte entr'ouverte, le joli sajou en avait profité pour une escapade.

Il était descendu se promener dans la cour, puis, cédant à une fantaisie de sénateur, il se prit

à sonner avec frénésie. Il causa ainsi un remue-ménage tellement grotesque, qu'il y a de quoi en rire pendant soixante ans.

Le major, réveillé à l'improviste, comme nous tous, s'était levé avec une mauvaise humeur indescriptible contre son réveille-matin qu'il accusait de n'être pas parti. Il s'imaginait qu'il était déjà réellement midi. Or, j'ai eu soin de prévenir qu'il tenait à la présidence de la table autant qu'à la vie. Il arrivait toujours le premier, afin de se passer sa serviette à la boutonnière avant l'arrivée du menu fretin.

Pour n'y pas manquer, dans son zèle, il se borna à mettre son unique savate, et descendit tel qu'il était, c'est-à-dire en panet, comme les enfants disent dans mon pays.

Cependant, M^{me} Van der Baukanart s'était aperçue qu'il n'était que cinq heures moins dix minutes.

Vite, elle courut après son mari, et, certaine de ne rencontrer personne dans les escaliers, si matin, elle oublia aussi qu'elle n'était qu'en panet.

De son côté, M^{lle} Nina, effrayée par le tocsin de plus en plus accéléré, les piétinements sourds et les grincements des fenêtres qui s'ouvraient

à la hâte, suivit sa mère, en troisième panet.

Le major dégoisait tous les jurons de caserne, flamands et brabançons qu'il savait et il les savait tous, et il courait si bien, malgré son pilon, que la majeure ne put le rattraper qu'à son entrée dans la salle à manger, heureusement déserte.

Là, seulement, il reconnut son erreur et il remonta se coucher.

Mais beaucoup de curieux, qui étaient demeurés aux croisées pour savoir ce que signifiait ce sabbat, avaient assisté à la scène des panets, si bien que le lendemain, le facteur de Blankenberghe emportait du rire dans les cinq parties du monde.

XVIII

LA MAUVAISE HUMEUR DU MAJOR.

Après de telles secousses en une seule nuit, nous espérions bien enfin reposer tranquilles.

N'était-ce pas bizarre vraiment, monsieur, que, depuis une semaine à peine de séjour à Blankenberghe, nous eussions déjà vu plus d'étrangetés que pendant tous nos voyages précédents ?

Si nous n'avions pas été des rationalistes, nous nous serions crus facilement dans un hôtel enchanté par quelque magicienne folâtre.

Et nous n'étions pas encore quittes !

Mais d'abord il faut savoir que le major habitait une aile de l'hôtel, entre la cour et le potager. Ses fenêtres, du côté de la cour, donnaient

précisément sur celles de M. Lou et des Poméranien, ainsi que sur les miennes, au deuxième étage.

A présent nous pouvons poursuivre.

Une heure après l'épisode du faux signal, comme je recommençais à rêvasser, je ressautai en l'air au bruit d'une violente détonation qui fit trembler les murs.

— Ah ! ah ! dis-je en moi-même, la clarinette a dû partir de ce coup-là.

Et finalement, comme tout redevint silencieux, que mon explication était plausible, que rien d'autre ne se présentait à mon esprit, ni suicide, ni explosion de pétrole, ni picrate, ni duel, je restai au lit, me réservant d'aller aux renseignements dans la matinée.

Les voici, tels que je les tiens de M. François, le patron.

Le major était, paraît-il, sujet à des insomnies pénibles. Vainement pendant plusieurs années avait-il essayé tous les dormitifs connus, depuis les noix mangées le soir, jusqu'à l'exercice au grand air, aux inhalations d'oxygène, aux tisanes de pavots et au laudanum à hautes doses.

Il avait fini par envoyer promener tous les

médecins, s'apercevant qu'ils n'en savaient guère plus que lui.

Sur dix médecins, la moitié ne se doutent même pas de ce que c'est que la médecine. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle un art : — l'art médical ; c'est parce qu'elle procède par intuition encore plus que par la science.

Toutefois, un jour, un professeur de la faculté d'Heidelberg, un grand médecin, beaucoup plus grand que les autres, car il avait l'inspiration, lui dit en le voyant entrer, avant même que le major ait desserré les dents :

— Il n'y a rien de plus facile ; donnez-moi d'abord dix francs ; ensuite prenez un abonnement à la *Revue des Deux Mondes*. Lisez-en quelques lignes tous les soirs, et si vous n'êtes pas guéri en huit jours, la Prusse n'est pas le premier des pays. Vous voyez que je suis sûr de la réussite.

Son air savant, son toupet démêlé avec un clou, sa cravate amidonnée, sa grosse épingle en diamant sur son jabot, ses besicles bleues, son habit à la française, en imposèrent au major.

Il s'abonna, il lut, et le lendemain il fallut lui jeter des seaux d'eau froide à la figure, le pincer

considérablement et lui taper dans le dos à grands coups de balai, pour le réveiller à midi.

Depuis ce jour, il était le plus fidèle lecteur de la *Revue*; il en avait toujours un exemplaire sur sa table de nuit.

Quelques lignes, une page, au maximum, provoquaient immédiatement une somnolence de marmotte délicieuse. Il n'allait jamais jusqu'à la fin des livraisons; ce n'était pas nécessaire et c'eût été peut-être imprudent. Enfin toutes les quinzaines, il remplaçait le numéro ancien par le frais, dans l'idée qu'il aurait plus de puissance.

Cependant le major ayant passé sa jeunesse au milieu des troubles révolutionnaires, à courir çà et là, il était assez naturel qu'il se plût à raviver ses années glorieuses dans sa mémoire, car on en revient toujours à ses premières amours, comme dit la chanson.

Les premières amours du major n'étaient pas seulement M^{me} Baukanart; c'étaient aussi l'odeur de la poudre, l'éclat des clairons, le chargement des couleuvrines, les revues improvisées, les bivouacs, les feux de file et l'enlèvement des bastions.

Eh bien, du moment où il eut un dormitif sûr,

il voulut aussi avoir un réveille-matin de sa façon.

Comme il possédait une grande ingéniosité mécanique, il fit construire un mouvement d'horlogerie qui, à l'heure indiquée, tirait un coup de pistolet, au lieu de la sonnerie traditionnelle et puérile. C'était ses délices ; tous ses plus chers souvenirs s'y condensaient.

Si par hasard la dose de la *Revue* avait raté, ou avait été faible, ou s'il s'était réveillé plus tôt, n'allez pas croire qu'il se privât de sa détonation. Ah bien, oui !

Avec l'émotion d'un amant qui brûle délicieusement dans l'attente de sa maîtresse, il considérait l'aiguille ; parfois il la repoussait de quelques degrés et fermait les paupières, comme pour se donner le change.

Bref, le coup lui partait bruyamment dans l'oreille, la fumée enivrante lui épanouissait les narines, et il se levait d'un trait, jetant ses couvertures en l'air ; puis, il courait par l'appartement, autant que sa pauvre jambe le permettait, en boitant et en criant, comme pour exciter ses soldats à l'assaut :

— Allons, les enfants, enlevez-moi ça vivement ! Ne caponnons pas ! En avant ! Pas accé-

léré!... Ah! tas de pouilleux! le premier qui caponne, je lui casse la gueule!... Ah! ah!... Ça y est!... C'est bien, les enfants, je suis content!... Par file à droite!... Halte!... Alignement!... Présentez armes!... Vive Léopold!...

Puis, il imitait à s'y méprendre une fanfare de six clairons, en pinçant les lèvres, avec des *la la la* cuivrés.

Vous pouvez imaginer le désespoir des dames Baukanart, d'être réveillées en sursaut tous les matins par une parcille diane. Elles en perdaient la tête malgré leur précaution de se mettre de la ouate dans les oreilles. Mais, d'un autre côté, elles étaient si heureuses de la joie du brave major, qu'elles n'avaient garde de se plaindre. Elles se hâtaient. En cinq minutes, elles étaient lavées, peignées, habillées, et le major époumoné se jetait sur le canapé, devant la table, où M^{lle} Proserpine, la camériste de M^{lle} Nina, apportait le café au lait, le beurre frais et les biscottes de Bruxelles.

XIX

TRISTESSE DE M. LOU.

Des conséquences importantes suivirent la scène des panets.

Le pauvre mandarin devenait de plus en plus morose. Nous ne parvenions plus à l'égayer.

Pourtant, ces changements ne pouvaient s'attribuer ni aux bains ni au mal du pays.

Les bains salés lui étaient salutaires ; quant à son pays, il allait y retourner après la saison.

Si une nostalgie quelconque l'accablait, c'était certainement celle de la Belgique qu'il lui faudrait quitter.

Pauvre Lou-tseu-sin !...

Lui qui mangeait naguère deux fois de tous les plats, ne goûtait plus à rien, et à peine bu.

vait-il la capacité d'un dé; excepté le soir, quelques rasades de porto qui soutenaient ses forces

Il pommadait sa natte avec soin, et ses yeux de velours prenaient une moiteur intéressante.

Il errait souvent seul sur les dunes, dans les endroits retirés; il nous fuyait presque. D'autres fois, il passait la journée à l'hôtel, sous prétexte de migraine.

Il commettait des quiproquos impardonnables à un lettré bien portant.

Un matin, par exemple, M^{me} Baukanart lui ayant demandé la cause de sa pâleur, car ses joues étaient claires comme des pepins de courge, il répondit tout troublé :

— J'ai mal à ma sale tête, madame.

Peut-être l'avez-vous déjà prévu, le major n'avait plus l'ouïe d'une grande sensibilité, à la suite des coups de pistolet qui lui partaient quasiment dans la conque tous les matins.

Il ne saisit que le mot tête. Il pensa qu'il s'agissait d'un plat, et il dit au mandarin, de son air affectueux :

— Ah! ah! la tête, comment la cuisez-vous dans vos pays?...

— A l'estragon, balbutia l'autre de plus en plus troublé.

Plusieurs voisins, qui avaient le rire facile, éclatèrent impétueusement, et le major, après avoir demandé pourquoi, pouffa plus que toute la table.

C'était une des qualités du major de rire de ses bêtises, au lieu d'en vouloir aux autres.

Ce n'est pas tout.

Une après-midi, désirant emmener M. Lou à la promenade, pour le distraire malgré lui, je le surpris à sa croisée, qui considérait celle de M^{lle} Nina.

Il admirait un ravissant tableau vivant.

M^{lle} Baukanart, persuadée que tout le monde était en partie de campagne, comme d'habitude, avait négligé de tirer ses rideaux. Une joyeuse raie de soleil filtrait à travers, et on pouvait la voir s'habiller en flânant innocemment, avec sa grâce un peu lourde, pourtant de la grâce.

On apercevait aussi sur le guéridon un aquarium, où des poissons rouges étalaient les arcs-en-ciel de leurs écailles.

Les poissons rouges ont été mis à la mode par M^{me} de Pompadour, qui était aussi une demoiselle Poisson; — M^{lle} Antoinette Poisson, comme vous savez. Vous savez également qu'ils sont compatriotes de M. Lou.

Ce détail lui fit plaisir, les amoureux saisis-
sant jusqu'aux ombres.

M^{lle} Nina, à demi vêtue, en corset blanc, du-
quel émergeaient ses belles épaules potelées, leur
émiettait du biscuit; puis, comme une folle en-
fant qu'elle était encore, elle pinça sa jupe
coquettement entre le pouce et l'index, pour la
bouffer, après quoi elle se mit à danser autour
des poissons, en chantonnant la *Brabançonne*.

Le mandarin, en extase, paraissait raide
comme un magot.

A la fin, je lui tapai sur l'épaule.

Il se retourna, rouge pourpre.

— Venez, lui dis-je, comme si je n'avais rien
aperçu; l'amiral vous prie de nous accompa-
gner, nous irons en barque.

Il me suivit docilement.

Mais sur la plage, il était fiévreux et par mo-
ment il murmurait :

— Amour, ô amour !

XX

L'AMOUR.

Les amoureux ne peuvent pas garder leur secret; d'une manière ou d'une autre, il faut qu'il perçe.

Être épris, c'est une si grosse nouvelle dans l'âme; l'amour, c'est un invité si exigeant qui accapare toute la maison et vous relègue au grenier.

S'ils sont timides ou défiants, que de biais ne prennent-ils pas, pour causer de leur idole! Que d'insinuations posées avec des roueries de pick-pockets! Que de soins pour vous voiler ce que vous saviez avant eux, peut-être! Que de tremblements dans la voix; que de fièvre dans les mains; que de rouge dénonciateur!

Nous allâmes boire un bitter sur la terrasse d'un trink-hall, près du port, et là, le mandarin me fit avec la désinvolture la plus dégagée qu'il put :

— A propos, frère aîné, avez-vous des moyens d'oublier l'amour, en Occident ?

— Les auteurs anciens en indiquent plusieurs, lui répliquai-je. En voici un, préconisé par Salernus et par Bernard le provincial, deux maîtres fameux de l'école de Salerne, au moyen âge, vers 1150. — Liez vos mains derrière les épaules, puis buvez une coupe d'eau dans laquelle vous aurez jeté, au préalable, un charbon incandescent.

M. Lou fit un nez de près de deux mètres.

— L'avez-vous essayé ? demanda-t-il.

— Je l'essayerai à la première occasion ; en tous cas, je vous le donne pour ce qu'il vaut. En désirez-vous un autre ?

— Allez !

— La patience. Aimez-vous passionnément une dame ? Passionnément, là, passionnément ?... Eh bien ! avant cent ans vous n'y penserez plus.

L'amiral avait un de ses yeux sur la mer de Marmara, l'autre sur le Pas-de-Calais. Toute-

fois, il ne perdait pas une virgule de ce que nous disions.

Il me donna une légère tape sur la main et me fit amicalement :

— Cher ami, vous venez de dire deux bêtises de suite.

Je me sentis rougir.

— Je suis bien aise de n'en avoir dit que deux, amiral, balbutiai-je enfin, et je me tus prudemment.

— Ne plaisantez jamais sur l'amour, reprit-il, toujours de sa voix pénétrante, et comme prélude à d'autres réflexions, car je sentais qu'il désirait parler.

Du reste, l'incrédulité du mandarin lui en ramena l'occasion, puisqu'il demanda de nouveau :

— L'amour, l'amour, ah çà ! comment envisagez-vous l'amour, par ici ?

L'amiral nous fit alors le discours suivant :

— Mes amis, les passions humaines sont les mêmes à toutes les latitudes. L'âme généreuse et saine aime identiquement à Ceylan, le paradis terrestre, à la Nouvelle-Zemble, à Batimore, ou ici.

Malheureusement, beaucoup d'âmes mal-saines ont altéré l'amour.

Si vous voulez, posons d'abord sa définition :

C'est le moyen de la vie.

Par conséquent, tout doit tendre à ses fins, qui sont de perpétuer le mieux possible. La vie passe par une série de creusets, au point que toute génération nouvelle devrait être plus pure que celle qui l'a précédée.

Considérez de plus, que l'amour est essentiellement complexe, puisqu'il exige deux facteurs et que ceux-ci se divisent eux-mêmes en maintes fractions.

Plus vous réunissez de ces fractions, plus vous tendez à l'unité, par suite à l'idéal.

Eh bien, nous pouvons y parvenir par la sélection.

Un mariage bien sélectionné serait celui de deux êtres attirés l'un vers l'autre par leurs qualités personnelles, qui réuniraient l'ensemble des fractions, c'est-à-dire : la constitution générative excellente, la santé, la force, la beauté, l'esprit, la distinction, le talent, la grâce, l'estime réciproque, le dévouement mutuel, l'adoration.

Dans ces conditions-là, vous seriez sûr d'avoir des enfants remarquables, qui, eux-mêmes, après avoir acquis des facultés nouvelles par

l'exercice, auraient des descendants encore supérieurs. Dans ces conditions-là, aussi, vous auriez les jouissances entières de l'amour, par suite l'idéal du bonheur terrestre.

Cependant, vous savez que c'est généralement le contraire qui a lieu. Les difficultés ou les exigences croissantes de la vie civilisée font des mariages de convention, liés par des amours de convention. Souvent même la femme présente la monstruosité de redouter d'être mère; — dans les classes pauvres, par misère; dans les classes patriciennes, par ennui.

Bref, à mesure qu'il s'éloigne de ses sources, l'amour se trouble comme les fleuves qui se chargent de limon.

A présent, nous n'y trouvons plus rien de sa pureté initiale ou rationnelle.

Vous pouvez savoir ce que c'est que les coups de bâton, les huissiers, la politique; ce que c'est que l'Académie française; — parbleu, Diderot ne l'appelait-il pas une troupe de quarante oies, malgré leur anomalie d'être palmées à la poitrine, au lieu de l'être aux pattes?... Vous pouvez savoir ce que valent les paroles d'honneur, les promesses, les protestations; ce que c'est que la diplomatie; ce n'est rien...

Pour l'amour, les notions même sont perdues.

C'est un rébus aussi illisible au vulgaire que ceux des pyramides d'Égypte.

Des savants nous disent bien que c'est une pile placée dans le cervelet et qu'il n'y a rien de si commode que de mesurer l'amour de quelqu'un. Cependant, ces savants-là sont encore plus palmés que les autres. Comment peuvent-ils se contenter si aisément et prendre la sensualité pour l'amour, c'est-à-dire une partie minime pour l'unité ?

D'autre part, tant nous avons tous la prétention d'être exceptionnels, je ne connais personne qui ne se vante d'aimer mieux et plus que n'importe qui.

Selon moi, au contraire, les amants sont des merles blancs presque introuvables ; — des accidents de bonheur.

Savoir plaire, puis savoir aimer, sont des arts qui se dédoublent, comme tous les arts, en une science étudiable et en une grâce venue du ciel. Il y a un génie de l'amour, comme de la poésie, comme de la musique, comme de la mécanique. Les vrais amoureux sont des privilégiés.

Passons à vol d'oiseau sur nos contrées, pour voir ce qui s'y passe.

En Angleterre, nous aimons encore quelquefois les femmes pour elles-mêmes, et réciproquement. Du reste, elles possèdent plus de fractions que les étrangères.

En Italie, en Espagne, en Russie, les diverses classes ne se mêlent guère que si l'argent les nivelle, si grandes que puissent être les qualités de la partie inférieure.

En Allemagne, c'est bien pis. Comme ils n'ont plus le culte sévère d'autrefois pour la virginité, ni même pour la pudeur, l'amour doit s'en ressentir profondément. Il s'y trouve un contraste qui m'a toujours frappé, sur lequel je reviendrai tantôt. Notez seulement, en passant, que la Germanie est la pourvoyeuse des amours faciles; partout où il y a des prostituées, il y a des Allemandes. L'Égypte, par exemple, en foisonne. Elles amassent un magot, puis reviennent au pays s'y marier, comme si elles sortaient du couvent. Le passé s'essuie.

Les Français, eux, y mettent plus de délicatesse extérieure; ce sont des malins. Ils apprécient certainement la pureté, cependant ils la trouvent fade et la relèvent volontiers par une sauce aux câpres de la Banque de France.

Pour les Françaises, leur manque de cœur,

leur goût de parade et de dépenses frivoles sont tels, que toutes les conditions de mérite, d'honneur, de beauté même et d'esprit passeront après ce qui s'appelle « une position dans le monde ou un titre. »

L'amour s'incarne dans l'agent de change.

La Française se donne... cher ; façon exquise de se vendre.

Voilà quelques esquisses poussées au noir, penserez-vous ? Elles ne sont qu'exactes pourtant.

Parmi vos relations, quels sont les mariages désintéressés, par suite les ménages contents et les familles unies que vous connaissez ? Un, deux au plus. Je doute que vous alliez jusqu'à la demi-douzaine.

En résumé, s'il me fallait définir l'amour en une ligne, je l'appellerais :

Une question de commerce.

Pas moyen de profaner l'âme, ni la vie, ni d'insulter Dieu plus misérablement.

Quant aux causes, j'en accuse la femme.

Je ne vais pas vous donner des preuves d'imagination fantaisiste, qui se réfutent aussi aisément qu'elles se donnent, ni de ces paradoxes à la douzaine de moraliste d'occasion ; je pré-

senterai des preuves rationnelles et même des preuves vivantes.

Commençons par les premières :

Vous conviendrez que, dans l'enfantement, la mère a la plus grosse part; elle est le récipient; elle a les douleurs, les soucis, les lassitudes, la responsabilité de la gestation, l'allaitement, les soins, les inquiétudes. Pendant des mois, sa vie vaut deux vies.

Il s'ensuit que toute vierge, avant de devenir mère, doit se demander avec qui elle consent à le devenir, afin que ces douleurs infinies vailent la peine d'être supportées et surtout afin qu'elle ne laisse pas sur la terre, à sa place, moins qu'elle n'a reçu elle-même.

En conséquence, la femme doit commander à l'amour; elle seule connaît les heures fécondes. Elle est la souveraine des peuples contenus en son sein.

C'est précisément ce qui avait lieu aux âges védiques, dans les plaines de l'Indus et du Gange, *l'alma parens* du monde.

Je vous rappellerai brièvement que la Genèse n'est qu'un pâle extrait des Védas, altérés plus ou moins volontairement par Moïse, selon les circonstances.

La légende de la première faute, entre autres, qu'il rejette sur la femme, est le contraire de la version indoue, car c'est Adam qui transgresse et Ève qui le console.

La femme s'appelait l'âme de l'humanité; elle était la prêtresse et bénissait; toutes les actions humaines se rapportaient à elle, toutes les tendresses, toutes les estime.

Les Védas exhalent partout l'âme de l'amoureuse et de la mère. Les grandes images se prennent en elles invariablement. C'étaient les foyers infinis de poésie.

Pour plaire à ces femmes-là, il fallait valoir des demi-dieux.

Incontestablement leur amour avoisinait de près l'idéal.

Eh bien, par quel cataclysme inimaginable une telle sénérité a-t-elle pu disparaître ?

Toujours est-il que les prêtres voulurent pour eux seuls la domination du monde. Ils épouvantèrent la prêtresse; ils l'assujettirent; ils inventèrent les préjugés et les castes. — Cependant ils sentaient si bien que son prestige est irrenversible, qu'ils n'ont pu gouverner que par son intermédiaire.

Une telle duplicité a tout perdu. La femme,

n'ayant plus la première place, personne ne pouvait la tenir; la logique de la terre était renversée.

La femme esclave, voilà la première cause altérante de l'amour, et par conséquent de tous les malheurs de l'humanité, puisque l'amour est le ressort qui la pousse.

Voilà aussi la première négligence de la femme; elle avait des prérogatives célestes; elle devait les conserver.

Deuxièmement, je soutiens qu'au moins en Occident, l'esclavage de la femme n'est que factice; elle gouverne toujours. Elle ne tient plus les rênes, majestueuse et tendre, parbleu, voilà le mal! mais elle tire les ficelles dans la coulisse, par ruse.

Elle me rappelle les prisonniers en France; il paraît que c'est eux qui gardent leurs gardiens.

Aussi, les braillards qui revendiquent « les droits des femmes » et prétendent les élever à tous les postes, sont des naïfs. S'ils étaient plus fins, il s'apercevraient qu'elles y sont; — d'une manière déplorable, certes; mais ce n'est pas à nous à les élever, c'est à elles à se relever. !

Si vous êtes initié à la vie intime de vos sou-

verains, ne savez-vous pas qu'elles sont leurs souveraines ?

Quant à la piteuse instruction qu'elles reçoivent, à qui la faute ? Les Américaines, par exemple, et les Allemandes aussi prouvent excellemment que dès qu'elles le veulent, leur mérite ne laisse rien à désirer. Les folles, les bégueules et les impures qui ne savent rien de bien n'ont pas à s'en prendre à vous, ni à moi. Quant à ne pas être cuirassiers, qu'elles s'en prennent à Dieu qui leur a ménagé les biceps au profit du bassin, en leur réservant la mission d'enfanter pendant leur période active, laquelle nécessite des soins pendant dix mois de l'année. Pendant ces dix mois, elles ne pourraient ni monter la garde, ni courir, et la terre risquerait d'être prise par les voleurs.

Je nie donc que la femme des classes élevées n'ait pas la puissance. Elle a la bonne, quand elle est digne, de commander par la douceur et le tact ; — et la mauvaise, quand elle est indigne, de commander par la ruse et l'intérêt.

En principe, les femmes nous font ce qu'elles veulent ; telle maîtresse, tel amant ; telle mère, tel enfant,

Enfin, ce qui est plus grave, je soutiens qu'en

amour, la femme et descendue au-dessous des animaux.

Ne vous récriez pas.

Là-dessus encore nous avons des montagnes de préjugés à déblayer. Il faut enfin communiquer avec la création entière pour devenir clairvoyant. L'humanité n'est pas même un mot dans l'univers, elle n'est qu'une lettre minuscule.

Certes, n'ayons pas la prétention de découvrir les causes initiales ni le but de la vie; de telles chimères indiqueraient un esprit dépourvu du sens de la science. Nous ne pouvons saisir que des causes relatives; nous ne pouvons qu'entrevoir. C'est déjà bien difficile. Le plus souvent même, nos réponses ne sont qu'un déplacement de questions.

Pour connaître un peu, il faut se remuer beaucoup et sans trêve, ce qui ne convient guère aux classes dirigeantes. Elles aiment mieux digérer benoîtement dans leur indolence et traiter de gêneurs ceux qui les secouent. Elles demandent niaisement à quoi c'est utile.

— Eh parbleu, à faire l'amour.

En réalité savoir, c'est voir ce qui est; c'est saisir les rapports du matériel avec le matériel puis avec l'immatériel.

Si vous connaissiez mieux ces rapports, vous découvririez partout l'amour pour moteur et pour fin.

Assistez par exemple à la fécondation des palmiers du Nil, au moment où les pistils, chargés d'amour, secouent leur pollen doré sur les étamines encore vierges. Si vous niez leurs jouissances infinies, vous êtes plus aveugle qu'une taupe.

Privez des palmiers d'amour, ils s'étiolent, s'attristent, se meurent. Remettez-les en communication, il revivent.

Les palmiers s'aiment visiblement, c'est-à-dire il se sentent indispensables l'un à l'autre, ils se parlent, ils s'appellent à des distances prodigieuses, — à des centaines de lieues ! — et c'est à des brises bénies qu'ils confient leurs caresses.

Même volupté visible sur les plantes aquatiques ; elles s'élèvent de l'eau furtivement, s'ouvrent au soleil et replongent assouvies de désirs.

Après tout je ne vois pas ce qu'il y a d'admissible dans ce que les végétaux aient une conscience. Il me semble que la tendance impérieuse des plantes enfermées à s'allonger du côté de la fenêtre, les frissons des sensitives, les mou-

vements des belles de nuit ou des tournesols, par exemple, permettent largement d'y croire.

Quant aux passions conscientes des animaux, pour moi, elles ne sont pas même discutables; des animaux sauvages, surtout, car, à l'état privé, leurs facultés se dépaysent, c'est évident.

Et encore montrent-ils souvent une logique impeccable; une mémoire certaine; des flairs et des pressentiments d'une justesse déconcertante; une fidélité à toute épreuve, une reconnaissance exquise.

Dans les bois, les oiseaux ont des notions de charité réelle; ils soignent toujours leurs blessés ou leurs malades. Qu'une couvée vienne à perdre la mère, une voisine se dévouera, n'en doutez pas, pour élever les enfants à côté des siens.

Citons encore, pour mémoire, la fameuse louve romaine.

Enfin, toutes les bêtes, sans exception, aiment les arts des couleurs ou des sons, même à nos points de vue.

Vous savez bien comme les charmeurs indous pâment les couleuvres avec leur psalmodie.

Les poissons, eux-mêmes, sont musiciens, ma foi comme des poissons, car j'ai vu à Yedo

des dorades apprivoisées venir manger dans la main, au bruit d'un grelot. Je pensais, malgré moi, à la sonnette des tables d'hôte, au bruit de laquelle nous accourons aussi.

De ce que les bêtes ou les plantes manquent de langages articulés, n'allez pas en conclure qu'elles sont privées de moyens de communication. Elles en ont d'autres que nous, voilà tout. Parbleu ! il n'y a pas que cinq sens au monde, il y en a une infinité de sixièmes, sans parler du sens commun qui l'est si peu.

Oh ! je n'en doute pas, il faudra beaucoup de patience, avant que ces idées ramènent le respect de la vie universelle. Là-dessus, les Indous, que tant de nigauds prennent pour des païens, nous dépassent considérablement. Si vous leur parliez des tirs de Nice ou de Monaco où un tas de freluquets se glorifient d'avoir tiré quelques douzaines de ramiers dans leur après-midi, ils vous demanderaient s'ils sont fous, ou des polis-sons à gifler.

Et puis que signifient ces courses de taureaux en Espagne, et ces exhibitions perpétuelles de fauves dans nos cirques ? Quel mérite, quelle utilité, quel plaisir y a-t-il à tourmenter des bêtes abruties et épuisées ?

Quiconque existe a son droit d'existence, et s'il nous est permis d'user des créatures, selon la loi des gradations, il y a pourtant des limites.

Vous ne verrez jamais un loup tuer un agneau s'il est repu et surtout s'il ne le gêne pas.

Vous conviendrez que si c'est par instinct, son instinct vaut mieux que la raison. Au reste, instinct, raison, ne sont que des variantes; on ne sait ni où l'instinct finit, ni où la raison commence.

D'autre part, quand vous essayez d'initier les gens du monde à ces aurores, les âmes des bêtes, ils sourient de pitié devant vos croyances baroques. Quelques-uns, les bigots, vous insultent; ils vous appellent impie, parce que vous leur montrez la grandeur de Dieu. Ils ont un Dieu à leur image, mesquin, surnois, parcimonieux, vindicatif; — qui n'est pas même la miniature du Dieu de Jésus, lequel est le même que le Dieu infiniment aimant des Védas.

La religion a des cocasseries à elle.

Ah ! vaniteux tartufes que vous êtes ! Élargissez donc vos espaces; vous apprendrez à vous diriger avant de vouloir diriger les autres.

Ce que je vous dis là, je l'ai déjà dit au légat du pape.

Je me trouvais un été à Florence. Quelques personnes, apitoyées enfin par les mauvais traitements infligés en Italie aux pauvres bêtes, fondèrent une société protectrice, en priant Pie IX de la présider. Eh bien ! vous ne devineriez jamais sous quel prétexte il refusa.

— C'est qu'un pape devait songer aux âmes humaines et pas aux bêtes.

J'ai riposté que l'un pouvait aller avec l'autre ; que la justice s'appliquait à tous les êtres, et la charité encore plus — l'essence de la vie étant partout la même, et de la douleur aussi. Que, de plus, avec deux sous de logique, Sa Sainteté trouverait toute seule que le muletier qui respecte sa mule et la traite convenablement — sa mule à lui, pas celle du pape — serait d'autant plus enclin à respecter son père, sa femme, ses enfants, sa famille, son pays et même la mule du pape.

Je ne suis pas tant éloigné de mon sujet que j'en ai l'air.

Leurs qualités, les bêtes les doivent toutes à l'amour. C'est à l'époque des unions qu'elles éclatent surtout. Enfin, c'est presque invariablement la femelle qui commande.

Elle a conservé dans sa plénitude son droit

d'élection du mâle ; elle n'accepte que celui qui lui plaît entre plusieurs, après réflexions mûries, à la suite d'une cour prolongée souvent pendant plusieurs semaines et de concours qui révèlent le mieux doué pour la plus grande jouissance et par suite pour la meilleure postérité.

Il en résulte ce qui ne se voit guère parmi nous, la sélection sexuelle, si admirablement analysée par Darwin, grâce à laquelle les mâles acquièrent, ceux-ci leur pelage soyeux, ceux-là les ocelles des ramiges, d'autres leurs écailles irisées, d'autres leur voix exquise, d'autres leurs armures plus élégantes ; — en un mot, grâce à laquelle ils progressent.

L'amour devient magicien ; il éclaire les cerveaux nébuleux des bêtes d'un rayon charmant qui perce les brumes un moment.

Elles veulent plaire pour être aimées, d'où leurs aspirations à la grâce ou à la force.

Parmi nous, quelles femmes oseraient se vanter d'avoir provoqué un grand talent pour gagner leur amour ? Elles ne provoquent que de grands voleurs.

A présent voulez-vous des exemples vivants parmi les bêtes, qui ne sont pas si bêtes que vous pensez ?

Voici des personnalités :

L'*oiseau satin* d'Australie étudie son mâle pendant près d'un mois sans lui permettre de privautés, sous des tentes construites exprès pour ces ménages provisoires.

En Allemagne et en Norwége, les cours d'amour des *tétras* sont si populaires que la langue leur réserve des désignations expresses : les *leks* ou les *balzen*.

Vous-même, si vous avez été élevé en province, vous avez certainement suivi des noces de pies dans les clairières. Vous devez connaître aussi les usages des gallinacés, des faisans, des pintades, des paons ; leurs danses excentriques, leurs frôlements d'ailes, leurs gloussements et surtout, s'ils sont plusieurs rivaux, leurs mêlées meurtrières où ils s'entr'égorgent souvent devant les poules impassibles.

Les bécassines des marais, les bengalis, les tisserins noirs d'Afrique, les magnifiques lyres, sont autant d'autres oiselles qui ne se marient pas à la légère.

A côté des oiseaux guerriers, les oiseaux artistes, moins favorisés sous le rapport du plumage ou des armes, se rejettent sur le talent.

Les rivalités des rossignols sont universelle-

ment connues. Vous savez de même à quel degré de virtuosité parviennent les merles, les grives, les fauvettes. Les pinsons se passionnent à chanter devant les pinsonnes au point d'être pris d'étourdissement et même de mourir tout d'un coup des suites d'une artère brisée dans le gosier ou d'une congestion cérébrale.

Dans les premiers jours de mai les bois sont pleins de cadavres d'oiseaux chanteurs.

Les poissons eux-mêmes, qui nous paraissent si académiquement nuls, — avec leurs écailles charment les poissonnes, pour avoir la permission exclusive de frayer sur la ponte. Leurs éclatantes couleurs de pierres précieuses sont positivement des parures d'amants, qu'ils revêtent pour la circonstance, car elles se fanent immédiatement après la saison du frai.

Regardez seulement dans nos ruisseaux un viron amoureux, avec son beau gilet pelure d'ognon ; vous diriez un berger de Watteau.

Les truites et les saumons, plus faciles à épier dans nos lacs que les poissons de mer, se livrent des batailles si désastreuses que les blessés n'ont souvent plus la force de nager et meurent misérablement en étalant leur ventre blanc.

Il n'est pas jusqu'aux batraciens, à la grenouille,

qui, dans sa note plaintive, ne mette un accent qui émeut sa compagne.

Les animaux plus élevés, fussent-ils la douceur comme la gazelle, ou la timidité comme le lièvre ou la souris, deviennent des vaillants lorsqu'ils ont des émules. Les lièvres se tapent à en rester étendus sur le trèfle.

Les fauves sont effrayants ; — ils en viennent aux prises comme les guerriers de l'Iliade. S'il n'y a plus de rival à évincer, au contraire, leurs yeux s'adoucissent inexprimablement ; les dents se veloutent ; ils calinent ; ils implorent, ils prennent des attitudes flexibles et soumises.

Rien de plus juste que la légende ancienne qui montre un Amour conduisant un lion avec une bride de roses.

Les plus lourdauds, les ours, les éléphants, les rhinocéros, prennent des poses de ballerines et des afféteries qui nous font sourire, bien qu'elles n'aient rien de plus comique en elles-mêmes que celles d'un diplomate se pavanant dans un salon. J'ai eu l'occasion de voir les uns et les autres.

Au reste, il serait puéril d'insister sur les nuances ; tout est relatif et proportionnel. Le Parisien se moque du nègre tatoué de Zulu qui

se gausse du goût baroque du Parisien; l'un et l'autre interprètent le beau à leur manière.

Ah! et les insectes que j'oubliais! C'est inimaginable ce qu'il entre de passion dans ces têtes d'épingle.

Les grillons sont des paladins et des trouvères à la fois. Après des pugilats effroyables, en présence de la grillonne courtisée, le vainqueur doit encore montrer son talent d'improvisateur.

Que de fois, dans mon enfance, ai-je écouté de ces aveux!

Le prétendu vient tout près de la demoiselle, comme pour lui parler à l'oreille; il commence par un susurre qui s'enfle à mesure qu'il s'encourage. S'il a bien chanté, la fiancée le suit à la maison; — si elle est mécontente, elle s'éloigne froidement, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un autre grillon de talent, laissant l'autre, éploré, remuer ses antennes. C'est navrant, car il y a une immense meurtrissure dans ce cœur microscopique.

Pareillement pour les cigales. Vous connaissez leurs crécelles, à ces brigands!

Dans les forêts d'Asie ou d'Amérique du Sud, c'est à en devenir fou; et même, pas plus loin qu'en Italie, si vous traversez les plaines de la

Pouille au mois d'août, leur tintamarre assourdissant couvre le fracas des trains.

Disons, pour être impartial envers tous, que quelques criquets chantent mélodieusement même pour nous, puisque les Japonais les pendent à leurs fenêtres dans des cages de jonc, comme nous autres, les canaris. Pour des oreilles de cigales qui connaissent les paroles de ces airs, l'attrait doit être irrésistible. C'est, par conséquent, le grand moyen de séduction, ainsi que la beauté de la veste.

Xénarque, le poète grec, avait déjà remarqué les tendresses des cigales. Je me souviens même d'une boutade charmante que les dames d'Occident devraient méditer :

« Heureuse la vie des cigales, car ils ont des épouses muettes. »

Notez que c'est universel parmi les animaux : le mâle seul a les parures éclatantes, les armes solides, la voix sonore.

La mère porte des costumes moins voyants ; sa voix est faible, plus souvent nulle ; elle se contente d'être belle dans son mari et ses enfants, car elle sait bien qu'ils lui doivent tout.

Notez encore que les sauvages ont conservé une vague réminiscence de ces lois primitives,

puisque le mari se réserve les tatouages coloriés, les tissus à paillettes, les pendeloques, les plumes. Par malheur, l'épouse n'a pas conservé son ascendant moral.

Dans nos régions, la loi est sens dessus dessous. La femme seule se pare, se teint, se plâtre, se parfume et bavarde, pour captiver les époux.

Ceux-ci lui plaisent toujours, pourvu qu'ils aient beaucoup d'argent.

Eh bien, n'avais-je pas raison de vanter l'amour des bêtes ? N'est-il pas intéressant d'avoir à leur redemander des leçons, à elles qui ont conservé la logique de la vie ?

Le seul semblant de sélection sexuelle qui nous reste, à nous autres, n'est qu'une naïveté plus capricieuse que favorable : les couleurs brunes vont assez volontiers aux blondes, et réciproquement.

En définitive, la beauté humaine ne progresse pas.

Les physiologistes savent, au contraire, que les hautes classes dégénèrent rapidement dans leur progéniture, beaucoup plus que les classes moyennes, où la question pécuniaire est moins décisive.

Les classes mondaines n'en sont que plus coupables, par conséquent, puisque, avec les améliorations de la vie matérielle, — des vêtements, des habitations, des vivres, — elles auraient toutes les chances de se relever dans des lignées transcendantes, si leur esprit valait leur cuisine.

Encore ici j'apporterai une preuve notoire :

Si les classes patriciennes d'Angleterre sont les plus belles d'Occident, c'est que les lords d'autrefois, ayant des ressouvenirs de sélection, prenaient leurs femmes dans n'importe quel milieu, pourvu qu'elles fussent admirables de beauté et d'honneur. Il s'ensuit que vous voyez rarement, parmi la noblesse britannique, les idiots ou les nains bossus des noblesses étrangères.

Voici une autre bonne preuve du déraillement de l'amour.

Vous avez sans doute déjà remarqué que des filles de toutes conditions, même des paysannes incultes, vous ont, vers la quinzième année, quand la nubilité s'accroît, des effluves de poésie enthousiaste et sereine.

N'importe dans quel pays.

Cependant les Allemandes surtout s'idéalisent avec une intensité extrême. Elles sont adora-

bles de candeur, méconnaissables de tenue. C'est évidemment à ces heures fugitives qu'elles doivent leur réputation de mysticisme. Elles vous ont des éclairs de passion platonique mêlée de désirs charnels, d'une saveur indicible. C'est Marguerite au premier rendez-vous ; une neige parfumée, un givre, une rosée d'âme.

Par malheur, en quelques jours, ça s'évente ; en moins de six mois, il n'en reste plus trace.

A coup sûr, elles ne sont pas fautives toutes seules. Les pauvres mignonnes ont été façonnées par les pressions extérieures, sans s'en douter, insensiblement. Elles voulaient déplier un faux pli, et voilà la civilisation impitoyable qui les a repliées, en les accablant sous les préjugés d'argent, de castes, de position, de convenances.

Disons-le en passant, c'est le côté regrettable de la civilisation, d'apporter presque autant de mal que de bien.

Que si, par contre, une jolie vierge, dans ces crises significatives, — qui sont des réversions d'amour, c'est-à-dire des réapparitions de la loi primitive, — provoquait une inclination sérieuse d'un adolescent, beau mâle, et que ces deux influences grandissent parallèlement, il en résulterait un grand pas, ainsi qu'un grand bon-

heur, grâce à une belle sélection fysique et morale.

L'amoureux deviendrait plus délicat, plus soigné, plus brave, plus enlevant, pour plaire; — il se tamiserait. L'amoureuse, baignée de tendresse, deviendrait plus douce, plus magicienne, plus captivante, plus femme, en un mot.

Je voudrais graver ceci dans la tête de toutes les pucelles :

La femme crée toujours deux fois; elle commence par créer son époux.

Enfin, une dernière cause de l'appauvrissement de l'amour vient, selon moi, de la maigre pâture des esprits, car si nos cuisiniers excellent à nous engraisser, avouons que les romanciers, et notamment les poètes, sont de vrais entraîneurs ou maigrisseurs d'idéal.

Ces gens-là ne savent généralement rien de la vie réelle. Ils nous montrent des pantins en bois ou en pattes de homard, qui causent et gesticulent à l'avenant.

Jetez ces pauvretés dans des têtes virginales, pleines de sève printanière, actives, avides, sensibles, impressionnables comme des plaques collodionnées. Ça les trouble, ça les gâte; ça les empoisonne, ça les flétrit; — une goutte d'a-

cide lactique ne caille pas plus vite une tasse de lait. C'est un désenchantement d'une amertume infinie.

— Eh quoi ! se disent ces pauvres enfants, voilà l'amour !... voilà la vie !... Ce n'est que ça !...

Parbleu ! ce n'est que ça, parce que vous n'y voyez que ça.

J'en veux surtout aux mauvais poètes, à ces enfileurs de perles fausses. J'en ai étudié plusieurs de près. Je leur ai invariablement trouvé cent pour cent d'égoïsme, de jalousie, d'ignorance et de platitude mêlés, — avec deux cents pour cent de fatuité pure.

Ils ont deux notes favorites : flatter les monarques, pour avoir des pensions, et broder sur l'amour.

Flatter les monarques, c'est aisé ; — quant à l'amour, j'estime que personne ne le connaît moins qu'eux.

Dans une femme, ils n'aiment que le poème qu'ils méditent, et dans le poème, ils n'aiment qu'eux. Ils sont gens à dire sérieusement :

— Adorez-moi ! Traînez-vous à mes genoux ! Baisez mes bottes ! J'ai la lyre, oh ! délire !...

Quelle pitié !

Ils se posent en idoles, en poussahs qui remuent la tête, les pouces sur leur nombril. Ils n'apprennent rien, tant ils ont peur de paralyser leur génie ! Voilà pourquoi ils ne savent que rimaitter des lignes creuses.

Ils ne se doutent pas que le vrai poète doit tout savoir.

Ils s'imaginent que pour écrire le *Songe d'une nuit d'été*, il fallait être bête comme Bottom.

Aussi, que de contradictions dans leurs ouvrages !

Tant qu'ils sont adorés, oh ! ça va bien. Ils n'ont pas assez de perles, d'opales, de roses, de sourires, de rayons paradisiaques, de pommade, de velours, d'extrait de santal, de cinnamome, de bijouterie, de firmament, de volupté, de croisements, d'enjambements, de césures, de rythmes au pas, au trot, au galop, ventre à terre, à deux, à cinq, à huit, à dix, à douze pattes... pour nous apprendre qu'ils ont reçu toutes les profusions de l'amour.

Vienne le lendemain !

Ah ! mes seigneurs ! Malédiction ! Le baigne, l'ennui, la maladie, les galères, la cangue, la pendaïson, l'empalement, l'acide prussique, le

dégoût, la haine, l'aversion, la vengeance, le meurtre !

Tous les ennuyés, les Byron et ses imitateurs, même Musset, n'ont que ces deux cliquettes. La seconde sonne perpétuellement l'enterrement de la première.

Tous des tristes, tous des décourageurs qui nous parlent du vide immense de leur âme. Peste ! ça se voit bien.

Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois.

L'amour n'a qu'une façon d'être, c'est d'être excellent, consolateur, exquis, puissant, délicieux, attrayant.

Dès qu'il perd ces conditions, il cesse d'être l'amour.

Le vin le plus généreux, dès qu'il s'aigrit, devient du vinaigre.

Voici un autre détail qui m'amuse toujours, c'est que les rimeurs, qui s'appellent eux-mêmes les prêtres de l'idéal et nous traitent de haut en bas, nous autres qui ne frayons pas avec eux, ne chantent jamais que la chair de leurs maîtresses.

Leur amour se réduit à dîner finement avec une demoiselle qui les sert et qui se sert elle-

même à la fin. Question de dessert ou de pousse-café!

Comment voulez-vous qu'avec de telles visées, l'amour n'ait pas le langage trivial qu'il a, ses déclarations de pacotille et enfin ses désenchantements et ses deuils?

La marque du vrai amour est précisément de ne parler qu'un sanscrit sacré que toutes les vierges savent à un moment de leur vie, mais qu'elles oublient vite en apprenant le patois.

Ah! Dieu! que j'aime mieux la poésie des batteurs de grange! Celle-là au moins ne retentit pas pour rien; sa musique est féconde; elle sonne sur les épis dorés!

Prenez ces légendes charmantes, comme il y en a dans tous les pays; c'est eux qui les inventent et les immortalisent sous leurs couleurs sereines. Celles qui ne signifient rien, n'en doutez pas, un poëtaillon d'académie a bavé dessus sous prétexte de les polir.

Les légendes populaires sont des noix; cassez la coque, vous aurez une pulpe savoureuse. Toutes contiennent un précepte de morale ou une leçon d'amour.

Je me souviens d'une découverte que je fis, voici quelques années :

Vous vous rappelez, évidemment, la fable grecque de Lédà ? Le grand Zeus, s'étant enamouré de Lédà, se change en cygne et vient se baigner dans le même bassin qu'elle.

Si vous n'êtes pas initié à la finesse maligne d'un peuple, comme étaient les Grecs, vous ne voyez là qu'un tableau gracieux : une jolie fille, un bel oiseau et des caresses dans un lac clair sous un ciel bleu.

Moralement, c'est nul ; comme art, c'est faible.

Du reste, l'art pour l'art n'est qu'une excuse prétentieuse des eunuques de la pensée ; en réalité, c'est idiot.

Pour les Grecs, vrais artistes, la première condition de l'art était de signifier ; par conséquent, d'impressionner l'âme et de l'élever.

Eh bien, dès la première fois que je lus la séduction de Lédà, au collège, j'y flairai de suite un dérangement.

Je me disais : Pour qu'une légende se transmette d'âge en âge comme celle-ci, il faut qu'elle ait une vitalité qu'elle repuise sans cesse, de manière à paraître d'une utilité permanente, quasi nécessaire. Évidemment si Zeus, qui est le maître des dieux, — par conséquent l'idéal inaccessible même à nos rêves, — doute de plaire à

Léda, c'est qu'il la connaît pertinemment pour une niaise. Donc, il ne se déguisera pas en cygne, l'oiseau calme et majestueux par excellence ; il se mettra à la portée de l'esprit grossier de la demoiselle.

Quelques années après, au moment où j'y pensais le moins, je feuilletais l'*Itinéraire de Pausanias*, sur un quai de Livourne. Eh bien, voyez un peu, j'y trouvais précisément ma noix... mon oie, pourrais-je dire, car, d'après Pausanias, qui transcrivait la version primitive, Zeus s'était changé en oie.

La contre-épreuve me sauta aux yeux ; souvenez-vous que l'oie était consacrée à Priape.

Voilà l'esprit aiguisé et impeccable du peuple qui se mêle d'avoir de l'esprit.

Sûrement, la légende recouvre un épisode réel des amours d'un prince délicat ou d'un poète avec quelque balourde des classes dirigeantes. Les plébéiens finauds l'ont conservé dans une fiction transparente.

Léda, fille royale, séduite par un jars, nous montre déjà la femme abaissée, qui n'estime ni délicatesse ni grandeur, partant, qui ne peut aimer qu'un jars. De même que Danaé, fille royale aussi, représente la femme vénale, insa-

tiable et bête, qui livre toutes ses pudeurs à la pluie d'or.

Le jars et l'agent de change, voilà les deux raffolements de la femme moderne; — d'une modernité déjà bien ancienne, puisqu'elle remonte à tant de siècles.

Résumons-nous, enfin.

L'amour des bêtes a plus de dignité et de logique que le nôtre; elles ont toujours en vue la conservation des qualités et le progrès de la race.

Elles savent aimer.

Nous, si nous voulons réapprendre, nous n'y parviendrons qu'à ces conditions indispensables : le jugement, le goût et la pureté pour nos amoureuses; — l'émulation, l'honneur et le talent pour nous.

Seulement, que le ciel nous préserve du faux goût, du poncif, du clinquant, des parodies, du faux honneur, de la fausse pudeur, des rengaines, des mots creux et des faux poètes; — de ceux qui disent cygne au lieu d'oie; ananas pour betterave; falerne pour faro, satin pour calicot, gynécée pour lupanar.

Poveri!

La poésie n'entre dans le mot que si l'idée l'y

accompagne, car elle le pénètre et le parfume, pareille à ces grosses pluies d'orage qui, à travers les arcs-en-ciel, deviennent des averses de diamants et de roses.

XXI

OPINION DE M^{me} BAUKANART SUR L'AMOUR.

M^{me} Van der Baukanart passait justement devant le trink-hall.

— De quoi parlez-vous? nous demanda-t-elle, comme vous êtes attentifs!

— De l'amour, madame. Si ce n'est pas indiscret, dites-nous aussi ce que vous en pensez.

— Eh, eh! fit-elle en riant, je trouve que ce n'est pas mauvais.

XXII

LES CONFIDENCES.

A quelques jours de là, un matin que je dormais paresseusement, M. Lou tapa à ma porte.

Lui ayant crié : « Entrez ! » il parut avec son aimable sourire qui lui reliait les oreilles, comme le câble transatlantique relie les deux mondes.

Il avait un air crâne et décidé.

— Magnifique savant, me dit-il vivement, je vous salue cent fois jusqu'à terre !

Il aurait eu de quoi attraper une fameuse courbature ; aussi vous pensez bien que ce n'était qu'une manière imagée pour dire : « Bonjour, monsieur. »

— Magnifique savant, poursuivit-il, dans l'é-

tiolement de mon misérable esprit, je viens m'éclairer à vos rayons célestes; vous êtes frère de Koung-tseu et de Li-thai-pé.

— Je ne suis que le dernier de vos frères cadets, lui repartis-je en m'étirant; cependant, mes faibles moyens sont toujours à la disposition de mes amis.

— Frère aîné, vous me couvrez de confusion, tellement vous êtes modeste; vous ressemblez au soleil qui se voile d'un gros nuage pour ne pas brûler les prairies...

De ce train là nous en avons pour quinze jours à nous renvoyer des compliments si je ne m'étais écrié :

— Enfin, mon ami Lou, je vous écoute, allez-y !

— Eh bien, lumière de la terre, depuis que le vent m'a poussé ici, pour mon malheur, par la volonté de Bouddha, mes pensées se sont noircies, comme la lune pendant une éclipse... Il y a une beauté qui me tourmente. Elle a reçu de la nature un éclat qui précipiterait les esturgeons dans les cavernes des mers, et les oies sauvages du haut des nues sur les grandes routes. Ses charmes désolent les fleurs de l'été, ses yeux sont comme la pure essence des va-

peurs printanières, ses épaules ont la grâce du poirier, sa gorge ressemble à deux montagnes élevées couvertes de neige rose, son haleine à la brise imprégnée de violettes, son teint est si velouté qu'il se passe de poudre de riz, ses lèvres sont si purpurines que les oiseaux les becquèteraient pour des cerises mûres, sa voix a la suavité du chant du loriot, ses sourcils ont la délicatesse du vol de l'hirondelle... En un mot, moi, être repoussant par ma laideur, pareil aux poux immondes, j'ose être épris d'une passion grande comme le ciel et je viens vous demander conseil, ô magnifique savant!...

— Ah! ah! Eh bien, je m'en doutais; vous êtes amoureux de la mère Baukanart!

— De sa fille! de sa fille! exclama-t-il avec une pétulance qui me fit éclater de rire dans mon oreiller.

Lui, tout pâle, s'était prosterné à moitié sur la descente de lit.

— Mon frère aîné aurait-il la magnanimité d'être mon entremetteur? bégaya-t-il enfin.

Il va sans dire que ce mot n'a pas le sens méprisable que nous lui donnons en France. A Pé-King, les demandes en mariage se font toujours par des entremetteurs ou encore mieux par des

entremetteuses. C'est une profession estimable et respectée.

Le mandarin dressait les oreilles dans l'attente de ma réponse.

— Relevez-vous, lui dis-je, nous allons causer de ça avec l'amiral. Comme il vous porte beaucoup d'intérêt, s'il vous approuve, nous irons, lui et moi, demander M^{lle} Nina au major, et nous serons vos témoins.

Le mandarin avait une manière à lui de témoigner sa joie. Après s'être dressé sur les mains, il fit plusieurs fois le tour de la table en me criant que son bonheur était grand comme le ciel.

Pour le calmer, je lui jetai la carafe d'eau à la figure, et, tandis que je m'habillais, je l'envoyai répéter son discours à l'amiral.

Celui-ci, avec son inaltérable bienveillance, lui promit tout ce qu'il voulut.

Bien mieux; il lui épanouit l'âme en lui apprenant qu'il s'était aperçu d'une inclination de M^{lle} Nina pour lui, et que, d'après son expérience, il lui prédisait qu'elle serait ravie d'avoir un mari d'une autre couleur que les autres.

Cependant, je me rappelai soudainement que je n'avais pas d'habit noir, ce qui était pourtant

indispensable avec un beau-père pointilleux sur le cérémonial. Je courus de suite m'excuser auprès de M. Lou, le priant de remettre ma mission à quelques jours, afin que je pusse écrire à ma famille.

Mais l'amiral, la présence d'esprit incarnée, tira immédiatement de ses malles tout ce qu'il fallait. Il avait deux habits, deux beaux habits bleu-barbeau, d'amiral en grande tenue, avec des parements d'or.

Dans la conviction qu'un costume militaire ne pouvait qu'influencer favorablement le major, je n'hésitai pas à l'essayer.

Il ne m'allait pas des mieux ; toutefois, pour obliger un ami, on peut bien passer sur quelques plis dans le dos. Et puis, dois-je l'avouer ? J'étais enchanté d'être amiral une fois dans ma vie ; car nous autres Français, nous n'avons qu'à endosser tel ou tel costume pour avoir immédiatement les capacités qu'il implique.

Si jamais les contes de Perrault viennent à s'user, les nourrices et les bonnes d'enfants réciteront sûrement les prouesses devenues légendaires des bateleurs qui, pendant l'invasion des barbares, des Prussiens aux grosses têtes, n'ont eu qu'à se chamarrer pour en remontrer à

Bonaparte, à Léonidas, à Barberousse, à Duguesclin, au duc d'Albe, à Moltke, à Nelson, au sire de Coucy et même à Soulouque. Instantanément, je me sentis un grand navigateur. Je suis persuadé que j'aurais traversé le Mançanarès à la nage.

Les incrédules qui nient le pouvoir de l'habit parlent sans savoir. Moi, je ne plaisante plus là-dessus.

XXIII

L'EXPÉDITION.

Nous mîmes le cap, sur les dix heures du matin, dans la direction du major, par un vent sud-sud-ouest qui nous venait en poupe.

Nous avions nos habits bleu-barbeau, l'épée au côté, et des gants blancs.

Après avoir traversé la cour à toute vapeur, je montai sur le mât de misaine, je veux dire l'escalier, et je criai : Terre ! Ohé ! Cargue ! cargue !...

Nous étions au port, je veux dire à la porte du major.

La quarantaine n'étant pas exigée, M^{lle} Proserpine accourut au premier signal, et nous éclata de rire au nez.

Ici, je dois couper le fil du récit pour donner une explication nécessaire.

Je parie que vous pensez qu'elle riait de mon habit ?

Eh bien, pas du tout.

La première fois que je visitai la Belgique, en costume civil, ça va sans dire, j'avais déjà remarqué que les bonnes riaient aux éclats en me recevant. J'en avais même été interloqué, — car je suis timide.

Je pensais que ma figure avait un je ne sais quoi de risible, inapparent dans mon pays ; ou peut-être du noir sur le nez, par accident, et je ne manquais pas de m'essuyer violemment, à m'enlever la peau.

Depuis, l'expérience m'a appris que ces rires étaient une manière de bienvenue dans la maison, ou accueil affable ; — pas du tout blessant ni moqueur, — duquel il faut savoir gré.

Pour ma part, comme la politesse appelle la politesse, je ne manque pas de me tenir les côtes avant même de tirer la patte de lièvre.

Maintenant reprenons le fil.

— M^{me} Baukanart est-elle visible, mademoiselle ?

Si vous posez pour le puriste qui s'évanouit à

une expression un peu vive ou inattendue, je vous engage loyalement à sauter la page, et même à ne pas continuer.

M^{lle} Proserpine nous riposta d'un air franc, et d'une jolie voix de cristal, exquisement articulée :

— Elle est aux cabinets !

Textuel.

C'est bien malgré moi que je vais remettre le discours en panne ; cependant je ne puis m'en dispenser, par acquit de conscience. Je tiens à être aussi exact que possible. Naturellement, j'évite de raconter aux lecteurs ce qu'ils savent mieux que moi, ou de leur décrire ce qu'ils voient tous les jours, autrement il n'y aurait pas de quoi les déranger. D'autre part, si je cite un détail étrange, comme j'ai peur de passer pour un mauvais plaisant, je désire me justifier auprès des incrédules qui trouvent invraisemblable tout ce qu'ils n'ont pas vu, — comme s'ils avaient tout vu !

Le monde est immense, suave monsieur ; il y a de la place pour la bêtise.

Cependant, si vous pouvez soutenir que les Belges ont le goût épuré, je ne demande pas mieux. Toujours est-il que vous n'avez qu'à

parcourir les étalages des libraires ou même des magasins de tabac de Bruxelles ou de Liège, pour entrevoir, d'après les titres des ouvrages, les sujets de poésie à succès. Je me dispense de les transcrire.

Après tout, en dépit de l'indiscrétion ingénue de M^{lle} Proserpine, je constatai avec plaisir qu'elle n'était pas encore menteuse. Elle profitait des leçons du major, partisan de la vérité quand même.

Bref, puisque nous ne pouvions pas entrer dans de telles circonstances, ce n'était pas le moment psychologique, comme disent les Allemands; l'amiral tourna un de ses yeux vers moi avec une expression indéfinissable; — son autre prunelle explorait les îles Pomotou.

— J'estime qu'il faut remettre la partie, me fit-il à mi-voix.

— C'est prudent, répondis-je, suivons le vent.

Aussitôt nous priâmes M^{lle} Proserpine de présenter nos devoirs à M^{me} la major et de lui annoncer que nous repasserions.

XXIV

PROJET DE GOUVERNEMENT.

Cet incident me permit d'apprécier ce qu'il y a de ressources dans un esprit sérieux.

J'avoue que moi, j'avais ri, en disant : « C'est insensé ! » Les Français en général, surtout ceux des provinces de l'est, les Champenois, les Bourguignons et les Comtois, ont conservé de l'indulgence pour ces grosses gauloiseries. C'est de tradition.

Je vais même rappeler un détail assez inédit, je présume, car les historiens palmés n'osent pas le raconter, par considération pour leur collet. J'en connais même deux qui ne s'en doutaient seulement pas plus que de leur nullité et à qui je l'ai appris moi-même, un jour, dans la rue des Quatre-Vents.

Ils m'ont paru si charmés, que c'est ce qui m'encourage à vous le dire aussi. Du reste, il me semble intéressant, en ce qu'il montre un coin des coutumes intimes des classes dirigeantes d'une époque, avant l'invention des cigares et des fumoirs.

Les plus beaux water-closets — en italien *camerini* — du moyen âge, sinon de tous les âges, étaient ceux du château de Dijon.

Figurez-vous, madame, six places à la file, percées dans une large table de chêne. Placez-y six chevaliers cuirassés ou en costumes mi-partie; — ou à volonté six châtelaines vêtues de brocart; — ou même une seule, hésitante entre toutes ces lunettes de dimensions variées, afin qu'il y en ait pour tous les goûts; n'aurez-vous pas de suite un tableau vraiment réaliste?

Eh bien, lorsque Louis XI, mal avec son père, se réfugia à la cour de Bourgogne, — il n'était pas encore le monarque cauteleux que vous connaissez, — c'était là qu'il allait passer les après-dînées, en compagnie du Téméraire et de quelques autres compères amis des gaudrioles salées.

C'est ce qu'ils appelaient carrément « s'esbaudir en latrines. »

Excusez la digression, je poursuis :

Loin de rire étourdiment, l'amiral prit la malice de M^{lle} Proserpine pour texte d'une dissertation politique.

— Cher ami, me dit-il, je vous ai proposé de nous retirer, car, dans la vie, ne l'oubliez pas, les conséquences ne sont presque jamais proportionnées aux causes apparentes. D'un point originel imperceptible s'élève une montagne énorme et d'un gros présage, à peine une taupinée. En mer, nous avons bien l'image de ces inconséquences. Les nuées grises, amoncelées comme des Alpes, ne nous effrayent pas ; mais qu'une tête d'épingle, un grain jaune cuivré pique le ciel à perte de vue, oh ! oh ! rien n'est encore prêt qu'il est déjà sur nous et que tout craque.

Selon moi, il n'y [a pas de détails minimes dans la vie ; tous peuvent prendre la même importance à tel ou tel moment.

Que si M^{me} Baukanart se trouve indisposée ou seulement mal à l'aise, elle sera maussade et nous accueillera avec froideur.

On n'est pas assez physiologiste ; c'est une lacune grave. La physiologie devrait être la base de l'enseignement. Je ne sais rien de plus honteusement bête que d'y mêler la pudeur. Encore une fois, les organes n'ont rien d'impudique par

eux-mêmes. Bien plus, je prétends que si les écoliers et les écolières apprenaient de bonne heure les fonctions, les relations et les dérangements des diverses parties de leur être, ils y gagneraient sous tous les rapports.

Quel inconvénient voyez-vous à dire aux élèves : « Vous êtes comme ça ; voilà la mécanique interne, ne la détraquez pas. » Tout se tient, parbleu ! Si les enfants savaient s'éclairer, nous ne verrions pas tant d'adolescents se perdre ; — c'est leur imagination, excitée par l'inconnu ou les explications vagues, qui les pervertit.

Au reste, pour bien connaître les autres, pour être indulgent, pour être juste seulement, connaissez-vous vous-même. Toujours l'adage ancien si souvent cité, si peu mis en pratique !

J'avoue que je ne puis lire sans pitié les commentaires des historiens en général, qui trouvent pour tous les événements des causes morales ou philosophiques.

Il n'y a pas tant de philosophie que ça dans nos actions, il y a beaucoup plus de physiologie. Remarquez bien que je ne dis pas que la chair domine exclusivement l'esprit, ce serait faux ; je dis seulement qu'elle pèse considérablement sur lui.

Nos mobiles sont presque toujours directs et intéressés, par conséquent l'état dans lequel nous vivons influe d'une manière décisive.

N'ayez pas le préjugé des idées compliquées. Dans n'importe quoi, allez de suite au plus naïf, au bestial même, c'est le plus court et le plus sûr. C'est seulement après coup que les hautes considérations s'imaginent.

Exemple : Philippe II, qui fit tant de mal, ici-même dans les Pays-Bas, passe pour un fanatique, un des monstres les plus cruels de l'humanité. Son nom éveille aussitôt l'idée d'inquisition, de brodequins, d'estrapades, de tenailles, de pinces rougies, de marteaux, bref, de douleurs et de cris épouvantables.

En réalité, ses convictions religieuses n'y entraient qu'accessoirement.

Le pauvre garçon était d'une complexion chétive ; par contre, il n'était pas mal doué mentalement ; il adorait les arts ; à preuve l'Escorial. C'était un grand lecteur, un grand écrivain ; il expédiait journellement des lettres de cinquante pages écrites de sa main, à Granvelle.

Malheureusement il avait la maladie qui pourrait s'appeler la maladie royale, la gourmandise. Malgré ses médecins, il avalait des

assiettées de pâtisseries aux confitures qui lui entretenaient une gastrite atroce, avec des névroses de toutes les façons.

Ayez l'esprit lucide et surtout conciliant quand l'estomac vous tourmente, lui qui mate les volontés les plus énergiques.

Il devenait ainsi le jouet de Marguerite de Parme, la régente barbue ; du duc d'Albe, de Granvelle surtout, excité lui-même par sa meute d'inquisiteurs sanguinaires, les Pierre Titelman, les Barbier, les de Monte, pour la plupart des moines titulaires de gros bénéfices et, par conséquent, ennemis naturels des protestants partageurs.

Persuadez-vous bien que des gens émérites comme d'Albe et encore plus Granvelle, un des génies les plus complets du monde, n'auraient pas commis la centième partie des crimes qu'ils donnaient à signer au pauvre Philippe. Nous conseillons journellement, même à nos meilleurs amis, des actes que nous désapprouvons de toutes nos forces, si nous en étions responsables.

Mais les graves historiens ne l'entendent pas ainsi ; ils veulent paraître profonds, quittes à n'être que creux. Pour eux, les monarques n'ont

ni foie, ni rate, ni intestins, ni reins ; ces trivialités sont bonnes pour la populace. Ils ont la prétention d'expliquer, d'élucider, de vulgariser et ils conservent ces préjugés étroits que le poumon est noble, mais que le bas-ventre ne l'est pas.

Et puis, comment dire assez académiquement que l'inquisition tenait à une tarte de plus ou de moins ? Pas moyen de délayer plus d'une plaquette là-dessus.

Autre exemple du même genre.

Pensez-vous que si Louis XIV, qui a eu un début si éclatant, peut-être unique, avait été moins sensuel, ses dernières années eussent été si funestes à la France et si désolantes pour lui ?

J'ai feuilleté de gros in-folios qui ne tendent à rien moins qu'à innocenter la révocation de l'édit de Nantes par des faux-fuyants religieux. Autant de mensonges que de pages ; la casuistique n'a rien à voir là.

Pour moi, l'expulsion des huguenots se trouve plus qu'expliquée par la liste des douze ou quinze cents indigestions royales ainsi que des douze ou quinze cents purges et lavements qui les suivirent. Un viveur pareil, un goulu qui

se levait de table pour aller boire de l'eau tiède, vider sa panse et revenir goinfrer, ne pouvait pas être à son aise devant des sujets puritains ; c'était inévitable.

Henri VIII, d'Angleterre, le misérable qui se maria six fois de suite et qui répudiait ou décapitait les reines à mesure qu'il en désirait une nouvelle, était malade de priapisme. Il fallait le traiter par l'eau froide.

Cependant, ses historiens pensionnés trouvaient moyen de pallier ses déportements par l'accusation de la pauvre Anne Boleyn, ou de la pauvre Anne de Clèves, ou de la pauvre Parr.

En définitive, je voudrais reconstruire l'histoire sur des bases rationnelles, humaines et vivantes. J'imiterais les procédés de Cuvier qui, étant donné un os ou même un poil d'une bête, vous dessinait la bête.

Avec une anecdote intime, un portrait, un billet de quelques lignes, une signature, une larme, une marque dans un livre, un quatrain, un vêtement, une arme, un bijou, un menu de goûter, vous avez une impression plus juste de quelqu'un qu'avec des volumes d'annales écrites pour le public par des intéressés.

L'histoire enseignée dans nos collèges n'est qu'une trame brodée de fantaisies inqualifiables. Nous en avons la preuve évidente d'après nos événements contemporains, entièrement dénaturés par leurs rapporteurs, selon la livrée qu'ils portent.

N'êtes-vous pas indigné, parfois, d'entendre prôner la grande voix de l'histoire, son impartialité, sa majesté ; — elle qui n'a ni logique, ni pudeur, ni morale, ni rien de majestueux ?

Il faut lui faire son procès une bonne fois, pour toutes ses contradictions.

Elle cajole ceux qui la payent ou qui la rossent ; elle n'a que des moqueries pour les humbles. Elle exalte les faussaires ou les meurtriers qui réussissent, quitte à les huer quand ils chancellent. Elle décerne le titre de grand à tous les destructeurs qui renversent les villes, pillent les maisons, brûlent les récoltes. Elle chérit encore plus les violeurs de vierges ; oh ! la belle popularité ! Elle acclame la courtisane qui se vend cher à un prince ; elle bafoue la servante qui se donne par amour à un ouvrier. Elle admire Brutus qui a poignardé traîtreusement son meilleur ami ; elle injurie Damiens qui a été maladroit. Elle applaudit la Révolution,

sans se souvenir que Cromwel l'avait préparée, et tant qu'une poignée d'audacieux clabaudent assez haut pour l'intimider, elle réapplaudit le Consulat, puis l'Empire, puis la Restauration, puis la République, puis le coup d'État, comme jadis l'ancienne royauté, toujours avec la même claque et la même clique.

Comment voulez-vous que le peuple ait une notion saine de la morale, du vrai et du pas vrai au milieu de ces tergiversations?

Il n'y a pourtant qu'une droiture, qu'une foi, qu'une pureté, qu'une grandeur; il n'y en a pas deux, ni deux et demie.

Ah! pauvre peuple! éternel volant de raquette qui ne reçoit que des coups! Pauvre sublime naïf qui se repince sans cesse aux mêmes traquenards, tant il est foncièrement confiant et qui donne vaillamment sa vie au premier faquin qui lui parle de générosité!

En conscience, si les armées savaient les motifs réels des guerres qu'elles se déclarent, pensez-vous qu'elles les entreprendraient, ou qu'elles ne fusilleraient pas dans leur colère les brutes qui les ont soulevées? Dans vos déroutes d'Alsace, par exemple, les diplomates ont-ils assez joué avec vous?

A propos, vous connaissez la jolie définition de Bismarck? Moi, je la tiens de lui-même :

« Prenez un savetier, lavez-le, peignez-le, vous aurez un diplomate. »

On peut ajouter : « Apprenez-lui le quadrille et qu'il demande beaucoup d'argent. »

Eh bien, l'impartiale histoire, avec sa grosse voix de coquine, assigne à leurs menées des intentions saintes, au nom du progrès, de l'honneur, de l'équité, de l'indépendance, du droit, tous ces mots retentissants comme une casserole à la queue d'un barbet.

Nous aussi, dans la pieuse Angleterre, nous avons inventé le jésuitisme protestant, le pire des jésuitismes; nous avons des claqueurs, pour nos larges propagandes... *Miserere!* Nos colonies savent ce que ça leur coûte, elles qui nous engraisent de leurs larmes.

Mais à distance, les clameurs ne parviennent pas aux oreilles souveraines; tout semble exquis dans la perspective du ciel bleu et sur les tapis déroulés sous les pas.

Ah! ciel! que de hontes partout, que de plaies, que d'infamies, que de faussetés! Ça soulève le cœur, pouah!

— Ma foi, oui, lui dis-je.

Selon son habitude, l'amiral s'était emporté, pris d'une fougue juvénile.

Tout à coup il se tut. Nous nous promenâmes encore pendant quelques instants à grands pas, puis il s'arrêta court, et considérant la mer, la mer polie et lisse comme un miroir d'azur, il mit la pointe des mains sur ses paupières et s'écria :

« O mer, que je t'aime!... Noie-moi toutes ces saletés dans une belle tempête!... »

Aussitôt, comme rasséréné par son invocation, il me fit avec son sourire doux et fin :

— Tenez, je vais vous confier une idée burlesque qui me trotte souvent par la cervelle. Précisément, par son côté burlesque, elle s'harmonise avec le monde moderne qui n'est qu'un tas de pitrès. Du reste, je la pratique sur mon bateau avec succès. Quand vous viendrez me voir, vous jugerez par vous-même que j'ai un des meilleurs équipages de la marine. Les disputes à coups de couteaux, l'ivrognerie sont inconnues de mes matelots; tous sont pacifiques, bien élevés et d'une honnêteté intacte. Ils lisent beaucoup; j'ai soin de leur ménager des congés à terre pour qu'ils visitent les villes où nous séjournons, et, contrairement à mes collègues si

sévères sur les permis de descente, dans la peur d'infraction à la discipline, je n'ai jamais regretté d'avoir été accommodant. Ils sont allègres; ils chantent dans les vergues comme des méridionaux; je n'ai presque jamais de malades à bord; nos mousses sont jolis comme des pages; vous diriez une grande famille. J'ai eu maintes fois des preuves de leur dévouement pour moi, car ils savent que je les aime sincèrement, et du reste, il n'y a que les gens du peuple qui aient de la reconnaissance. Entre eux, ils m'appellent : « Grand papa. » Dans tous les cas, mon gouvernement en miniature me permet de préjuger que si j'en avais un plus étendu, il serait modèle aussi.

Partant de ma donnée que la physiologie rencontre partout son application, j'ai découvert ce principe :

De toutes les libertés, la plus précieuse est celle du ventre.

Vous me direz qu'il est d'une naïveté de pensionnaire; j'en conviens, pourtant il fallait le trouver.

Nous avons des sentinelles zélées qui nous tracassent sur la liberté de conscience; nous en avons d'autres pour la liberté d'action; nous

n'en avons pas pour celle du ventre. Concevez-vous un tel illogisme ?

Nos gouvernants se mêlent de tout ce qui concerne les contribuables pour leur prendre le plus gros de leur épargne, et ils ne songent pas à leur santé, source de leur épargne, précisément.

Le ventre est, selon moi, le siège de la politique. La majorité, sinon la totalité des mécontents, des coureurs de places, des pétitionneurs, des demandeurs de croix, bref des candidats en tous genres, se portent mal des intestins ou du foie. Aussi, dès que vous vous portez mal du ventre, méfiez-vous, vous êtes bien près de vous porter candidat. Ce sont deux indispositions d'un coup.

Si Robespierre et Marat, ces deux bilieux, avaient mangé des carottes, des pruneaux ou quelques grains d'aloès deux fois par semaine, le monde jouirait, peut-être, d'une république universelle pure de crimes.

Telle panse, telle pensée, voilà encore un de mes axiomes.

Eh bien, dans ma république, qui serait avant tout républicaine, digne, éclairée, juste, paisible, bien sélectionnée et artiste, je vous promets, j'aurais tous les premiers du mois des inspecteurs consciencieux pour visiter la langue des

citoyens et les purger s'ils le jugeaient nécessaire.

Les députés, les sénateurs, les académiciens, par exception, devraient tirer la leur deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune.

En cas de refus — peu probable, — mes sergents de ville et mes gardiens de la paix porteraient des seringues en guise de briquets.

Bref, mon premier ministre serait celui de l'hygiène ; il deviendrait bien vite le plus populaire de tous, et personne ne l'accuserait de voler son argent.

— Moi, je l'appellerais le ministre de l'intérieur.

Là-dessus, nous rentrâmes à l'hôtel pour voir M. et M^{me} Van der Baukanart.

XXV

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Le major nous accueillit avec sa poignée de main amicale ; il était souriant, preuve que la capsule du pistolet avait bien craqué ; M^{me} Baukanart semblait aussi d'excellente humeur, preuve qu'elle se portait bien, et enfin M^{lle} Nina avait toutes les pivoines de la Belgique sur ses joues, preuve que c'était une belle fille.

Le major demanda immédiatement une bouteille de bitter et commença à nous narrer le siège de Louvain que nous avions déjà écouté quatorze fois à dîner, en témoignant toujours par nos exclamations, des *oh ! oh !* des *par exemple !* des *bah vraiment ? ...* les marques du plus vif intérêt.

C'est au siège de Louvain, ou mieux au faux siège, puisqu'il se borna à des préparatifs, que les habitants, n'ayant pas de canons, firent ce tour si pendable d'entourer les murs de gros pots de beurre et de conserves, posés sur le flanc, de manière à simuler des gueules de canons gigantesques. C'était si imposant à distance que l'armée néerlandaise évita de s'y risquer ; et ma foi, je ne pense pas qu'il y ait une plus jolie ruse de guerre que celle-là.

A présent, je vais essayer de décrire le salon de M^{me} Baukanart avec les procédés des romanciers à la mode ainsi que des entrepreneurs de bâtisse. J'ajouterai également, selon l'usage de quelques-uns, des cris d'animaux et les bruits du vent.

Figurez-vous une pièce moyenne de dix-huit mètres carrés, tendue en papier brique sur lequel était imprimé cent dix fois, plus les coupures, le buste de Napoléon en redingote grisè, une main dans son gilet, l'autre tenant une longue-vue.

La tablette de la cheminée, large de trente-cinq centimètres sur un mètre douze, était recouverte de velours carmin, un peu fané, aux reflets lie de vin du Midi, tirant sur le fauve, le lilas, le glauque, le noir de fumée, le bleu marine,

le vert pomme, le blanc d'argent et l'amadou.

Une pendule en zinc doré avait aussi pour sujet un Napoléon, équestre celui-ci, encore en redingote grise, quoique dorée, avec une main dans son gilet et l'index de l'autre indiquant une redoute à enlever.

L'aiguille des minutes mesurait quatre centimètres, et celle des heures, qui lui courait après, seulement deux et demi, car sa pointe était cassée.

Sur l'émail du cadran, à l'aide d'une bonne loupe, on pouvait distinguer six astérisques noirs provenant des visites des moustiques et des autres diptères qui pullulent en été, et auxquels les fruits donnent la dyssenterie.

Au-dessus de la cheminée, sur la glace de Saint-Gobain, haute d'un mètre quarante-deux centimètres sur un mètre de largeur, dans un cadre doré de six centimètres et quart à peine, on voyait aussi une grande nébuleuse de ces points excrémentiels : pas moins de cent quinze, plus un douteux.

Des deux côtés de la pendule, des vases de Bohême, bleu clair, avec des chamois dépolis à la meule, contenaient des roses trémières, des roses mousseuses, — *rosa*, la rose, comme au-

rait dit Pline l'ancien, — et quelques géraniums.

A droite de la glace de Saint-Gobain, la pipe du major pendait à un piton de deux centimètres et demi. Le fourneau était en porcelaine, décoré du portrait de Léopold I^{er}, et le tuyau, en merisier, mesurait cinquante-trois centimètres.

La boiserie à moulures, peinte en gris, s'élevait de soixante centimètres.

Le parquet était ciré.

Un gros matou, jaune pommelé, aux iris contractiles gris perle rayés d'émeraude, se lavait devant la croisée, dans un rayon de soleil, comme une jolie grisette. Il mettait un peu de salive sur sa patte, et le voilà qui la passait d'ici, de là, sur les oreilles, les paupières, le cou, les joues, avec une dextérité de pianiste.

Décidément, il n'est plus permis d'en douter, la science humaine poursuit courageusement ses investigations et élargit sans cesse son domaine. L'Académie de Paris, la première des Académies, l'a reconnu à l'unanimité, moins deux voix, les matous qui sont toujours si propres ne se servent pourtant ni de savons, ni de pâtes d'amandes, ni d'éponges, ni de brosses à ongles, ni de poudres dentifrices, ni d'eau de Botot, ni

d'essences, ni de cold-cream, ni d'essuie-mains, ni de pommade, ni de cosmétique pour la barbe; ils ne s'aident que de leur patte, — peigne primitif, — de leur salive, qui vaut la glycérine, et de leur langue limeuse, meilleure que la pierre ponce.

Faut-il en conclure que les matous nous sont supérieurs?

Qui sait?... Voilà la question! comme disait le prince d'Elseneur. Toujours est-il que bien des produits sont souvent nuisibles à la santé, d'après les rapports de nos chimistes les plus compétents.

D'autre part, si nos grandes dames n'avaient d'autres ressources pour se laver, le matin, que leur salive, leurs mains mignonnes et leurs langues roses, qui n'en sont pas moins quelquefois des langues affilées de vipères ou même de boas constrictors, qu'advviendrait-il de leur incarnat satiné, de leurs lèvres de grenades et des senteurs enivrantes qui s'exhalent comme d'une serre de leur valenciennes, de leur faille, de leur tulle, de leur batiste, de leur veloutine, de leur haleine, enfin de toute leur délicieuse personne?

Je n'ose me prononcer.

Ce matou possédait une queue magnifique

rappelant vaguement celle de la comète de Bror-sen; elle était longue de près de quarante centimètres! Par moment sa patte se reposait. Il soulevait son gros dos comme une voûte de pont sous laquelle un bateau voilier doit passer, et il bâillait avec le bruit des gonds d'une porte mal graissée.]

Il avait l'air de s'ennuyer.

Par-ci par-là il disait :

— « Miaou! » ou tout bonnement « Mia! »

— ce qui, en italien, veut dire « Mienne! » en regardant M^{lle} Nina qui lui disait :

— Eh bien?...

Il s'appelait « l'ami des souris, » parce qu'il ne les mangeait pas.

Vous me direz que ce n'est pas une raison; — il paraît que si.

Le salon étant la pièce d'angle de la maison, avait deux fenêtres en équerre, la première sur la cour, l'autre sur le potager et le verger.

Il y avait ainsi de la vue pour tous les goûts.

D'un côté le va-et-vient des pensionnaires, les carrioies, les cris des gamins, les chargements et les déchargements des malles pesantes, les voyageurs effarés, les gronderies des belles-mères après leurs gendres.

De l'autre, les aspects calmes et reposants ; les beaux pommiers couverts de pommes qui rappelaient aux penseurs Ève et la tentation, ainsi que le quartier d'Adam qui nous est resté dans le cou ; — les pruniers ployant sous les prunes bleuies, au duvet délicat comme celui des vierges d'Ausonie ; les légumes étalant plantureusement toutes les nuances du vert, depuis le presque blanc au presque noir ; depuis la laitue tendre comme une caresse maternelle, au persil éclatant comme des sistres, aux poireaux lisses et huileux et aux choux rouges, plus bossués que la cuirasse d'Akilleus, l'invulnérable.

Enfin, dans le lointain, une ligne azurée, légèrement mobile par intervalles, à travers les éclaircies des arbres qui s'écartaient délicieusement sous les baisers des brises parfumées, c'était la mer, la mer immense, inépuisable ; la mer, le pot à eau de la terre, sur lequel les navires s'exposent !

L'encadrement des fenêtres, peintes à la céruse comme la boiserie, avait un mètre quinze de large sur un mètre cinquante d'élévation.

Les dessins des rideaux de perse représentaient des cactus monstrueux comme il n'y en a pas, d'un rouge écarlate, et des oiseaux d'avant

le déluge aux ailes jaune potiron, noir cirage et bleu de Prusse, qui voletaient par-dessus.

Le carreau du milieu de la croisée de droite étant fendu, avait été rapiécé provisoirement avec une feuille de papier blanc.

Sur les cinq autres on voyait aussi, disséminés çà et là, telles des génisses dans un pâturage d'Appenzel, cinquante et une inconvenances, pareilles à celles de la glace de Saint-Gobain, seulement d'un coloris plus varié, entre le marron, le cobalt, le bistre et l'indigo mêlés de terre de Sienne calcinée, de mauve, de rouge bleuâtre à filaments brunâtres, grisâtres et jaunâtres dans le genre des aponévroses de putois, de ponceau, d'azuré, de lacté et de rosé, grâce aux rayons du soleil qui les pénétraient obliquement.

En tout, il y avait par conséquent cent soixante-deux points excrémentiels, plus un douteux.

Le piano droit, en acajou, se trouvait dans l'encoignure, entre les deux croisées.

Il n'y avait rien dessus, excepté un ancien bocal de cerneaux contenant une grenouille barométrique qui levait le nez en l'air, tout au haut de l'escalier, — signe certain de ciel pur. C'était

du reste d'après elle que les promeneurs décidaient les grandes parties. Puis, sur le pupitre, quelques airs populaires de la *Mère Angot*, indiquant, par leur usure et la marque du pouce au bas des pages, que M^{lle} Nina les jouait souvent.

Les tableaux se bornaient à un portrait colorié de Léopold I^{er}, paré de ses décorations, dans un passe-partout ciselé, devant la glace de Saint-Gobain, c'est-à-dire à la place d'honneur ; — et à deux gravures au burin représentant Austerlitz et Waterloo.

Comme les fenêtres étaient entrebâillées, afin d'entretenir un courant d'air frais, nous entendions tous les bruits extérieurs :

Les poules criaient *cott, cott* ; les canards *couin, couin*, et les coqs *kokoriko* ou *kikiriki*, selon leurs opinions politiques.

Des haleinées de brise, dans la cheminée, produisaient aussi des *frououou* prolongés, pleins de mystères.

La grenouille seule était muette, plongée à moitié dans l'eau, et entièrement dans la méditation.

Tout à coup M^{lle} Proserpine entra pour apporter des verres sur un plateau ainsi que la

bouteille de bitter, une grosse bouteille foncée, courte et pansue, indiquant une marque estimée des connaisseurs.

M^{lle} Proserpine était une charmante personne, mignonne et rose; une enfant qui n'avait pas plus d'un mètre cinquante-deux centimètres, car elle était à peine âgée de quinze ans et devait grandir encore.

Elle portait une robe en percale d'Alsace, gros-bleu, avec un tablier blanc, et un bonnet des plus coquets. Il était en dentelle de Bruges d'une délicatesse inouïe. Elle-même l'avait tissée à ses moments perdus avec ses mains gercées déjà grossies par les rudes ouvrages, comme celles des pauvres enfants qui doivent gagner leur vie eux-mêmes.

Elle devait être adroite comme ces jolies araignées vertes qui dessinent de si jolies rosaces dans les lilas. Elle était blond foncé et avait des yeux noirs éveillés comme des souris, aussi agréables que s'ils avaient été peints sur émail par un artiste en prunelles de la rue de la Paix; de plus, la peau si fine que je souhaite à tous mes amis d'avoir des gilets de flanelle aussi doux.

Le major versa le bitter et nous dit en trinquant :

— Messieurs, je vous salue!

Après qu'il eut terminé le siège de Louvain, dans la peur qu'il n'attaquât de suite celui d'Anvers, l'amiral s'exprima ainsi :

— Major Van der Baukanart, nous avons l'honneur, M. Dupont de la Loire et moi...

Cependant, le major n'avait pas l'air de nous écouter.

Alors, l'amiral, qui n'était jamais à court de moyens, tira son porte-voix et reprit :

— Major Van der Baukanart et vous, madame, nous avons l'honneur, mon ami M. Dupont de la Loire et moi, de représenter M. Lou-tseu-sin que vous connaissez. C'est un aimable garçon, un vrai gentleman, un mandarin d'avenir, sérieux, bien élevé, instruit, et qui a toutes les conditions du bonheur, sauf une seule qui dépend de vous...

— Laquelle? demanda le major.

Mais aussitôt M^{lle} Nina rougit jusqu'au blanc des yeux, et se sauva précipitamment, toute palpitante.

O clairvoyance de l'amour! Elle savait aussi bien que nous pourquoi nous venions.

L'amiral répondit :

— C'est d'avoir la main de M^{lle} Nina.

Je m'inclinai immédiatement comme pour contre-signer ces paroles.

Eh bien, je n'oublierai jamais l'expression de surprise du major. Il but coup sur coup plusieurs gorgées de bitter pur, puis se mit à nous dévisager en fronçant ses gros sourcils, comme pour voir si nous étions des fous ou des mauvais plaisants.

M^{lle} Proserpine, dans son saisissement, cassa une assiette neuve qu'elle essuyait ; mais elle s'écria par habitude instinctive :

— Oh ! madame, elle était fendue !

Toutefois, M^{me} Baukanart était si pétrifiée elle-même qu'elle n'y fit pas attention. Sa gorge se soulevait bruyamment, caverneuse, inégale, rauque, comme la marée montante. Elle aus si nous dévisageait d'un air inquiet, avec des yeux écarquillés à les laisser rouler sur ses joues.

Nous autres, nous demeurions calmes et serains comme des plénipotentiaires que rien ne démonte, l'amiral surtout, habitué aux bourrasques. Il avait une pupille sur les côtes du Groënland, l'autre sur celles de M^{me} Baukanart.

Moi, j'avoue que je dissimulais mon émotion,

en souriant aussi aimablement que je pouvais.

Plusieurs minutes se passèrent dans un silence vague.

Nous n'entendions que les *frououou* du vent, les *cott cott* des poules, les *coin coin* des canards, et les *kokoriko* ou les *kikiriki* des coqs, selon leurs opinions politiques, dans le poulailler.

La rainette continuait ses études météorologiques.

A la fin, le major nous répliqua :

— Sensibles, messieurs, à la demande que vous nous faites l'honneur de nous adresser. Cependant, la question n'est pas de celles qui se traitent sur le pouce. Qu'en penses-tu, Minette ? fit-il à la majeure.

Celle-ci balbutia d'une voix entrecoupée :

— Tiens ! j'en suis encore toute remuée !... Ma fille, s'en aller dans les pays étrangers avec des magots ?... Jamais de la vie !

— Cependant n'ayons pas de préventions vaines, continua le major judicieusement. Là-dessus les parents ont une volonté indiscutable, c'est clair ; mais les enfants en ont encore plus... Dieu sait si j'aime ma fille ! C'est ma joie, ma consolation, mon bonheur ; — pourtant si c'est

le sien qu'il faille qu'elle nous quitte, je la laisserai aller sans murmurer.

Dans ces quelques paroles, prononcées lentement, l'invalidé mit un accent si ému, une telle résignation, une sincérité si vraie, qu'il nous parut presque grandiose.

La mère Baukanart se prit à pleurer, comme si tout était déjà convenu.

Quant à Proserpine :

— Si mademoiselle s'en va, je m'en va aussi, exclama-t-elle en détresse, avec deux jets de larmes soudaines, comme si des écluses se brisaient dans ses yeux.

— Tais-toi, bécasse, lui fit M^{me} Baukanart en s'essuyant les joues, tu ne sais pas ce que tu dis.

— Si, madame, si, si madame ! refit-elle plus véhémement encore, en tapant du talon nerveusement. Ah ! je vois bien que vous ne me connaissez guère, allez !... Si mademoiselle se marie avec quelqu'un qui a une natte, j'en veux une aussi, là !

— Je t'ai déjà dit de te taire.

— Silence, les conscrits ! commanda le major d'une voix qui fit craquer les meubles.

La grenouille épouvantée poussa un cri à peu près comme : *pouitt* et s'enfonça dans le bocal,

ce qui prédisait la pluie pour le lendemain, inmanquablement.

Tout le monde retint son haleine, excepté les poules qui criaient, en picorant dans le verger, *cott cott*; les canards *coin coin*, les gorets *yon yon*, et les coqs *kokoriko* ou *kikiriki*, selon leurs convictions politiques.

Alors, le major se retourna vers nous et poursuivit :

— Messieurs, entre gens d'honneur comme nous, on peut parler franc. Je n'aime pas les biais ni les tergiversations; je monte droit à l'assaut, moi. C'est ainsi que j'ai reçu mon coup de baïonnette dans la joue, en enlevant une barricade à Bruxelles, vous le savez; — un demi-pouce plus haut ma foi, j'étais foutu!... Heureusement que c'était un voltigeur; et entre nous, je ne lui en veux pas, car ce n'était pas un capon!... Eh bien, je conviens, messieurs, que M. Lou me revient assez; j'estime même qu'il faut prendre sa demande en considération... Permettez-moi de vous adresser quelques questions, car vous êtes sans doute au courant de tout ce qui le concerne.

— Ça va sans dire, repartit l'amiral. Nous ne nous serions chargés de rien, si nous n'avions

pas pour lui une estime et une confiance entières. Au reste, j'ai été plusieurs fois à Pé-King, et je sais directement que sa famille y est des plus considérées.

— J'en suis bien aise. Pour moi, la considération et l'honneur, avec une bonne santé, sont les seules conditions que j'exigerais et M^{me} la majeure aussi. C'est ce que nous avons nous-mêmes en entrant en ménage... Après les émeutes de Bruxelles, quand je l'ai épousée. elle était jolie, messieurs, ma foi, comme un poulet, parole d'honneur!... — Ne baisse pas les yeux, Minette, tu sais que je dis toujours ce que je pense... — Et nous n'avions pas un sou de certain au milieu des fusillades et de tout le tremblement; par contre, nous étions gais et amoureux, vous pouvez me croire; nous avons la conscience légère. — Ah! nom de nom! j'avais aussi ma guibole; ce sacré pruneau ne me l'avait pas encore fracassée... Enfin, grâce au ciel, nous avons été heureux tout de même, je dois en convenir, au moins de mon côté...

— C'est vrai, c'est vrai, moi aussi...

— Laisse-moi parler!... Pardon, messieurs... Mais aujourd'hui, avec des idées si lointaines, on nous prendrait pour des revenants ou des

patraques. Il faut suivre son siècle ; je lis ça tous les soirs dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle je suis abonné. Enfin, c'est possible ; comme je ne suis pas savant , j'écoute les autres, qui me disent qu'ils savent... Donc, si je mariaïis ma fille à un panné, nous serions la risée des Pays-Bas, qui n'estiment plus que l'argent... C'est un peu comme ça partout, je sais bien. Tant pis, ma foi, tant pis !... Enfin, vous m'excuserez , messieurs , si j'insiste là-dessus. Je désire savoir si la position de M. Lou lui permet de mettre le pot-au-feu tous les jours, et s'il a de quoi donner du dessert à ma fille. Je mourrais de désespoir si elle avait des privations, car voyez-vous, ici, elle n'a jamais manqué de rien. Nous avons passé quelquefois de mauvais moments, comme tout le monde, pardi ! Cependant, ma fille ne s'en est jamais aperçue...

L'amiral répliqua :

— Vous parlez le plus sagement du monde, major, je m'y attendais ; vous êtes un excellent père, comme vous êtes un vaillant soldat. Toutes vos questions, si légitimes, nous les avions prévues, et notre ami, — fit-il en me désignant d'un signe de tête, — va vous lire les notes que nous avons à ce sujet.

Je déployai un papier et je lus :

État de M. Lou-tseu-sin, lettré de la province de Pé-King.

« Une maison de ville située sur le canal impérial, avec pavillon de jade, kiosque en porcelaine, écuries pour les chameaux, remises, basse-cour et vivier dans le parc.

« Une rizière de deux *li* carrés, dans la plaine du Yu-ho.

« Un grand lac pour la pisciculture des requins. M^{me} Lou-tseu-sin pourra manger des ailerons tous les jours, si elle les aime.

« Une plantation de mûriers de quinze *li* carrés.

« Deux cents actions dans la Compagnie de la navigation aérienne... »

— Voilà qui me plaît, fit M^{me} Baukanart, des actions dans une Compagnie !

— Le président, est-il décoré ? demanda le major.

— Parbleu !

— Dans ce cas, je suis tranquille, c'est solide.

Vous voyez d'ici la candeur du major ; les croix avaient encore du prestige pour lui.

— Encore deux articles, continuai-je. M. Lou possède les plus beaux palanquins de la capitale,

après ceux de l'empereur ; ils sont capitonnés en satin jonquille, et enfin M. Lou, le père, a promis de donner à sa bru les plus beaux bijoux de l'empire, après ceux de l'impératrice.

— Tout ça n'est pas mauvais.

— Enfin, ajoutez une centaine d'actions des banques de France et d'Angleterre, ce qui est encore meilleur.

— Reste à savoir les goûts privés de M. Lou, remarqua la majeure, avec la prévoyance maternelle qui n'oublie rien.

Et aussitôt commença une énumération des qualités respectives de M^{lle} Nina et de son adorateur. Figurez-vous une fusillade nourrie, à laquelle nous ripostions mutuellement avec tout l'entrain imaginable.

— Vous savez que ma Nina est digne d'un prince.

— M. Lou est digne d'une princesse.

— J'avais rêvé un gendre comme le général Gérard ; ce n'était pas un capon.

— M. Lou n'a pas l'air d'une poule mouillée, répliqua l'amiral.

— Elle sait coudre et broder, ajouta la mère.

— M. Lou sait jongler avec des assiettes, repartis-je.

— Elle sait découper, fit le major.

— M. Lou a de l'appétit, dit l'amiral.

— Elle sait faire la marmelade, renchérit
M^{me} Baukanart.

— M. Lou n'aime que ça! m'écriai-je.

— Elle sait patiner, fit encore la mère.

— Le canal impérial gèle quelquefois, refit
l'amiral.

— Elle joue du piano comme... comme...
comme Bossuet! exclama le major.

— M. Lou joue du gong comme l'abbé Lizt,
ripostai-je de suite.

— Elle parle français, allemand, anglais.

— M. Lou l'aimera dans toutes ces langues.

— Elle a du sentiment, comme une tourte-
relle.

— M. Lou en a encore plus.

Finalement, les parents convinrent qu'ils
agréaient la demande.

— Ah! je suis bien charmé, fit l'amiral, en ta-
pant dans ses mains; d'abord, pour mon pro-
tégé que j'aime beaucoup, ensuite pour la science.
Il y aura là une sélection intéressante.

— Oh! les élections sont bien faciles à pré-
sent, dit ingénument le major, — ce qui nous fit
sourire malgré nous, à cause de la coupure de

l's; — vous avez ma voix, la majeure vous promet la sienne, il n'en manque plus qu'une.

L'amiral remarqua aussitôt avec sa perspicacité accoutumée qu'elle était toute acquise; car, en se sauvant furtivement, M^{lle} Nina avait consenti beaucoup mieux que par tous les oui imaginables.

Pour plus de sûreté, M^{me} Baukanart l'appela :

— Chérie!... Nini!... Nini!... Proserpine, va voir si Nini est là...

Apparemment, elle écoutait à la porte.

Elle parut modestement, les yeux baissés et un peu pâle.

— Sais-tu ce que ces messieurs nous ont dit?

— Ah! maman! balbutia-t-elle en se jetant à son cou.

Il y eut une jolie scène d'attendrissement entre la mère, la fille et M^{lle} Proserpine.

— Mademoiselle, lui disait celle-ci, toute pantelante, vous m'emmènerez avec vous, au moins?...

— Oui, oui, lui redisait Nini, nous ne nous quitterons jamais!...

Et les accès de larmes redoublaient.

— Mon cher ami, me fit le major, la figure

enluminée, vous pouvez amener M. Lou, je vois qu'il ne lui déplait pas.

Le mandarin nous épiait par sa fenêtre, en dressant les oreilles, comme pour saisir quelques bribes de la conversation. Je l'avais aperçu à plusieurs reprises qui écartait le rideau impatientement et tendait son visage décomposé par l'incertitude.

Aussi, après l'assentiment du major, n'eus-je qu'à me présenter à la croisée.

A ce signal purement instinctif, il accourut avec la vitesse de l'électricité.

Il se tint un moment sur le seuil, avant d'entrer, et tandis que son aimable sourire menaçait de lui fendre la tête, il nous saluait en remuant ses poignets à la hauteur de la ceinture.

— *Ko ii*, lui dis-je à mi-voix dans sa langue, ce qui se traduit exactement par : « ça va ! »

Cependant, il était si confus qu'il n'avancait pas.

— Rayons éclatants, bégaya-t-il enfin d'une voix chevrotante, ma repoussante carcasse s'aplatit devant vos majestés !

A quoi le major répliqua avec sa rondeur soldatesque :

— Allons, mon gendre, venez ici, et buvons

l'apéritif... Proserpine, un verre à mon gendre!

Une pareille entrée en matière devait nécessairement briser la glace. Le mandarin reprit courage, et s'inclinant avec élégance devant sa prétendue, il lui dit :

— Vous êtes belle comme la sœur aînée de la lune, comme les reines marguerites printanières, comme le loriote sylvain, comme les constellations de la nuit... Mon bonheur est grand comme le ciel!

Mais soudainement, M^{me} Baukanart, prise d'une crise d'effusion effrénée, se jeta à son cou et lui appliqua deux gros baisers sur ses joues couleur d'abricot.

Puis elle le passa au major, qui le passa à l'amiral, qui le passa à moi, qui le repassai à M^{lle} Proserpine, qui le remit à M^{lle} Nina.

De son côté, celle-ci nous tendit ses joues veloutées avec une modestie si charmante, que nous demandâmes immédiatement une seconde tournée.

A la fin, le major tira le mandarin à l'écart, et bien qu'il eût l'intention de lui parler en secret, il lui cria dans l'oreille :

— Rien qu'un mot! je serai concis : c'est ma fille, ma fille unique; je vous la donne! Si

je prévoyais que vous ne la rendiez pas heureuse, si vous étiez infidèle, si vous étiez... Ah ! tenez, je ne veux pas en dire davantage ; je vous passerais sur l'heure ma jambe à travers le ventre !

Ses gros sourcils froncés se dressaient comme des baïonnettes menaçantes.

— Papa, fit M. Lou, avec le respect le plus tendre, n'ayez pas peur, n'ayez pas peur !

Là-dessus le major proposa aussi une seconde tournée d'apéritif, et pour nous mettre tous à l'aise, après ces sentimentalités, il commença ainsi :

— Le siège de Louvain, écoutez ça, mes amis, il y a de quoi rire... Nous avons réquisitionné tous les pots des dames, sans exception...

XXVI

LA SALADE.

Au premier tintement de sonnette, nous nous précipitâmes à la salle à manger.

A mesure que les baigneurs venaient le saluer, le major leur annonçait officiellement les fiançailles de sa fille avec M. Lou-tseu-sin, le mandarin. Tous prenaient part à sa joie et le félicitaient à l'envi.

La bonne humeur était générale.

C'est vraiment dommage que ces occasions ne se renouvellent pas tous les jours.

Le maître d'hôtel, principalement, devait le souhaiter de tout son cœur, car nous bûmes un nombre pantagruélique de bouteilles d'extra à la prospérité du futur ménage.

Quand on est content, on pense de suite à boire.

Tant de marques d'intérêt attendrirent vivement le brave invalide.

Il était si foncièrement généreux qu'il ne lui en coûtait pas de témoigner sa reconnaissance. Il avait si peur de ne pas paraître assez aimable qu'il se multipliait en remerciements, en attentions, en sollicitude. Il finissait presque par divaguer. Il prononçait « gilet de mouton » pour « gigot. »

— Prenez encore du gilet de mouton, mademoiselle Fanny, je vous en prie, et vous aussi, mademoiselle Eugénie, pour engraisser...

Les bouteilles de champagne qui pétillaient de toutes parts lui rappelaient un feu roulant, et la tablée son régiment.

C'était à qui trinquerait avec lui. Jusqu'aux bébés qui se levaient de leurs coussins, pour venir escalader son genou, avec leur flûte pleine de mousse.

Au rôti, il mêlait les pots de Louvain avec le siège d'Anvers ou les soulèvements de Bruxelles; il parlait de la redingote grise de Léopold et il l'appelait le caporal.

— Ah! ah! dit-il, avant que nous ayons une

nouvelle redingote grise comme celle de Léopold, il passera de l'eau sous les jupons !

— Sous les ponts ! reprit grossièrement le prince russe, qui parlait si bien français.

— Oh ! mon Dieu ! les deux peuvent aller, fit doucement l'amiral, par esprit de conciliation.

Et nous autres de rire comme des fous, car nous avions fini par nous connaître tous et ne plus nous gêner.

En réalité, le major se grisait de ses paroles beaucoup plus que des fumées alcooliques ; un buveur comme lui était ingrisable.

Cependant je n'ai pas encore dit que le devoir principal du président consistait à assaisonner la salade.

Ce jour-là, nous avions une belle laitue pommée, avec des capucines.

Le major prit le saladier devant lui ; il étala sa serviette sur sa poitrine avec ses précautions accoutumées ; puis, après avoir mêlé l'huile, le vinaigre et le sel, — par distraction, il versa toute sa tabatière en guise de poivre, et la remplaça tranquillement à côté du poivrier.

Après quoi, il remua avec soin.

Personne, sans doute, ne s'était aperçu de

rien, car je vis tout le monde se servir copieusement.

Le major avait une réputation d'assaisonneur incomparable. Sa manière plaisait à tous les palais indistinctement, ce qui prouve une extrême habileté, il faut en convenir.

Une demi-minute après, une tousserie effrayante, à se croire dans une infirmerie de poitrinaires, éclatait parmi les convives. Les demoiselles et les enfants criaient que « ça leur picotait le nez. »

Le major nous demandait, les yeux écarquillés et inquiets :

— Ah ça ! qu'est-ce qu'ils ont aujourd'hui ? ils sont tous enrhumés...

— Té ! c'est la salade ! recria grossièrement le prince russe.

— Comment ! n'est-elle pas bonne, prince ?... Ah ! je suis dans la consternation !... Mon Dieu, mon Dieu, mes enfants !... Justement je pensais m'être distingué en y mettant tous mes soins !... Amiral Pickles, mon gendre, mon cher Dupont... de la Loire, l'abbé, vous qui êtes connaisseur, je vous en conjure, parlez-moi sans ménagements, dites-moi ce qu'il y manque.

— Je n'ai jamais rien mangé de meilleur, fit

l'excellent marin, qui éternuait comme quatre.

— Ni moi, ni moi ! fîmes-nous aussi, nous deux le mandarin et le chanoine.

— Ah ! merci ! vous me tranquillisez !... Prince, je vous en prie, acceptez une prise, ça vous changera le goût...

Comme il allait lui passer sa tabatière, il s'aperçut qu'elle était vide, — et du même coup, le saladier étant revenu près de lui, il remarqua les grains de tabac, lesquels ne s'étaient pas dissous dans la sauce, mais au contraire s'étaient gonflés, sinistres et noirs, sur les tendres feuilles vertes.

— Tiens ! exclama-t-il avec l'expression d'une surprise renversante, qui est-ce qui a foutu mon tabac dans la salade ?

— Ce ne peut être que toi, parrain, balbutia M. François, accouru à la hâte.

Toute la tablée repouffa de rire devant la mine comique du président, lequel partagea bientôt l'hilarité, et largement.

— Bah ! il n'y a pas de mal, fit l'amiral Pickles, au contraire ; le tabac est un excellent préservatif contre les vers... Major, redonnez-m'en quelques feuilles, s'il vous plaît ?

— A moi aussi, à moi aussi ! répétèrent tous les convives, les dames principalement.

A la fin, il n'y en eut pas assez.

XXVII

ALTERNATIVES DU MANDARIN.

Cependant la nature humaine désire perpétuellement ce qu'elle n'a pas et délaisse ce qu'elle a, pour se tourmenter par des chimères; c'est connu.

Les grandes joies s'altèrent vite.

D'abord M. Lou s'était abandonné délicieusement à son bonheur; il passa quelques jours inoubliables. Tous les soirs, à l'heure du porto, il nous annonçait la découverte d'une nouvelle grâce en sa promesse.

Celle-ci l'adorait.

Comme l'amiral était son confident, lui qui savait tant de choses, elle lui demandait des renseignements sur les usages du Céleste-Empire, afin que le mandarin retrouvât des effluves

de sa patrie si lointaine dans le cœur de sa fiancée.

Rien de plus délicat.

Ainsi, un matin, M^{lle} Proserpine remit à M. Lou d'un air mystérieux, une boîte emballée dans du papier de soie et nouée d'une faveur rose.

Il la défit avec des palpitations violentes.

Elle contenait une paire de bretelles, des bretelles en laine bleue, brodées de canards mandarins, qui sont l'image de l'amour conjugal, à peu près comme les tourterelles pour nous."

Les gens du monde souriront de pitié à l'idée d'une paire de bretelles, parce qu'ils ont les leurs ; cependant je puis attester que M. Lou, qui n'en avait pas, fut enchanté. Il pleura comme un veau. L'un après l'autre, il baisa les canards mandarins que les mains satinées de la belle Nina avaient amoureusement dessinés ; puis, courant après la messagère, il lui donna son porte-monnaie, à la manière des amoureux dans les romans. Il lui éparpilla aussi quelques baisers pour sa maîtresse, en la priant d'ajouter que son bonheur était grand comme le ciel, et qu'il porterait ses bretelles toute sa vie.

Il accourut ensuite me les montrer.

Moi, j'étais son conseiller intime, car de même que M^{lle} Nina avait des informations continues à prendre sur les coutumes mongoles, le mandarin avait à se renseigner sur les menus usages de nos pays.

C'est à ce sujet que je vis les mélanges de doute venir troubler sa quiétude. Je n'aurais jamais imaginé par moi-même qu'un cerveau bien construit, comme était réellement le sien, pût s'effrayer si chimériquement.

Le Lou primesautier, sentimental, alerte des premiers jours, disparaissait sous un nouveau Lou, hésitant, perplexe, capricieux. S'il passait une heure loin de sa promise, il se figurait qu'elle ne pensait plus à lui. Dix fois dans la matinée il me requestionnait sur la légèreté proverbiale des femmes d'Occident.

Je lui remémorais le discours de l'amiral, où l'amour avait été traité avec minutie et d'où nous pouvions conclure qu'elles sont à peu près les mêmes partout, c'est-à-dire qu'il s'en rencontre quelques-unes d'excellentes parmi des foules d'exécrables.

Il ne se calmait guère.

— C'est que, voyez-vous, frère aîné, nous avons une sentence qui dit : Si perspicace que

soit un mandarin, il lui est difficile de gouverner son ménage.

— Je n'en doute pas; toutefois, la difficulté est la même pour nous tous, mandarins ou pas mandarins. Appliquez-vous à vous conduire vous-même d'une façon impeccable, dans toutes les circonstances, et, quoi qu'il advienne, vous restez pur.

Il reprenait, dans des transes nouvelles, sans m'avoir écouté :

— Ah ! je ne voudrais, pour rien au monde, que les gamins me criassent *wang pa* dans la rue.

Wang pa veut dire tortue. C'est l'équivalent du « coucou » à la française.

Je recommençais patiemment à lui seriner d'avoir confiance en M^{lle} Nina, sagement élevée par le major, l'honneur incarné; — que sans confiance, pas d'amour ni de tranquillité possibles; — et qu'au demeurant, les discussions ne menaient à rien, puisque les savants n'avaient pas encore inventé de para-coucou.

J'allais jusqu'à l'engager à renoncer à M^{lle} Nina, plutôt que de l'épouser avec des idées si mobiles.

La-dessus, il pâlisait, il se jetait à mes ge-

noux, me conjurant d'oublier tout ce qu'il venait de dire. Bref, il voulait et il ne voulait pas.

Par bonheur la présence de son amante dissipait ces brumes.

Il la quittait dans l'ivresse.

— Ah ! frère aîné, me disait-il, poussé par un besoin d'expansion, je suis certain qu'elle ne me laissera pas crier *wang pa*. Elle m'aime inaltérablement, c'est délicieux ; et moi, je l'aime encore plus qu'hier. N'est-ce pas qu'elle a la voix du lorient, la candeur sereine du premier croissant de la lune qui se lève, fine comme un C d'argent sur un lac d'eau douce ? Ah ! ma félicité est grande comme le ciel !

— Tant mieux, conservez-la bien.

La nuit, ses épouvantes le reprenaient. Il rêvait que tout Pé-King courait à ses trousses aux cris assourdissants de *wang pa*.

Un matin, bien avant le coup de pistolet traditionnel, il vint me réveiller. Il était livide.

— Magnifique savant, me fit-il d'un ton résolu, avec une pointe d'aigreur, parlez-moi sans feinte ; avouez-moi, je vous en conjure, s'il y a beaucoup de *wang pa* en Belgique.

Je lui répondis que je n'en savais rien.

Eh bien, le grand enfant, il se prit à pleurer comme une Madeleine. Il aurait voulu que je lui enfonçasse encore plus ses idées préconçues.

Demander conseil à quelqu'un, c'est presque toujours lui demander indirectement des louanges.

Il marmottait péniblement :

— Les Français passent pour l'obligeance même, et vous ne voulez pas m'aider; vous n'avez pas pitié du pauvre frère cadet loin de son pays.

— Mon cher Lou, finis-je par lui dire, laissez-moi tranquille; vous devenez fou à lier... Je vais aller prévenir M^{lle} Baukanart...

— Frère aîné, frère aîné, taisez-vous, de grâce! répliqua-t-il aussitôt, les mains jointes.

— Eh bien! taisez-vous d'abord. Pourquoi insistez-vous sur des questions inétudiabiles, où les plus malins ne connaissent rien? Je ne sais pas s'il y a des *wang pa* en Belgique; tout ce que je puis vous certifier, c'est qu'il n'y en a pas en France. Il paraît seulement qu'on en a vu un à Versailles, voilà tout; et malgré ma célérité à courir pour le voir et l'analyser, il venait de partir par une autre gare, celle de l'ouest... La Belgique étant si voisine de la

France, j'estime que la fidélité y est aussi notoire. Je conviens, du reste, que le sujet ne manque pas d'intérêt, au contraire, et qu'un relevé sérieux serait d'une grande utilité pour la morale comme pour la physiologie...

— Oui, oui, dit-il en me coupant la parole, voilà une bonne idée ; rien n'est plus intéressant. Je veux me renseigner, je veux me renseigner.

— Par quel moyen ?

— Par le plus court. Je vais aller sur la plage, et je demanderai à tous les messieurs ce qu'ils savent.

— Vous me rappelez un compagnon français qui s'appelait Panurge...

Mais il avait détalé, ne pouvant tenir en place.

J'espérais que l'air frais l'apaiserait.

Plus souvent !

Il aborda cinq ou six promeneurs matineux qui arpentaient la plage ; mais comme pas un ne se doutait du sens de *wang pa*, heureusement, ils répondirent à peu près de même, avec un sourire gracieux, pensant qu'il leur demandait des nouvelles de leur santé :

— Ça ne va pas mal, je vous remercie beau-

coup... Vous êtes bien aimable... L'eau sera tiède aujourd'hui...

Puis ils continuèrent leur gymnastique, charmés de la politesse du mandarin.

Celui-ci revint assez penaud me raconter son équipée, et comme je le tançais d'importance sur sa maladresse, je vis le moment où — selon l'usage — il allait nous en vouloir à l'amiral et à moi d'avoir mené à bien sa passion pour M^{lle} Baukanart.

Cependant, tout à coup il s'excusa si sincèrement qu'il fallut bien lui pardonner encore une fois son girouettisme.

Et voyez un peu, il devint si insinuant, si câlin, que, dans mon désir de le guérir définitivement, je me mis à sa disposition pour essayer de dresser le relevé en question.

— Seulement, lui dis-je, estimez-vous très-chanceux que personne ne vous ait compris avec vos *wang-pa*; pensez si le major aurait droit d'être froissé en apprenant que vous doutez de sa fille ! C'est tellement inconvenant...

— C'est tout ce qu'il y a de plus inconvenant, poursuivit-il avec fougue, frère aîné, donnez-moi encore des leçons, je ne suis qu'une grosse bête.

Il n'y avait vraiment pas moyen de rester en

colère contre ce garçon-là ; il renchérisait sur les sermones les plus sévères.

— D'abord, mon cher Lou, commencez par changer vos habitudes de langage fleuri. Entre nous, l'amiral et moi, rien de mieux ; mais avec les Belges, gens essentiellement pratiques, de plus d'une lenteur d'esprit incroyable, excepté sur les questions pécuniaires où il n'y a pas de caissiers qui les surpassent, parlez sans lyrisme, si vous voulez qu'ils vous écoutent.

Après ces recommandations, nous convînmes d'aller passer l'après-midi à Bruges, pour poser nos premiers jalons.

Je pensais que l'éloignement lui donnerait de suite des regrets.

XXVIII

LES DANGERS DE L'ÉTUDE.

A Bruges, nous entrâmes dans une belle maison où la bonne nous reçut avec les éclats de rire d'usage.

Un gros amateur de tulipes, un vrai titan, fumait une grosse pipe et considérait ses plantations à travers la fumée bleuâtre.

Il y avait à parier dix contre un qu'il ne pensait à rien.

L'intempestif mandarin lui demanda à brûle-pourpoint :

— Monsieur, êtes vous coucou ?

L'autre qui, par exception, avait l'esprit vif, se leva écumant de fureur. Je vous laisse à penser le vacarme qu'il fit pour appeler ses gens. Il

nous aurait même jeté tous ses pots à la tête si nous n'avions pas filé avec la vitesse du vent et de la prudence.

Au reste, le pauvre mandarin reçut un morceau de terre cuite sur le pariétal droit, ce qui lui souleva aussitôt une grosse bosse bleu foncé.

— Vous voyez, mon cher Lou, disais-je en courant, que ces expéditions ne sont pas sans périls ; il faut payer de sa personne. Remarquez, pourtant, que vous exagérez mes conseils ; je vous avais recommandé de parler à l'occidentale, d'être concis et clair, mais pas tant que ça. Il y a des limites que diantre !

Le tulipier nous poursuivait toujours avec ses grandes jambes, ses imprécations et ses oignons et il allait nous pincer, comme Gulliver les nains, quand heureusement nous parvînmes à la gare.

Nous nous réfugiâmes affolés dans un train qui démarrait précisément.

XXIX

L'EXPRESS.

C'était un express à toute vapeur où se prélassait un grand personnage. Les revers de son habit étaient diaprés comme une prairie de juin, tant il avait de décorations.

Il n'y manquait que des sauterelles.

Nous le reconnûmes de suite pour un diplomate, car il ne témoigna pas de surprise en nous voyant, — pas même un léger sourcillement, pas plus que s'il avait été en bois, — bien que le train lui fût exclusivement réservé.

Il avait à côté de lui une brosse à barbe et un miroir portatif, pour s'exercer dans l'art des grimaces, afin de s'entretenir les muscles faciaux.

C'est là l'étude la plus difficile de la diploma-

tie, telle qu'elle se pratique, en France surtout ; il faut savoir sourire, cligner, froncer, bâiller, tousser à point, de façon à paraître toujours bien au courant.

Par conséquent, plutôt que de nous demander où nous allions, il préféra prendre des airs futés à la Talleyrand, pour nous laisser croire qu'il le savait. Nous autres, nous ne nous en doutions même pas.

Cependant, nous filions avec une rapidité vertigineuse.

J'avais bien un vague instinct que nous nous éloignons de Blankenberghe. Avec une telle accélération, nous aurions dû y revenir en huit ou dix minutes.

Il fallait que le diplomate fût excessivement pressé. Peut-être allait-il mener un cotillon ?

Nous attendîmes quelques minutes dans une réserve convenable.

Mon pauvre mandarin commençait à se démoraliser ; sa bosse enflait prodigieusement, et comme nous manquions d'arnica, il ne pouvait qu'y appliquer la lame froide de son couteau.

Tout à coup, je reconnus les premiers pâturages néerlandais, les polders, les troupeaux noirs, les maisons bariolées.

— Excellence! m'écriai-je involontairement, de grâce, où allons-nous?

— Quelque part.

— En êtes-vous sûr?...

— Si loin?... exclama le mandarin éperdu; ciel! ma fiancée, ma chère fiancée!...

Il grelottait de fièvre, toujours à cause de sa bosse.

Les contusions à la tête sont désagréables, je le sais, car j'en ai reçu plus d'une dans des batailles à coups de pierres aux jours de mon enfance.

Cependant, j'éprouvai un grand soulagement moral à voir mon ami repenser à ses amours.

— Du calme, Lou, lui dis-je, prenez patience; nous rentrerons par le premier train.

— C'est ça, c'est ça!...

La douleur le fit taire. Il leva précipitamment la vitre à coulisse pour y appliquer sa bosse, son couteau n'étant plus assez frais.

Un moment après, son agitation recommença; il me dit d'un ton fiévreux :

— Attendez, je vais toujours profiter de l'occasion.

Puis s'adressant au diplomate :

— Savez-vous, Excellence, s'il y a des coucous par là ?

— C'est selon.

— Enfin, en connaissez-vous ?

— Hé ! hé !...

— Expliquez-vous, s'il vous plaît.

Ainsi pressé, il prit une liasse de papiers dans un énorme portefeuille en maroquin rouge qu'il tira de son sac de nuit, et après les avoir feuilletés :

— Voulez-vous un cigare ? fit-il au mandarin avec une exquise politesse, en lui présentant des havanes gros comme la cuisse d'un enfant de quatre ans.

— Merci, répliqua l'autre d'un ton cassant, ne détournons pas la question... J'avais l'honneur de vous demander si vous connaissez des coucous.

Ses yeux étincelaient ; — il n'avait certes pas l'air commode.

L'autre, la figure un peu terreuse, dissimulait pourtant admirablement son inquiétude sous un sourire diplomatique.

— J'en connais sans en connaître, dit-il après réflexion.

— C'est comme si vous n'en connaissiez pas.

— Peut-être...

— Enfin ?

— Vous n'êtes pas clair...

— Permettez !

Une dispute allait s'engager ; mon ami devenant agressif sous l'influence des élancements de sa bosse.

J'essayai d'intervenir :

— Son Excellence ne peut pas révéler des secrets professionnels, mon ami Lou, songez-y.

— Voilà ! fit le diplomate, en m'envoyant un merci de la queue de la paupière.

— Excusez le mandarin, ajoutai-je à mi-voix ; il va se marier, c'est pour ça qu'il a la tête à l'envers.

— Je m'en doutais, refit l'Excellence d'un air roué.

Et il remit lestement tous ses papiers dans le portefeuille : les invitations à dîner, le manuel du cotillon et quelques billets doux de grandes dames plâtrées.

Au même instant, nous entrions à la gare d'Amsterdam.

Le diplomate descendit légèrement, et les basques de son habit disparurent comme un songe.

XXX

NOUVELLES ÉTUDES.

Ainsi, nous étions à Amsterdam !

Je ne saurais exprimer mon désappointement de m'être laissé entraîner à une si folle entreprise par pure complaisance.

Toutefois, je ne suis pas de ceux qui rejettent toujours la faute sur les autres, dès que ça va mal, et qui les accablent de récriminations aussi désobligeantes qu'inutiles :

— Parbleu ! je vous avais prévenu ! — Vous ne vouliez pas me croire ; — vous n'êtes qu'un niais ; — imbécile, va !...

Ayant accepté à la légère, il fallait pâtir patiemment et réparer la maladresse le mieux possible.

D'abord, je me promis en moi-même d'être plus circonspect à l'avenir.

Pour le présent, je résolus de décourager le mandarin et de le lasser tant que je pourrais, en activant nos études d'après les bosses.

Je voulais le traiter comme un bidet emporté auquel, plutôt que de tirer la bride vainement, le cavalier enfonce au contraire les éperons, pour l'exténuer plus vite.

— Eh bien ! frère aîné, lui dis-je avec l'accent du zèle, nous avons tâté la Belgique, tâtons la Néerlande ; après , nous passerons en Danemark...

— Oui, dit-il assez mollement ; cependant, peut-être trouverons-nous assez d'exemples ici pour en tirer une moyenne.

— Ah ! ah ! pensai-je à part moi, la réaction commence ; il regrette M^{lle} Baukanart. Continuons !...

— Vous avez bien vu, d'après les réponses évasives du diplomate, qu'il y a des coucous par ici, reprit-il.

— Certainement. Quand nous passerons devant une papeterie, n'oublions pas de prendre un gros registre pour inscrire nos documents.

— J'aimerais autant avoir un peu d'eau séda-

tive ; j'ai mal à ma bosse, vous n'avez pas idée de ça !

— Comment ! comment ! Ah çà, mon cher, il n'y a pas de bosse qui tienne. Nous voyageons pour étudier, eh bien, étudions sans délai... C'est même heureux que vous ayez une bosse.

— Vous trouvez ?

— Parbleu ! puisque c'est à elle que nous devons d'être ici. Moi, je suis charmé. Allons ! en route ! Et si vous voulez, après avoir exploré la ville, nous prendrons le vapeur qui côtoie l'Y, et nous visiterons les maisons de campagne.

— Le plan me convient beaucoup, fit-il de plus en plus faiblement ; pourtant nous pourrions dîner ?

— C'est juste ; vous pensez à tout.

Un sourire de soulagement détendit ses traits. J'ajoutai de suite, impitoyable :

— Mais commençons par nos visites, nous dînerons après.

Certes, il aurait mieux aimé recevoir une tuile sur la tête ; cependant, comme il avait peur de moi, il n'osait pas même demander grâce. Il fit un effort énergique et exclama, comme quelqu'un pressé d'en finir :

— Eh bien, allons !

Nous partîmes au pas accéléré.

Après avoir longé des quantités de rues sans échanger une parole, car je le suivais tout bonnement, nous parvînmes dans un des beaux quartiers, dans l'*Amstelstraat*.

— Eh bien, eh bien, Loulou, lui demandai-je enfin, à quoi vous décidez-vous ?

Il releva la tête, un peu piqué, et, d'un ton fendant, il me dit :

— Entrons là !

— Volontiers.

Représentez-vous un magnifique palais, en briques roses, avec portes et palissades de bronze sur le trottoir ; puis une vaste cour pavée, presque entièrement couverte de piles de fromages.

Le propriétaire se promenait au travers ; il les humait avec délices, tout en prenant des notes sur son calepin.

— Monsieur, lui fit le mandarin, d'un air engageant autant que possible, auriez-vous l'obligeance de nous dire s'il y a des coucous à Amsterdam ?

Le Néerlandais nous répondit avec un sérieux imperturbable, dans un français péniblement prononcé :

— Quatre sous la livre !

— J'ai l'honneur de vous demander s'il y a des coucous à Amsterdam, refit Lou encore une fois.

— Avec plaisir ; vous pouvez goûter...

Décidément, nous ne nous entendions pas.

Il était clair que le fromagier ne connaissait que les mots français nécessaires au commerce. Il nous prenait pour des clients, et peut-être même n'avait-il jamais pensé qu'il y eût au monde d'autres sujets de conversation que de vendre du fromage ou d'en manger.

Finalement, comme il ne parlait pas d'autre langue, et que nous, nous ne savions pas le néerlandais, nous lui fîmes nos excuses tant bien que mal, avant de prendre congé.

Il paraissait ébahi de nous voir partir sans laisser de commande. Au reste, je conçois qu'il ne devait s'attendre à rien moins qu'à la question du lettré.

Tout à coup, pourtant, au moment de passer la porte, nous entendîmes le bruit d'une tape sur le front. Nous nous retournâmes et nous l'aperçûmes plié en deux qui hennissait de rire.

Il venait de saisir vaguement.

— Hé, hé, messieurs, nous criait-il avec des

gestes de moulin à vent, pour nous rappeler. Coucou, coucou, ia, ia !

— Combien ? demanda le mandarin.

— Pas ici, pas ici, poursuivit l'autre, à travers le gros rire qui illuminait sa figure glaciale un moment avant ; — puis, par un large clignement de paupière, il nous désigna la maison à côté. J'y poussai le mandarin.

C'était la maison d'un Belge, qui parlait français couramment par conséquent.

Il nous reçut dans un immense magasin de cannelle.

— Monsieur, lui dis-je, car mon ami continuait à se refroidir et ne prenait pas la parole, nous voyageons pour une étude assez délicate qui interesse nos gouvernements... pour un relevé des... maris mécontents... La bonne grâce des Belges, leur tact, et surtout leur finesse d'esprit étant bien connues, nous venons vous prier de nous donner quelques indications sur la ville...

Il parut extrêmement flatté.

— Mon cher, nous répliqua-t-il en baissant la voix, et avec un geste de fatuité indicible, j'en connais un dans la maison rose à côté...

Celle d'où nous venions, précisément.

Nous reprîmes congé à la hâte. Ces deux vi-

sites nous avaient causé une impression de dégoût insurmontable.

— Quels séducteurs ! pensai-je en moi-même. Quelles doivent être les femmes qui se laissent enjôler par ces balourds?... Et tous les deux s'en prévalent ! Ils font la navette en se moquant l'un de l'autre, à leur barbe !

Et ma foi, je ne sais pas encore comment ce sujet de l'infidélité si profondément triste en lui-même et si sale dix fois sur douze, puisque les parjures négligent ou délaissent généralement ce qui vaut beaucoup mieux que ce qu'ils reprennent, peut encore provoquer les plaisanteries de tant de gens.

Une fois dans la rue, nous fîmes quelques pas de nouveau silencieux.

Lou baissait les oreilles, de plus en plus décontenancé.

Je jugeai le moment favorable pour lui adresser les paroles suivantes :

— Eh bien, cher ami, commencez-vous à entrevoir les difficultés de nos études ? Pas moyen d'avoir des renseignements certains. C'est à qui s'épargnera aux dépens d'autrui. Que si nous poursuivions l'enquête, nous finirions par avoir sur le monde des idées aussi fausses que décou-

rageantes. On rencontre assez d'infamies sans se donner la peine de courir après. J'en reviens toujours à mes moutons : voir juste. Vous savez aussi bien que moi que la vanité est la maladie universelle. Par une perversion bizarre du jugement, beaucoup de personnes croient se donner du mérite en se vantant d'avoir été déloyales, immorales, impudiques. Par bonheur, elles mentent effrontément ; ici, je les en félicite. Elles n'ont rien pris qui vaille la peine, ou, si elles ont essayé, elles en ont été pour leurs frais. Le nombre est incalculable de rêveurs qui finissent par se persuader que leurs imaginations se sont réalisées. Qu'ils aient effleuré le brodequin d'une dame ? Crac ! ils déclarent lui avoir pris tout le reste. C'est beaucoup. — Ce qui a une valeur se garde mieux qu'ils ne pensent, allez !... Pour moi, je ne suis pas si pessimiste que j'en ai l'air ; je crois le monde facilement guérissable, pourvu que les classes dirigeantes commencent à se soigner, voilà tout ; car, parmi elles, il y a des vauriens qui font du mal et du tapage pour deux cents à eux seuls, et qui entraînent tous les timides, les niais et les indécis. On ne remarque pas assez à quel point l'innocence effraye les gens, les pâles gandins encore

plus que les pâles voyous. Ainsi j'en connais des douzaines que vous pouvez appeler canaillles, gougeats, filous, coureurs et même plus sans qu'ils s'en blessent, au contraire ! mais qui vous attaqueraient volontiers en diffamation si vous leur disiez qu'ils sont purs. Mettons que ce sont des imbéciles et n'en parlons plus... Voyons, mon gros Loulou, êtes-vous dissuadé de vos projets ? Ah ça ! si nous retournions à Blankenberghe, qu'en pensez-vous ? Vous avez eu la chance insigne d'y rencontrer un amour sincère ; — c'est un oiseau rare ; ne manquez pas de lui mettre un peu de sel sur la queue... Aimez M^{lle} Nina, les yeux fermés. Si elle se conduit mal, tant pis pour elle. Remarquez bien que j'ai, au contraire, la conviction de sa droiture. Et vraiment, ne rougissez-vous pas de honte, à la fin, d'abandonner ainsi une si douce enfant ? Qui sait si elle ne se meurt pas d'inquiétude ? Je parierais que le major n'a pas dormi de la nuit, malgré la nouvelle *Revue des Deux Mondes* qu'il a reçue hier ; M^{me} Baukanart nous fusillerait elle-même avec volupté, et l'amiral, qui à été si gracieux pour nous, ne doit pas savoir comment nous qualifier.

Le mandarin pleurait lamentablement.

— Frère aîné, balbutia-t-il, merci, vous m'avez dessillé les yeux. Retournons sans perdre une minute. Je ne veux plus douter ; c'est bête, c'est excessivement bête de ma part, j'en conviens. Je me donnerais des coups, tant je suis mécontent de moi!... Eh quoi? les beaux jours de la vie passent comme les reines-marguerites printanières, et nous voulons encore les abréger!... Ah! venez, partons! prenons une voiture au galop pour aller à la gare... Misérable que je suis! j'ai un bonheur grand comme le ciel, et je ne l'apprécie pas!...

— C'est toujours comme ça!

— Oh! je vous jure d'être sage. A présent je n'oublierai plus les belles maximes de Kong-tseu ni de Meng-tseu. Je vais étudier le livre de *l'Invariabilité dans le milieu*, c'est-à-dire de la foi et de l'honneur. Frère aîné, je vous aime, mon âme vous aime, car vous m'avez sauvé!... Oh! oui, ma belle promesse, parlez-moi d'elle, s'il vous plaît. Je ne veux plus qu'elle pleure; si quelqu'un de nous deux doit pleurer, ce sera moi; je veux qu'elle rie toute la vie ineffablement, elle. Je brûle d'essuyer ses beaux yeux avec mes lèvres, ses beaux yeux, frère aîné, qui sont doux comme des violettes, et lumineux

comme des étoiles... Que ne suis-je déjà à ma noce !... Ah ! frère aîné, je me pâme rien qu'à l'idée de nous trouver ensemble sous la couverture en soie rouge, dans l'appartement intérieur, bien tranquilles dans l'air tiède parfumé de jasmins, nos deux cous appuyés l'un sur l'autre, comme deux sarcelles endormies à l'ombre des saules. Courons, courons, ne manquons pas le train, je vous en conjure...

Nous allions déjà au pas de charge depuis un quart d'heure.

Tout à coup une idée me vint.

— Attendez, dis-je à Lou en le retenant brusquement par la partie méridionale de son large pantalon, il nous faut un prétexte pour justifier nos folies, car si nous les racontions telles qu'elles sont, nous passerions pour deux idiots ; — de plus, personne ne nous croirait, tant c'est invraisemblable. Je vous propose de rapporter un de ces beaux fromages à écorce brune au major, puis un flacon de curaçao surfin à M^{me} Baukanart. Comme elle aime passablement les liqueurs, nous adoucirons ainsi l'accueil qui nous menace. Nous dirons que nous avons voulu leur causer une surprise en venant les prendre à la fabrique même, pour éviter les

contrefaçons. Le mensonge est si bénin qu'il ne peut en résulter aucun inconvénient.

— Certainement, certainement, fit-il avec sa fougue impatiente.

Puis, comme tout amant repentant qui désire expier ses fautes :

— Et à ma fiancée, que rapporterai-je ?

— Vous, d'abord ; — ensuite joignez-y quelque bijou charmant, toujours agréable à recevoir ; par exemple, une bague de réconciliation. Al-
lons à la fameuse taillerie de diamants.

— Courons, courons, je veux mériter ma grâce à tout prix ; je prendrai même une rivière entière... Ah ! frère aîné, vous êtes un ami précieux, vous connaissez toutes les ficelles.

En définitive, nous n'avions que quelques louis, nécessaires pour payer nos places.

Le pauvre mandarin se désolait d'autant plus qu'il était sincère dans ses élans.

Il fallut nous en tenir au fromage prosaïque et au curaçao.

Toutefois, comme nous retournions à la gare, en coupant par le *Kloveniers-burgwall*, la curiosité, si intense en voyage, nous attira vers un gigantesque parasol jaune sous lequel un saltimbanque tapait de la grosse caisse.

C'était un dresseur d'oiseaux ; il montrait des sansonnets et des serins qui jouaient aux cartes.

J'ai toujours pensé que ce n'était guère leur métier.

Enfin, il vendait des souris rouges apprivoisées qui vous mangeaient dans la main, aussi cavalièrement que des cocottes.

Elles accouraient toutes à leur nom, sans erreur. Je les ai retenus :

M^{lle} Patti, Bismarck, Virginie, Marguerite, Faust, et enfin la reine Pomaré.

Elles charmèrent tellement le mandarin qu'il en prit une immédiatement, moyennant quinze sous.

— C'est pour mon épouse, me fit-il rayonnant.

— Peste ! comme vous y allez !

— Oh ! j'aurais mieux aimé le diamant.

Puis, tout à coup, recouvrant son sens pratique :

— Après tout, c'est peut-être mieux ; il ne faut pas gâter les femmes !

XXXI

CANAUX, CANARDS, CANAILLES.

Enfin, nous partîmes, à la jubilation du mandarin.

Comme il avait lu Voltaire, il ne manqua pas de s'écrier :

— Adieu canaux, canards, canailles !

Les injustices me révoltent toujours ; en conséquence, je priai mon ami de se mettre à la fenêtre, pour se persuader par lui-même qu'il n'y avait pas que des canaux, des canards et des canailles dans ces admirables paysages.

De plus, je me chargeai de quelques commentaires sur la Zélande, que nous allions traverser, et sur la Néerlande en général, que je connaissais déjà assez bien.

Apparemment Voltaire, avec sa partialité habituelle, a jugé le peuple entier dans un accès de mauvaise humeur, d'après son libraire et son cuisinier.

Deux cas exceptionnels, pour en déduire une généralité, c'est vraiment commode.

Cependant, l'appréciation voltairienne sur la Néerlande a été maintes fois rééditée, comme un verset de l'Évangile. Depuis l'innovation des trains de plaisir, tout journaliste qui éparpille une huitaine de jours entre Paris et Amsterdam se croit même obligé de rapporter un volume sur les canaux, les canards et les canailles ; — il rebrode sur le canevas du maître.

Pour moi, je me permettrai de le discuter aussi carrément que les autres évangélistes.

Et d'abord, les Néerlandais ne sont pas plus canailles que les Français.

Leurs canaux sont la plus gigantesque preuve de la patience humaine.

Enfin, je ne vois pas pourquoi les canards ne mériteraient pas l'estime des voyageurs, et notamment de Voltaire, qui était bien l'ami du grand Frédéric.

Remarquons encore que la boutade n'est pas de première qualité, surtout de la part d'un si

grand esprit; — il n'y a même rien de plus ficelle. C'est du commérage de reporter tout au plus.

D'un autre côté, prendre congé d'un pays avec une telle désinvolture me semble du dernier voyou, pour un maître courtisan qui connaissait si bien la civilité des cours, et par conséquent des basses-cours.

Ce qui montre une fois de plus que même les plus grands génies disent des bêtises, en parlant de ce qu'ils ne connaissent pas; ils devraient se contenter de celles qu'ils disent involontairement sur ce qu'ils savent.

Il n'en est pas moins regrettable que les Français conservent sur les Pays-Bas des idées d'une fantaisie puérile.

Nous avons une Néerlande de convention, canalisée et canardisée, comme un Japon de convention en laque et en porcelaine.

Nous avons aussi la Néerlande des peintres :

Un canal, un moulin aux ailes à moitié démantibulées, — pauvre moulin ! — et la lune, ou plus souvent un fromage à la crème renversé par-dessus.

C'est navrant. Ça vous a des airs de cimetière paludéen, et je conçois que ceux qui n'ont pas

vu la Néerlande vivante n'osent pas s'y risquer.

Les paysages néerlandais sont pourtant d'une variété infinie. Parcourez les provinces du nord, la Frise, et encore mieux les dunes de la Gueldre.

Par les soirs d'été, c'est indescriptible.

Ces immenses sables jaunes, aux reflets d'argent, pareils à des vagues pétrifiées, piqués çà et là de pins maritimes qui exhalent leur senteur résineuse ; le soleil large, qui meurt royalement dans sa pourpre, laissant le Zuyderzée se perdre dans la nuit, comme désolé que le disque de vie aille se plonger dans une autre mer ; — ça vous accable malgré vous.

Et puis, l'air y a des brumes étranges, des papillotements, des moires inconnues, des voiles de gaze qui revêtent ces panoramas d'une tristesse imposante et d'un grandiose intime.

Il y a là comme de l'Orient pâli par des douleurs inoubliables, avec des larmes dans l'air.

Des troupes de sansonnets rayent tout à coup le ciel de leur vol à tire-d'aile, en poussant un cri aigu et incisif ; quelques agneaux bêlent lamentablement parmi les pauvres bruyères rose pâle, et des cigognes lasses, posées sur

une patte, ressemblent à des fakirs béats, sur une colonne d'expiation.

Les provinces du sud, actuellement, n'ont plus rien de sauvage.

Depuis les guerres des Gueux, elles sont d'autant plus méconnaissables, que beaucoup de terrain a été reconquis sur la mer. Les Zélandais eux-mêmes, jadis si féroces, sont devenus les plus paisibles des habitants du pays et les plus cossus propriétaires de n'importe où.

En un mot, la Néerlande méridionale est la Néerlande grasse, celle des pâturages plantureux, peuplés d'innombrables bestiaux au pelage foncé, paissant placidement en compagnie des grues et des pies qui picorent entre leurs jambes. C'est la Néerlande luisante, époussetée comme une étagère de salon, où les étrangers novices admirent ces deux joujoux, Zaandam avec la baraque de Pierre le Grand, et l'excentrique village de Brok, où naguère encore il fallait aller broser ses habits à un quart de lieue et ôter ses souliers avant de pénétrer dans les rues.

C'est aussi la Néerlande à la Voltaire, celle des hôteliers rapaces et des canaux sans fin, qui rendent la circulation des piétons si éner-

vante pour nous autres impatients, à cause des ponts-levis qui se lèvent lentement devant les bateaux à voiles. Enfin, c'est la Néerlande cosmopolite, où les quais regorgent de denrées exotiques, et où tous les dialectes et tous les costumes du monde s'entre-croisent.

Mais que vous alliez d'une extrémité à l'autre des Pays-Bas, vous rencontrez partout l'activité continue de ce peuple si mou en apparence. Là, à l'exception des diplomates, pas un être qui ne devienne une roue dans l'immense engrenage de la patrie. Pas une main, pas une patte ne remue pour rien.

Les barbets, les gros mâtins à un nez, et même à deux, qui sont des rentiers paresseux dans les autres pays, en Néerlande, tirent les charrettes et gagnent honnêtement leur vie à la sueur de leur langue.

Le vent, lui aussi, doit sa part de besogne : pousser les voiles, soulever les eaux basses dans les déversoirs, broyer la farine, — car ces lourdauds mangent le pain du vent.

Au reste, si Voltaire avait pu éprouver de l'admiration pour quelque autre que pour lui, il n'aurait pas traité de canailles ces patriotes sublimes.

A l'origine, leurs ancêtres, les Bataves, n'avaient dépossédé ni volé personne, en piquant leurs tentes dans ces marécages peuplés de loups seulement. C'était déjà d'un grand exemple. Depuis, leurs magnifiques prairies se sont élevées de l'écume des ondes, comme des Vénus Astarté qu'ils ont sauvées.

Pour l'énergie morale, le patriotisme, la persévérance, ils sont les modèles des peuples passés et présents, sans exception.

Y a-t-il une guerre, dans les annales humaines, plus dignement soutenue que celle de leur indépendance ? Que de dévouements inconnus, que de grandeur privée, parmi le peuple, et desquels nous n'avons plus souvenir !

Au siège d'Harlem, par exemple, ces gros bouviers et ces matelots pesants tinrent tête pendant six mois au duc d'Albe, le premier capitaine du siècle ; ils savaient si bien se priver, que, pendant les deux dernières semaines, ils n'eurent à dévorer que les cuirs des harnais et des bottes. Ceux qui mouraient d'épuisement dans les rues, les vivants, décharnés comme des fantômes, avaient à peine la force de les ensevelir. Pourtant ils résistaient toujours.

Les femmes elles-mêmes, sans distinction de

castes, guerroyaient en vraies Amazones avec leur générale, la vaillante Kenau Hasselaar, une veuve, d'une réputation immaculée. Si elle avait été courtisane, son nom serait populaire dans le monde.

C'est en parlant du siège d'Harlem que d'Albe avouait avoir eu la plus grande surprise de sa longue carrière. Une compagnie de mousquetaires en patins s'était élancée sur le lac, — aujourd'hui épuisé, — qui les séparait des assiégeants ; ils avaient déchargé leurs mousquets, à brûle-pourpoint, et étaient rentrés avec la même précision géométrique, par une nouvelle glissade.

Et le sac de Naarden ? Et la campagne de la Frise ? Et le siège de Leyde, surtout ?

Quelle autre ville a jamais pris la mer pour alliée, et livré des batailles navales où les navires voguaient par-dessus les maisons, entre les cimes des peupliers ?

A la demande unanime, Guillaume de Nassau avait percé les digues de l'Yssel en soixante endroits ; toutes les vannes avaient été retirées, pour presser l'inondation. L'amiral Boisot put aborder sur les remparts mêmes, et ravitailler la place mourante, car il lui avait fallu recourir à

des nourritures sans nom, et même à des expédients comme celui-ci, imaginé par le bourgmestre Van der Werff, d'exécuter des sonneries de clairons pendant l'heure accoutumée des repas, pour distraire l'appétit.

C'est au même siège de Leyde que les pigeons servirent pour la première fois de messagers presque célestes. Ils apportaient des nouvelles du percement des digues, et, par suite, de la destruction des Espagnols. Dans la journée, des vigies guettaient sur la « tour des Gueux, » qui dominait la plaine, afin d'annoncer la première vague. Et quand elle apparut, monstrueuse, oh ! vous imaginez-vous les cris de joie délirante qui éclatèrent, comme des actions de grâces de démons délivrés ?

Tous ces intrépides se ruaient à la nage sur les Espagnols éperdus, qui se noyaient en masse dans le sauve-qui-peut, et ils les exterminaient à coups de pique, comme des requins.

Comment se fait-il qu'avec des prouesses si fabuleusement vraies, la Néerlande n'ait pas encore enfanté un grand poète pour recueillir toutes ces vaillances en une épopée frémissante ?

Mais ils ont bien d'autres soucis que de chanter leur gloire !

Il n'y a pas de contrée qui ait plus de poésie extérieure; il n'y a pas de peuple qui ait moins d'idéal.

• Les ciels, les bois, les grèves, les tourbières, les lacs, les sables mouvants, les neiges, les prairies, les oiseaux; — les origines mystérieuses, les calamités, les dévouements, les cataclysmes, tels que l'apparition du Zuyderzée au XIII^e siècle; — enfin toutes les variétés de l'exquis ou du sinistre, il les ont, sans que rien les émeuve.

Leurs meilleurs écrivains, les Vondel, les Bilberdijk, les Da Costa, pas plus que leurs musiciens, pas plus que leurs grands peintres, si célèbres pourtant, ne parviennent à s'alléger l'imagination ni à s'allumer.

Les femmes elles-mêmes ont perdu l'instinct de la grâce. Elles trouvent moyen d'être communes et laides, avec leurs fameuses « têtes d'or » si originales.

Tant qu'elles les portent à la mode ancienne, c'est-à-dire qu'elles se contentent des plaques d'or mince qui se moulent sur les pariétaux et se rejoignent à la nuque, elles sont ravissantes, surtout les brunes, à la carnation foncée, aux yeux noirs et aux narines minces, qui sont des

ressouvenirs bataves. Vous diriez des idoles indoues.

Eh bien, les niaises, au lieu de rester adorables, elles recouvrent les plaques de tulles; elles se masquent la nuque sous des dentelles; elles se piquent des pierreries lourdement montées en épingles fantasques, sur le front, en pendeloques souvent doubles aux oreilles, comme si elles en avaient deux paires. Bien heureux encore, si elles n'écrasent pas l'ensemble d'un casque en paille de riz avec des bouquets ou des plumets à la mode de n'importe où. Ainsi épinglées, elles sont littéralement sous les armes. Il n'y a pas moyen de leur baiser la joue sans risquer de s'éborgner.

Et puis, elles sont si gourmandes que bien peu de femmes mûres n'ont pas des nez violets et des peaux bourgeonnées.

La cuisine des Pays-Bas est des plus malsaines; elle paraît fade en dépit du gingembre, du piment ou des autres épices jetées à poignées dans tous les mets, et qui à la longue paralysent l'estomac. De plus, c'est du pâté à perpétuité, car un Néerlandais se résigne difficilement à manger d'un plat seul; il faut qu'il pique dans cinq ou six, étalés devant lui, de la viande, des

pommes de terre, des haricots, des raves, des condiments vinaigrés, des confitures ; — sans oublier de boire comme un trou tous les liquides imaginables, l'eau exceptée.

Cependant , par un contraste inattendu, la moyenne des fous, dans les Pays-Bas, dépasse de beaucoup celle des autres pays, grâce à deux excès déplorables : l'alcoolisme pour plus de la moitié à lui seul ; — puis l'exaltation religieuse, pour près d'un cinquième des autres.

Vous avez sans doute déjà lu dans des *Guides*, à l'usage des touristes, où tous les agréments possibles et impossibles son signalés, que les Néerlandaises ont des gorges magnifiques, qui rappellent la Jungfrau, ou plutôt deux Jungfrau.

C'est vrai pour les Flamandes et les Frisonnes seulement. Dans les autres provinces elles ne sont que moyennes, et dans beaucoup de villages écartés, où les traditions bonnes et mauvaises se pratiquent encore, beaucoup de bigotes, par une de ces insanités déconcertantes, s'imaginent être méritoires devant Dieu en se refoulant les seins avec des courroies et des corsets, de façon à être plates comme des garçons, aux risques d'accidents mortels.

Elles s'excusent en disant que c'est pour modérer les désirs.

C'est, plutôt, que les Néerlandais sont excessifs en tout ; ils veulent du maniéré, du monstrueux, du bizarre, du chargé, jusque dans leurs fameuses tulipes.

Voyez leurs habitations, comme elles sont étroites et badigeonnées de couleurs criardes ; souvent même elles apparaissent à plus de deux mètres au-dessous des canaux voisins. Il s'ensuit que les poissons nagent plus haut que leurs têtes, bizarrerie de plus dans ce pays du bizarre.

Certes, ces détails de la vie sédentaire ne montrent pas les Néerlandais sous un jour très-attractif. Leurs qualités sont grosses ; elles ne ressortent que dans les grosses circonstances, par conséquent, si des leviers puissants les soulèvent : la haine implacable, la mer ou les tarets, ces géants de patience.

Pendant la paix, leurs facultés se concentrent sur le bien-être matériel ; ils aiment leurs aises, leurs habitudes, leur *at home*, leurs collections, leurs manies, leur activité indolente qui leur est si personnelle ; — toutefois sans négliger l'hospitalité la plus généreuse, à l'occasion.

Il faut aussi leur reconnaître un mérite qui ne

se rencontre nulle part à un tel degré : celui de ne pas poser.

En définitive, ils gagnent d'autant plus à être connus que leurs airs maussades indisposent d'abord contre eux.

Voici pourtant une excentricité que je n'ai pas encore pu admettre.

Généralement, d'après les usages de la civilisation moderne, on entre dans les classes dirigeantes dès qu'on a assez d'argent pour porter des paletots au lieu de blouses. Rien là que de logique, puisque du jour où vous améliorez vos conditions extérieures, vous devez améliorer les autres.

Eh bien, les Néerlandais ne suivent pas ce parallélisme avec intention.

Je connais des propriétaires qui pourraient habiter des châteaux princiers avec tout le confortable voulu, et que vous prendriez pour leurs balayeurs. Ils sont sans cesse à l'ouvrage ; à peine s'ils se donnent une demi-journée de répit par-ci par-là, eux et leurs enfants.

Ils viennent se promener en ville, le samedi, par exemple : les femmes portant toute leur bijouterie en montre et des gants de fil à leurs mains calleuses.

Ils courent les musicos d'un air ébahi, presque sans causer, puis ils font une de ces ripailles invraisemblables, au champagne, qui est leur nectar, leur breuvage des dieux. Ils dépensent ainsi une poignée de florins à gobelotter.

Nous autres Français, nous serions crevés au deuxième service; en tout cas, nous en aurions pour six mois de diète à l'eau de Saint-Galmier.

Eux, le lendemain à l'aube, vous les trouveriez frais et dispos comme d'habitude, en gros sabots, enlevant la bouse et le purin des étables, tenues comme des boudoirs de cocottes à la mode.

J'ai essayé parfois de leur demander pourquoi ils entassaient si péniblement tant d'argent sans dépenser leurs revenus, et surtout sans profit pour leurs enfants qu'ils n'envoient pas au collège; — ils ne dépassent guère l'école primaire.

Ils m'ont invariablement répondu que si leurs fils en savaient plus qu'eux-mêmes ils perdraient leurs goûts modestes, ils mépriseraient les paysans, ils délaisseraient la maison pour les amusements des villes, ils galvauderaient leur avoir, ils ne soigneraient plus les cultures; bref, que le pays, privé de la vigilance des maîtres, périrait de suite.

Il y a évidemment du vrai, car on peut dire que la Néerlande n'appartient pas aux Néerlandais ; c'est eux qui appartiennent à leurs propriétés.

Cependant, en étudiant les traditions populaires, j'ai fini par découvrir une ombre d'idéal, tant la poésie s'impose à l'âme des peuples.

Il va sans dire qu'elle s'est réfugiée dans l'amour.

Il va sans dire aussi que la bourgeoisie huppée des villes n'en conserve plus trace, et que les classes patriciennes s'en moquent impitoyablement sans rien proposer de mieux.

Dans quelques villages retirés, quand un paysan s'enamoure d'une paysanne, sa famille va prévenir celle de la fille et prendre rendez-vous pour une visite des deux intéressés.

Presque toujours ceux-ci se connaissent depuis l'enfance ; ils ont dansé dans les kermesses ou patiné côte à côte sur les canaux gelés.

Au bout de quelques jours, pendant lesquels la jeune fille a pu méditer son consentement ou son refus, le prétendant se présente, inquiet, Dieu sait comme !

Et voici ce qui se passe :

Dans tous les cas, les parents l'accueillent

avec politesse, avec affection même; puis, après quelques minutes, ils s'éloignent sans défiance, laissant les deux autres en tête-à-tête, devant le foyer.

Ils causent ainsi à leur fantaisie, de tout ce qu'ils veulent; — excepté d'amour.

Mais si la fille entretient le feu avec soin, en y jetant du bois, c'est signe de consentement. L'amoureux peut se déclarer; le mariage est convenu et les parents sont rappelés.

Si au contraire elle le laisse s'éteindre, le pauvre garçon n'a qu'à partir, et pas un mot du sujet de sa visite n'a été prononcé.

N'est-ce pas d'une délicatesse souveraine?

L'épisode du feu a une variante qui passe pour immémoriale aussi, quoiqu'il y figure une pipe. Mais il faut se souvenir que les Néerlandais fumaient depuis des siècles avant l'importation du tabac; — ils fumaient, paraît-il, des feuilles de chanvre.

Au moment où l'amoureux vient dans la maison de la désirée, après l'accueil des parents et les premières questions sur la santé, les moissons ou les autres nouvelles, la fille arrive.

Grande émotion!

A-t-elle les mains vides? Oh! alors c'est fini.

L'autre sait à quoi s'en tenir, et il dit adieu, toujours sans qu'un mot d'allusion s'échange.

Par contre, consent-elle? Elle présente à son adorateur une pipe enjolivée de passementerie, de feuillage, de pâquerettes et d'immortelles.

La pipe se conserve comme une relique.

Eh bien! dans un cadeau si humble, dans une pipe en terre commune, à la portée des pauvres, l'instinct populaire a trouvé une image juste et une leçon plus fine qu'il n'y paraît.

Une pipe comme ces pipes-là, c'est extra-fragile.

Plus elle est longue et parée, plus elle est censée annoncer d'amour.

Par contre, plus elle se casse facilement.

XXXII

COMMENT SE FONT LES RÉPUTATIONS.

De canards en canards nous rentrâmes à Blankenberghe après deux jours d'absence.

M^{lle} Proserpine se trouvait à la station, car elle se plaisait à voir l'arrivée des voyageurs.

— Ah ! s'écria-t-elle, M^{me} Baukanart maronne joliment après vous, allez !

Puis elle nous prévint des troubles causés par notre fugue. La colonie entière s'en était émue, et les conjectures d'aller leur train ; — elles y avaient toutes passé, sauf la bonne.

Le plus grave était un gros accès de fièvre de M^{lle} Nina. Pour la première fois, aussi, le major n'avait pas présidé la table ; il se tenait morne et songeur dans son fauteuil.

Vainement l'amiral essayait-il de nous innocenter; il donnait sa parole que nous n'avions pas pu fuir sans un motif excusable, peut-être même involontaire; que, du reste, nous allions revenir et que tout paraîtrait clair comme le jour.

Lui-même commençait à désespérer; un de ses yeux voguait piteusement sur la mer d'Okotsk, l'autre dans la baie de Gascogne.

Mais ce qui m'alarma le plus, ce fut la colère de la majore; elle m'accusait de tout, m'accablant d'invectives.

— Je parie ma tête à couper, avait-elle dit à Proserpine, que c'est ce misérable Dupont de la Loire qui a entraîné Lou. Ces canailles de Français sont tous les mêmes; pas un zeste de sérieux!...

Pour bouquet, un nouvel arrivant, venu de Bruxelles le lendemain, prétendait avoir aperçu, dans un café chantant, un mandarin qui gobelotait gaiement avec un compagnon en cravate à pois blancs.

M^{me} Baukanart, douée d'une forte logique de belle-mère, en avait immédiatement conclu que c'étaient nous.

Profitez de ces exemples, ô vous qui lisez ces

lignes. Voilà sur quels pilotis s'appuient presque toujours les réputations.

Une tireuse de cartes, connue pour sa double vue infallible, avait également déclaré que nous étions enlevés par deux Polonaises, parties la veille avec fracas, par une rouerie cousue de fil blanc.

Dans sa rage croissante, la majeure allait jusqu'à fouiller les tiroirs, pour voir si nous n'avions rien volé.

Cependant, la nouvelle que nous étions revenus se répandit comme l'étincelle sur une étoupille.

Les Blankenbergeois accouraient nous admirer; quelques-uns même, les incrédules, nous tâtaient sans façon, dans l'idée que nous pouvions être des mannequins en pain d'épice.

L'amiral, prévenu par la rumeur, vint précipitamment à notre rencontre.

En quelques mots, je le mis au courant. De son côté, il nous confirma les renseignements de M^{lle} Proserpine sur la situation, et me pria d'être prudent, car la majeure venait de jurer qu'elle me poignarderait.

Le rémouleur avait précisément aiguisé le couteau à découper devant elle.

Du reste, il ne me quitta pas d'une semelle, prêt à me secourir.

Je rassemblai tout mon courage, et je dis à mes amis :

— Entrons, je n'aurai pas peur : *Montjoie et saint Denis !*

XXXIII

LA PAIX.

Rien de plus louable que la modestie, certes ; cependant, je crois pouvoir dire exceptionnellement, sans y manquer, que je fis preuve d'une grande adresse diplomatique.

Nous entrâmes brusquement dans le salon du major, moi en avant.

L'invalides se tenait sur le canapé, les coudes sur la table, le front dans ses mains, avec sa pipe qu'il avait laissée s'éteindre entre ses dents, et sa pauvre jambe de bois en l'air.

M^{me} Baukanart enlevait ses papillotes devant lui.

Elle criait d'une voix si courroucée, que je

distinguai clairement ces paroles, au moment même où je poussais la porte :

— N'aie pas peur, l'infâme Dupont de la Loire me payera ça. Je me vengerai, aussi vrai que je m'appelle Clarisse ! Je vais écrire à la préfecture pour demander l'extradition !

A mon aspect, elle fit un cri et demeura raide comme une morue salée, ses papillotes tout de travers.

Je profitai de la circonstance.

— Eh quoi ! belle-maman, lui dis-je en la prenant dans mes bras, — et voici où j'eus de l'audace, je lui baisai la joue ; — il paraît que vous m'en voulez ? Ah ! grande vilaine que vous êtes, va ! Moi qui viens d'Amsterdam exprès pour vous rapporter du curacao, du curacao à la belle-maman...

Je lui mettais sous le nez la pompeuse étiquette glacée et dorée du flacon.

— N'aviez-vous pas exprimé le désir, l'autre jour, d'en boire du sec de la fameuse distillerie de Van Terkuit aîné et Compagnie ?

— C'est vrai, c'est vrai, belle-maman ! exclama le mandarin ; mon frère aîné a été magnifique comme le ciel, il a toute mon admiration.

A ces mots, le major parut se réveiller d'un

mauvais rêve ; il se leva tout droit et fit sonner sa jambe plusieurs fois sur le parquet.

Il s'essuya le front, puis enfin :

— Ah ! murmura-t-il, vous voilà, mes amis ; c'est bien vous, vous voilà, vous voilà!...

Il nous tapait sur les épaules avec une joie enfantine.

— Eh bien, Minette, je te disais bien que ce n'étaient pas des capons. Pardieu ! je m'y connais. D'abord, les Français sont mes amis, je les soutiens toujours... Mon cher Dupont de la Loire, il n'y a pas moyen d'avoir des prévenances plus charmantes que vous!... Comment ! aller à Amsterdam exprès pour une gracieuseté à la majore, qui vous accusait ! Ah ! j'en suis extrêmement ému, là... extrêmement, parole d'honneur!...

Il me broyait les mains pour marquer la ponctuation.

La mère Baukanart était si capot, qu'elle n'osait me regarder.

Incontestablement, le curacao la ravissait, mais, dans son entêtement de commère, elle ne voulait pas avouer ses regrets de m'avoir si mal-traité.

Lou eut la bonne inspiration d'abrégier le malaise, en demandant :

— Et ma fiancée, ma chère fiancée, où est-elle ?

M^{me} Baukanart répondit alors, d'un ton moitié boudeur, moitié affable :

— Ah ! c'est égal, vous êtes deux monstres, de nous avoir tant effrayés. Vous deviez au moins nous écrire...

Puis, pour le mandarin :

— Vous méritez que je vous la refuse, ma Nina.

Le mandarin se prit à rire, car il voyait bien que ce n'était pas sérieux.

La belle-maman fit les yeux doux au curaçao, et s'en alla en disant :

— Je vais vous l'amener.

XXXIV

CONTENTEMENT DU MAJOR.

Le major avait déjà repris sa bonne humeur ; il riait à se tenir les côtes.

— Les femmes, nous fit-il avec un geste confidentiel, c'est toujours la même mécanique ; ça se détraque pour une puce...

Tout à coup, il remarqua le fromage que le mandarin portait empaqueté dans son foulard.

— Ah ça ! mon gendre, posez donc vos bagages sur la table, vous allez vous démonter le poignet.

— Ciel ! beau-papa, s'écria l'autre, tiré de sa distraction, c'est un cadeau pour vous ! Permettez !... il est tout frais...

Le major fut encore plus confus que pour le

curaçao, tant les gens de cœur sont sensibles aux plus minces attentions.

— Peste ! dit-il, c'est du gros calibre !... Et il fleure suavement... Ma parole d'honneur, j'aime mieux ça que l'eau de Cologne !...

Il le reniflait avec un bruit de pompe à incendie, et il le tenait dans sa main droite étendue, en souriant d'un sourire paternel plein de bonté.

Tel, dans ces anciennes gravures allemandes, l'empereur, à la barbe fleurie, porte la boule du monde.

XXXV

LA SOURIS.

M^{lle} Proserpine s'était empressée d'aller annoncer le retour de son infidèle à M^{lle} Nina, pendant que nous entrions au salon.

La nouvelle lui enleva sa fièvre beaucoup mieux que la quinine.

— Vite, Proserpine, mes bas, mon corset, ma robe de tulle!...

C'était une agitation inexprimable.

— Il t'a demandé de mes nouvelles tout de suite, au moins ?

— Oh ! oui, sitôt qu'il m'a vue.

— Tu ne lui as pas dit que j'étais malade ?

— Oh ! si.

— Tu ne devais pas!... Et d'où vient-il ?

— Je ne sais pas, il descendait du train d'Amsterdam, avec M. Dupont de la Loire.

— Ah !... Il n'a rien de cassé ?

— Oh ! il n'en a pas l'air.

— Vite, vite ! que j'aie tout sous la main ; le démêloir ?

— Voilà !

— Mon flacon d'odeur ?

— Voilà !

— Le miroir ?

— Voilà !

— Ah ! Seigneur ! je suis pâle comme une déterrée !...

— Pincez-vous les joues.

— Aide-moi.

C'est au milieu de ces opérations que M^{me} Baukanart les surprit.

Elle leur flanqua à toutes les deux une paire de claques pour leur apprendre à se mettre du rouge.

Finale ment, l'impatiente fut prête en deux minutes, et elle accourut au salon.

Je vous laisse à penser la joie des deux amants.

M^{lle} Nina commença par s'évanouir sur la poitrine du mandarin ; la pauvre enfant était très-

faible, n'ayant rien mangé depuis deux jours.

Nous eûmes une grande panique.

Par bonheur le mandarin avait sa souris apprivoisée, et la souris, qui se portait bien, avait les pattes froides.

Il la fit courir sur le cou blanc de M^{lle} Nina, laquelle se sentant chatouillée si agréablement recouvra ses esprits.

La « reine Pomaré » lui causa autant de plaisir que si elle avait été un gros diamant, ce qui prouve que l'amour est encore le meilleur des bijoutiers.

Il n'en est pas moins vrai que si la fille du major avait appartenu aux classes dirigeantes, à prétentions et à cœur sec, elle aurait jeté la souris au nez de son futur, sous prétexte que ce n'était pas un présent assez cher pour une demoiselle comme il faut.

Il est encore plus certain, hélas ! monsieur, que comme la reine Pomaré se promenait sur la table et venait croquer gentiment une amande dans la main de sa nouvelle maîtresse, « l'ami des souris » entra par la fenêtre avec son air paternel.

Personne ne se méfiait de lui, grâce à son passé si pur.

Cependant sa parole n'avait pas plus de consistance que celle des souverains, le lendemain de leur élection.

Il lui prit un caprice.

Peut-être n'aimait-il que les rouses, qu'il sait ?

Le cœur des chats est insondable.

En moins de rien, il sauta sur la reine, et plus personne ne la revit.

M^{lle} Nina versa bien des larmes.

Il fallut toutes les consolations du mandarin pour les apaiser.

Les amoureux du Céleste-Empire ont des façons exquisés dans leurs tendresses.

Ils emploient avec prédilection les contraires, — les antonymies, comme disent les pédants, — et c'est l'inflexion de la voix qui redresse le sens et lui donne le charme.

— Ma détestée, lui chantonnait-il, oh ! ma grande détestée que j'exècre de toute mon âme, vous avez d'autres souris sur les cerises de vos lèvres, laissez-moi les ravir comme le gros chat jaune a ravi la reine Pomaré.

M^{lle} Nina souriait malgré elle, à travers ses larmes, des souris adorables qui couraient dans ses yeux, car le mandarin parlait avec une

grâce que je ne sais pas transcrire, qui attirait les souris.

Aussi les ravissait-il par douzaines.

Ah ! ciel ! quelle souricière que mon ami Lou !

XXVI

AUX DAMES.

Je demande la permission de dédier quelques lignes aux dames.

Les baisers sont les fleurs des lèvres.

Eh bien ! avez-vous jamais pensé, mesdames, qu'il y a de pauvres peuplades sur la terre qui ne les connaissent pas ?

Les indigènes de la Nouvelle-Zélande, les Papous, les Taïtiens, les Australiens, la tribu africaine des Saumalis, les Esquimaux, entre autres.

Ceux-ci se contentent de se taper le nez l'un contre l'autre, ceux-là les épaules, la poitrine, l'épigastre ou la figure avec les mains et même les pieds de leurs partenaires.

Ils ne savent pas détailler la sensualité comme nous ; les mères n'ont pas de baisers pour leurs enfants , ni les amants pour leurs amantes.

Par contre, tous les peuples civilisés semblent pratiquer, d'instinct, les caresses par la pression des lèvres. A part les exceptions précédentes, elles appartiennent exclusivement à la race humaine, puisque les bêtes, pas même les singes, ne s'en doutent.

Cependant, nous autres Français, nous avons une gradation de nuances qui nous est presque innée. Les Américaines m'ont répété maintes fois que c'était un de nos plus jolis signes révélateurs, aussi, les dames françaises devraient-elles à tout prix, par tous les moyens imaginables, monter la garde pour sa conservation.

Rien de plus grandement charmant, quand c'est exécuté par un Français vraiment français, un Français de la Gaule, c'est-à-dire distingué, généreux, brave, pétillant d'esprit, délicat et aimant.

Vous me direz qu'il n'y en a pas beaucoup qui entrent dans ce passe-port là ; — je le sais si pertinemment moi-même que je ne pourrais en citer que deux à Paris, pratiquant la tradi-

tion dans toute sa pureté; et encore l'un habite-t-il de l'autre côté de l'eau et a été élève de M^{me} Récamier.

Il ne pratique plus beaucoup.

Les classes dirigeantes ayant perdu à peu près toutes les saveurs gauloises, en singeant les Allemands et les Russes, c'est une grâce de plus qui nous abandonne.

Le principe n'est pas moins à nous, et j'espère que les collectionneuses de caresses le conserveront sur un coin de leurs lèvres.

Enfin, voici :

Les étrangers de tous les points de la rose des vents mettent du premier coup les pieds dans le plat; ils se baisent sur les lèvres, sans distinction de sexe, d'âge, d'amitié, de lien, d'intimité, d'estime, d'amour.

Ils ont les caresses lourdes.

Nous autres, nous avons la gamme suivante :

Le baiser du front pour les aïeules et les mères.

Le baiser des joues pour les sœurs, les cousines, les amies, les parents en général et les amis mâles.

Le baiser des lèvres pour les amoureuses; —

des lèvres, remarquez bien, car la fleur appartient de droit aux amoureuses et ne se donne qu'à elles; — ce qui n'exclut pas les autres places, ça va sans dire.

Le baiser de la main pour les souveraines.

La poignée de main pour les relations agréables.

Le salut pour les convenances.

La botte pour les polissons; — c'était la note sensible.

XXXVII

LES OREILLES DU LETTRÉ.

Les noces étaient décidées pour la fin du mois.

Le trousseau de la mariée avançait ; la major, Proserpine, M^{me} François et quelques amies passaient les nuits à coudre, à piquer, à bleuir, à amidonner et à repasser.

Quant à nous autres, nous discussions le menu du repas, car le major tenait à ce qu'il fît sensation.

Le maître-queux, M. Paul, promettait de se surpasser dans l'exécution de plats inconnus, et certes on pouvait le croire sur parole.

Il s'exerçait continuellement, au point d'arriver à des tours de prestidigitation tenant du

miracle. Ainsi, je me souviens qu'il nous servit une fois une longe de veau pour une sole à la normande et une autre fois pour du civet de lièvre.

Cependant le matin des épousailles se leva. Selon l'usage on devait commencer par la mairie, puis aller à la messe, car M. Lou, en boudhiste coulant, avait déclaré qu'il irait partout où M^{me} Baukanart l'exigerait.

M^{lle} Nina valait bien une messe.

Nous allâmes donc à la mairie, les fiancés, les témoins, les parents et Proserpine, laquelle était beaucoup plus la camarade de sa maîtresse que sa servante.

Vous savez comment se posent les questions du maire ou du bourgmestre, ce qui revient au même; par conséquent, je n'en parlerais pas si elles n'avaient été troublées par un incident.

Au moment où le fonctionnaire demandait :

— « Lou-tseu-sin, consentez-vous à prendre Nina Van der Baukanart pour épouse? » Lou répondit avec le sourire que vous connaissez :

— Certainement, avec plaisir.

Mais, au même instant, il plia les oreilles, l'hélix en avant, du côté du bourgmestre.

Celui-ci, qui n'avait jamais remarqué pareille

faculté que parmi les lapins, partit de rire, étant rieur, malgré la gravité de sa charge. C'était d'autant plus gênant que la plupart d'entre nous ne savaient pas la cause d'une telle inconvenance.

Le major, inquiet, fronçait ses gros sourcils et tapait le parquet de sa jambe de bois à coups précipités. Il menaçait même le bourgmestre avec sa canne, d'une façon aussi discrète que possible, mimant le mouvement de la lui casser sur la tête.

Toujours est-il qu'il fallut au magistrat plusieurs minutes pour se remettre.

Pendant qu'il rit, nous allons vite effleurer un sujet des plus énigmatiques.

Pour moi, j'aime assez mêler le grave au plaisant, de même que des éclats de rire au solennel, comme des coquelicots à travers les épis.

XXXVIII

LES RÉVERSIONS.

Si vous apportez quelque attention en vos lectures, vous avez remarqué que j'ai dit plusieurs fois :

« Le mandarin dressait les oreilles ; » ou d'autres expressions semblables.

Peut-être pensiez-vous que je parlais au figuré ?

Ah ! par exemple !

Mon ami pouvait réellement mouvoir ses oreilles.

Comme il y a passablement de Japonais en France, vous savez sans doute déjà que les oreilles des races jaunes et même celles des Russes, croisés de Mongols, sont beaucoup plus

gracieuses que les oreilles des races caucasiennes. Ainsi, je suis sûr que vous en connaissez plus d'une, parmi vos parents, qui sont larges et tourmentées comme des assiettes de Bernard Palissy.

Celles de mon ami étaient étroites et mignonnes, aux contours d'une délicatesse exquise, et vous n'avez pas idée de ce que leur mobilité ajoutait de piquant et de mutin à son expression un peu placide, de la placidité asiatique.

Du reste, loin d'être une monstruosité, elles n'étaient que la réapparition d'une de ces nombreuses facultés perdues ou plutôt endormies que nous devrions tous ravoir si nous n'étions des paresseux.

C'est ce que Darwin appelle des réversions.

Il y en a de plusieurs sortes.

Les réversions organiques ou musculaires, comme celle-ci; — qui remontent, paraît-il, à des ancêtres simiens ou même plus éloignés.

Darwin va jusqu'à expliquer l'influence de la lune sur certains états physiologiques, tels que les menstrues, par un ressouvenir de la vie moitié aquatique, moitié terrestre, alternée par les marées; — ce qui serait une réversion d'une suite de siècles étourdissante.

Viennent ensuite les réversions limitées, purement humaines, beaucoup plus faciles à admettre et même indiscutables :

Les réversions maladives, par lesquelles un enfant a la même infirmité qu'un ascendant éloigné, sans que les intermédiaires en aient présenté des traces sensibles.

Les réversions de ressemblances, qui sont si fréquentes que tout le monde les connaît.

Les réversions de goûts, de tics, de caprices, d'humeur, d'aptitudes, de défauts; car la transmission héréditaire des acquisitions intellectuelles n'est pas plus niable que celle de l'organisation physique.

La passion des Néerlandais pour les bijoux pourrait bien n'être qu'une réversion du paganisme. De même que les images si colorées des bardes écossais et gallois, qui contrastent avec leur climat brumeux et gris, ne sont probablement que des ressouvenirs d'un ancien soleil.

Enfin il y a encore les réversions d'âmes, desquelles Darwin ne parle pas.

C'est un oubli. Personne qui n'ait remarqué maintes fois les figures les plus artistement belles, aux contours d'une pureté sans défaut, se transformer soudainement dans certaines émo-

tions, telles que la frayeur, la sensualité, la gourmandise, la haine, la vengeance, et refléter, comme sur un miroir, des expressions accentuées de carnassiers, d'oiseaux de proie, de reptiles même.

C'est l'âme, encore imprégnée d'une vie antérieure, qui vient de modeler pour ainsi dire la chair par une poussée prodigieuse.

Réciproquement, si vous connaissez les bêtes dans l'intimité, vous avez été surpris, peut-être épouvanté, des effluves émanant de leurs yeux, souvent sans cause extérieure; de leurs expressions si aimantes, si douloureuses, si expressives, enfin, que vous ne pouvez les attribuer qu'à des pensées ou à des efforts du principe de vie pour s'élargir.

Et ici, je signalerai précisément le rapport du darwinisme avec les idées védiques.

Le darwinisme ou transformisme n'est autre que la croyance à la migration des âmes, prise du côté matérialiste.

L'inventeur ne s'en est peut-être pas aperçu.

Pour lui, les êtres progressent pas à pas, depuis la monade initiale, — une larve, dans le genre des ascidiens actuels, selon ses propres expressions, — jusqu'aux entozoaires... aux ba-

traciens... aux oiseaux... aux primates, puis à nous.

Mais ces progrès sont inconscients; ils ne se réalisent qu'avec une lenteur qui ressemble à l'immuable, et grâce à deux agents mécaniques, inconscients aussi : la sélection naturelle ou influence des milieux, et la sélection sexuelle ou influence des affinités.

Rien de plus ingénieux, certes, malgré les conséquences, les contradictions et les lacunes qui se présentent en masse.

D'abord la filière est impossible à suivre, car il n'y a souvent pas moyen d'apprécier si tel ou tel être vaut moins que tel ou tel autre.

Ensuite, ce qui est encore plus grave, elle ne se relie pas au reste de l'univers; — comme si la terre était indépendante de l'ensemble.

Incontestablement, les sélections ont une importance considérable, bien qu'elles n'aillent pas jusqu'à changer les races.

Les races diverses se meuvent dans des cercles énormes, où les sélections ne peuvent que les pousser du centre à la pointe du rayon.

Nos âmes sont des planètes qui gravitent autour d'un soleil inconnu.

J'ajouterai que l'explication du retour excep-

tionnel d'une faculté de poisson, par exemple, par une réversion à l'ancêtre poisson, n'est pas concluante.

L'anomalie se trouve au contraire dans les sujets qui ont perdu les facultés en question.

Logiquement, les êtres les plus élevés doivent avoir des facultés élevées en proportion de leur place, sans préjudice de celles des êtres inférieurs. Ils doivent avoir à la fois autant, mieux et plus.

Les clowns, les coureurs et les plongeurs prouvent péremptoirement la possibilité de réacquérir des facultés disparues, lesquelles deviendraient bien plus remarquables si plusieurs générations successives les cultivaient avec soin.

Nous les avons tous à l'état latent, dans ce que Darwin appelle les rudiments.

D'un autre côté, Darwin ramène toute la création à la monade, c'est-à-dire à la vie à peine végétative, et encore! sa monade, est-il obligé de l'admettre sans savoir d'où elle vient.

En réalité, il part d'un principe idéaliste; — car il faut toujours en revenir là.

Eh bien, si j'admets une monade sur un point quelconque du monde, j'en admets volontiers une seconde sur un autre point, sans plus de dif-

ficultés, et par suite un nombre indéfini, toutes d'essences diverses.

C'est ce que font les védistes.

Pour eux, la multiplicité des origines n'est pas plus douteuse que celle des incarnations.

L'âme passe et se filtre constamment, depuis la molécule à peine organisée de l'algue ou du minéral même, — puisque tout est vie, force et mouvement, — jusqu'aux êtres les plus élevés.

De plus, selon qu'elle s'affine ou se ravale par des impuretés reprises, elle monte ou redescend de plusieurs degrés à la fois.

Je dirais volontiers qu'elle change de densité et par suite de gravitation.

Elle vise à l'idéal, que nous ne pouvons évidemment pas concevoir avec nos sens bornés; elle en devient l'asymptote ou la tangente à l'infini.

L'infini c'est l'unité, et l'unité c'est Dieu.

L'unité brahmanique est l'ensemble de toutes les facultés; c'est ce qui contient tout, à l'inverse de l'unité darwinienne qui n'est qu'une fraction infinitésimale.

Certes, voilà des idées rationnelles d'une magnificence éblouissante; les plus grands génies anciens y croyaient; Platon les avait remises en

circulation, et vous avouerez qu'elles en valent bien d'autres.

Cependant, je n'oublie pas que je me suis imposé de narrer les amours de mon ami Lou aux gens du monde.

S'ils veulent bien lire les pages suivantes, j'espère qu'ils me pardonneront mes interminables digressions.

XXXIX

LE MAGISTRAT S'APAISE.

Après que le bourgmestre eut ri tout son soûl et que la cérémonie civile fut terminée, nous allâmes à l'église.

Par prudence, l'amiral pria le mandarin de tenir ses oreilles tranquilles, afin que le suisse, ni le bedeau, ni le curé n'éclatassent de rire aussi.

Il va sans dire qu'elles ne bougèrent pas.

Puis enfin nous sortîmes, salués par les vivats entousiastes que les gamins criaient autour de nous, en tirant des salves de coups de pistolet, à la grande joie du major.

Il fallait voir comme il excitait les tireurs !

Ceux-ci s'amusaient comme des perdus à se pousser dans la poussière pour ramasser les gros

sous et la menue monnaie que les nouveaux époux leur jetaient généreusement.

Il faut savoir, à présent, que j'étais garçon d'honneur.

J'avais une jolie commère, de Bruges, qui me plaisait beaucoup. Cependant, comme le major désirait vivement suivre les anciennes coutumes, et que personne plus que moi ne respecte celles qui sont gracieuses, gaies ou significatives, il me pria de jouer du violon en précédant le cortège.

Le seul violoniste de Blankenberghe étant le cuisinier, retenu à l'hôtel par l'importance de ses fonctions, j'aurais eu mauvaise grâce à refuser, bien qu'il m'en coûtât cruellement, du côté de ma commère.

En conséquence, je la confiai au major lui-même, qui en redevint tout gaillard, ma foi, et je pris le violon à la coquille parée de rubans roses, comme ceux des ménétriers de village.

Je précédais la noce d'une quinzaine de pas, puis venaient les mariés, puis les témoins et les parents, puis les invités.

Nous traversâmes ainsi tout le village et, de valse en valse, je les menai dans la salle à manger.

XL

LE BANQUET.

La salle était pavoisée de tentures rouges et de feuillages.

Au milieu, la table immense présentait ses deux lignes de couverts étincelants, avec les serviettes pliées en bonnet de police, et une pyramide de huit verres, sensuellement disposés, prévenait qu'il se boirait au moins seize qualités de vins.

Nous étions près de deux cents ; une grande partie des baigneurs, plus les parents et les amis de toutes les parties de la Belgique, le major ayant beaucoup d'amis ; — surtout les jours de grands dîners.

Le prince russe, seul, fit des manières pour

honorer de sa présence une noce bourgeoise, si bien que nous l'envoyâmes promener avec sa pelisse.

Mais le chanoine en était, plutôt deux fois qu'une, ainsi que les Bittermeineliebe et leur clarinette.

Le menu eut un succès éclatant.

En tant que je puis me rappeler, car le nombre des plats dépasse l'imagination, nous mangeâmes d'abord : 48 paniers de douze douzaines d'huîtres, avec 112 citrons ; puis deux potages : l'un aux hannetons, l'autre à la purée de pois ; puis, — sans parler des sardines, du beurre, des radis, des concombres, des pickles, des oignons confits, des olives, des langues à l'écarlate et des harengs marinés, qui passaient et repassaient sans cesse, — 200 tourtes au ris de veau avec les quenelles, les champignons, les crêtes de coq et la sauce brune qui se mettent généralement avec ; puis 56 saumons à la genevoise, accompagnés de 40 boisseaux de pommes de terre à la casserole ; puis 60 gigots de mouton entourés de légumes fins, tels que haricots verts, flageolets, carottes et pointes d'asperges ; puis 118 poulardes ou poulets de grains sur des lits de cresson de fontaine ; puis un plat de pommes d'amour,

légume de circonstance dans une noce ; puis un plat inconnu, je ne sais vraiment pas ce que c'était.

Puis vint le coup du milieu, où nous bûmes 101 bouteilles de cognac pour nous reposer.

Puis, je distribuai la jarretière de la mariée, au milieu de quelques chansons grivoises et de plaisanteries au gros sel.

Puis nous continuâmes le dîner par un nouveau potage à la bisque d'écrevisses ; puis 200 cailles, perdrix et grives en salmis ; puis 102 langoustes à la sauce remoulade ; puis des épinards au jus ; puis 60 pâtés de venaison, lapereaux et marcassins parfumés aux truffes du Périgord ; puis un plat inconnu, qui m'a semblé être une compote de punaises ; puis 40 gros filets piqués, cuits dans leur glace ; puis, pour exciter à boire, 66 jambons d'York ou de Mayence, je n'oserais préciser ; puis un autre plat inconnu, mouillé de sauce mayonnaise ; puis 51 pintades froides à la gelée tremblante, parées de leurs plumes, avec une salade de 1,800 têtes de laitue assaisonnées sans tabac et relevées par 40 pots de moutarde à la ravigote.

Après la salade, nous vîmes apparaître les entremets, le dessert et les fruits.

Je ne les mentionnerai pas tous : seulement 200 sorbets à la napolitaine, 12 gigantesques nougats montés sur des fruits glacés du midi ; — puis les figurines en cassonade du *Manneken-pis* de Bruxelles, de *M^{me} Angot*, du *Penseur*, Julien de Médicis, et d'un chameau, qui avaient l'air de danser un quadrille ensemble sur leurs gâteaux de Savoie ; — puis 400 pots de crème à la vanille ou au caramel, accompagnés de gaufres, de biscuits, de calissons d'Aix, de croquets et de madeleines ; puis 26 calottes de confitures, telles que groseilles, abricots, poiré, raisiné et mélasse ; puis 63 melons ; puis 14 sacs de figues, d'amandes douces, d'avelines et de raisins secs de Malaga ; — ce qui s'appelle les quatre mendiants ; — puis, près de 108 kilos de fromages variés, les uns pouvant aller tout seuls dans les assiettes ; puis 50 quarterons de reines-claudes, autant de beurrées d'Angleterre, autant de pommes de Calville, deux paniers de chasselas de Provence, 418 brignoles avec les noyaux ; 46 gros plats de fraises ananas, et enfin, pour amuser les enfants, 112 assiettées de papillotes à pétards.

Avec ça, seulement une demi-livre de pain que la majeure avait eu la prévenance de com-

mander pour moi; — les Français étant mangeurs de pain.

Nous bûmes, pour commencer, 50 litres de bitter; puis avec les huîtres 200 bouteilles de vin de Chablis; puis, à la suite du potage, 102 de Sauterne; puis, tout de suite après, 200 de Beaujolais; puis, tout de suite après, 600 de Médoc, Pouillac et Larose alternés; puis, tout de suite après, 200 de Chambertin; puis, tout de suite après, 100 de vin du Rhin; puis, tout de suite après, le coup du milieu que j'ai déjà signalé.

Puis, à la reprise, pour porter les toasts et chanter, 1,500 bouteilles de Champagne à la santé des époux; puis, tout de suite après, 1,500 autres à la santé des parents, des amis, du bourgmestre, du curé, du roi et de la reine des Belges; puis, tout de suite après, 100 de Château-Yquem et 100 de vin du pape; puis, tout de suite après, 200 de muscat, allant bien avec la crème; puis, tout de suite après, 1114 de Xerès au quinquina pour activer la digestion; puis, tout de suite après, 200 tasses de café, avec 50 flacons de fine champagne, 12 de curaçao et 12 de chartreuse pour les dames coquettes, 60 de gin pour les autres; et enfin, 11 pintes

d'alcool à brûler et une petite dame-jeanne d'acide nitrique pour les palais blasés.

Comme pousse-café, nous nous contentâmes de 600 pains d'épice à l'anis, avec 1,102 cannettes de bière de Vienne.

A ce moment, quelques convives commençaient à se plaindre qu'il y avait vraiment excès, qu'ils finiraient par devenir malades, si bien que le major consentit à se lever de table.

Au reste, tous les éloges avaient été épuisés sur la beauté du repas; on n'avait plus rien à dire; quelques personnes faibles glissaient même de leur siège; d'autres ronflaient comme des cheminées, les coudes dans les plats vides.

Le ciel était devenu orageux dans l'après-midi. Vers le soir, une averse déchargea les nuages et nous éventa délicieusement.

La grenouille nous l'avait prédit le matin même.

Cependant, le major réveilla les dormeurs avec sa fanfare de clairons qu'il imitait si bien, et le bal commença.

M. Bittermeinelièbe, ayant emprunté un bec de clarinette, — car il n'avait garde de déranger le sien, — eut la complaisance de nous prêter son concours, de sorte qu'avec lui, le maître-

queux, moi et surtout le major qui continuait toujours sa sonnerie et tapait à grands coups de canne sur un chaudron, nous eûmes un tintamarre indescriptible.

Les têtes, les mollets, les tables, les plats, les tonneaux éventrés tournaient à l'envi comme des toupies.

XLI

DÉPART DES MARIÉS.

Cependant l'aube rosait déjà les portes du levant et les dernières étoiles s'esquivaient lestement.

Le moment devenait cruel pour le major.

Je suis sûr qu'il ne se trémoussait tant que pour se surexciter et refouler son émotion.

Il avait été convenu que les mariés partiraient de suite pour Pé-king, par le premier paquebot d'Anvers, précisément le soir de ce matin.

M. Lou avait hâte de conduire sa mandarine dans son pays.

M^{lle} Proserpine devait les accompagner, selon ses désirs, qui étaient, du reste, ceux de M^{lle} Nina aussi.

Enfin, il était encore convenu que quelques amis, tels que l'amiral et moi, nous irions les embarquer.

Tous les invités prirent congé des époux et des parents avec les poignées de mains, les baisades, les souhaits et les félicitations habituelles.

Puis, après avoir bu un coup, le coup de l'étrier, la caravane se réunit et nous partîmes.

Le ciel avait repris son azur. A peine si un flocon de vapeur volait çà et là comme un oiseau blanc.

Mais, à vrai dire, nous étions mal disposés pour admirer ces coquetteries célestes.

Je ne dissimulerai même pas qu'après une telle nuit, une fois dans le wagon, fouettés par l'air, nous n'eussions la tête un peu lourde.

Cependant il fallait se dominer, afin de ne pas attrister le major ni la majeure par une réaction pénible.

Ces deux pauvres vieux, qui s'étaient donné tant de peine pour être aimables envers leurs invités pendant toute la nuit, avaient pourtant la désolation dans l'âme à l'idée de leur enfant.

Et puis, voici qui peut paraître étrange, — puissiez-vous n'avoir jamais l'occasion de l'éprouver par vous-même, — l'âme s'impressionne

beaucoup plus en été, par les jours calmes, d'une plénitude infinie, que pendant la mauvaise saison; — la même douleur semble plus amère en juillet qu'en janvier, par exemple.

L'amiral et moi, nous nous escrimions à causer sans parvenir à distraire nos compagnons.

C'était fini, la gaieté. Un voile mélancolique s'étendait vaguement sur les grandes rides de leurs fronts.

Proserpine seule paraissait joyeuse; elle avait l'insouciance de son âge.

Elle en était à son premier voyage. Voyager, ça la ravissait, comme tout ce qu'on ne connaît pas.

Elle chantait comme une mésange. Le va-et-vient de la bielle, avec son bruit rythmique, la charmait inexprimablement. Aux enfants, il faut des riens. Sa frêle imagination apercevait des pays de Cocagne; l'avenir, l'inconnu, les contrées lointaines; — c'était le bonheur. Elle se voyait déjà avec un mari aux joues jaunes et aux yeux bridés, comme ceux du mandarin, qu'elle pourrait tirer par sa natte toute la journée, l'espiègle!

Pourtant, par-ci par-là, elle taisait sa chanson

pour penser à sa mère, qui lui avait dit adieu en pleurant toutes ses larmes.

Ce n'était pas son seul regret.

Mon Dieu ! ces âmes novices , comme les tendresses les partagent inégalement ! Elle en avait un autre bien autrement sérieux !

Plus de dix fois pendant la route, elle fit à M^{me} Baukanart :

— « Au moins, madame, n'oubliez pas de changer l'eau de la *guernouille* demain matin ; jurez-moi de la soigner comme si c'était vot' enfant. »

Il faut savoir que Proserpine disait toujours *guernouille* ; « grenouille » lui eût paru d'une ignorance crasse.

Quant aux deux époux, serrés dans un coin, ils étaient les seuls qui, grâce à l'égoïsme de l'amour, n'eussent pas conscience des inquiétudes des deux abandonnés qui retourneraient seuls à la maison déserte.

Les enfants ont parfois des cruautés impitoyables.

La majeure, de son côté, couvait sa Nina des yeux, comme si elle eût voulu la remettre en son sein.

Elle se levait toutes les dix minutes, allait lui

prendre la tête à deux mains, la meurtrissait de caresses, puis revenait à sa place.

Elle adressait quelques recommandations déjà maintes fois répétées à Proserpine ; elle visitait son cabas pour voir si le poulet froid et les friandises qu'elle y avait mis étaient bien placés.

D'autres fois, elle regardait le major à travers deux grosses larmes attendrissantes ; elle redevenait belle, de la beauté des mères.

Mais le major se détournait froidement, et il nous disait avec pétulance, à nous :

— Une belle journée, mes amis, une belle journée!...

C'était tout. Il reprenait son air taciturne et ses pensées soucieuses.

Enfin, quelques silhouettes effilées des mâts et des éclaircies miroitantes sur l'Escaut nous annoncèrent le voisinage d'Anvers.

En toute autre circonstance, l'invalides eût senti se raviver ses souvenirs.

N'est-ce pas, la belle occasion de nous raconter le siège sur le terrain même, de pouvoir nous dire : « J'étais là, le général Gérard était ici même ; voici où ce sacré pruneau m'a cassé la cuisse ! » Et ci, et ça!... Eh bien ! pas un mot. Son esprit n'y était pas.

Ah! la gloire, une fumée!

Seulement, sa jambe retapait le tapis plus nerveusement, comme impatientée.

Ses yeux ne quittaient plus la direction du port, de ces coques de noix qui allaient emporter sa fille!

Toutefois, le brave des braves, il se maîtrisait, s'étant donné sa parole à lui-même de ne pas faiblir devant elle.

Dans le trajet de la gare à la jetée, nous n'échangeâmes pas un mot; c'était un de ces silences impressionnants d'avant les orages.

Nous avions de ces sourires forcés qui font mal à voir.

A la fin seulement, quand le navire nous apparut tout appareillé, comme hennissant d'impatience, la majeure chancela :

— Major, je ne puis plus aller, je pleure, fit-elle d'une voix mourante.

Eh bien! malgré ses oreilles sourdes, l'invalides l'entendit; et, d'une voix éteinte qu'il s'efforçait d'accentuer, il lui répliqua :

— Si tu pleures, vois-tu, je te pique contre ce mur avec ma jambe!

L'autre, le croyant bien capable d'exécuter sa menace, se sauva vers sa fille qu'elle saisit par la taille.

M. Lou conservait toujours son expression placide ; toutefois il ressentait aussi la commotion, à en juger par sa pâleur et ses joues creusées.

Proserpine elle-même ne songeait plus à chanter ; elle écarquillait ses jolis yeux d'un air bête, avec les lèvres béantes.

Enfin, nous arrivâmes devant la passerelle.

— Allons, les enfants, fit immédiatement le major, comme pressé d'en finir, allons, les enfants, disons-nous adieu !... Partez !... Écoutez !... Écoute, ma fille..., ma fille..., je ne suis pas un bigot, seulement je crois en Dieu. Certes, Dieu est partout, aussi bien là qu'ici... Mon enfant, que le Seigneur te bénisse !...

Sa voix s'altérait de plus en plus.

..... N'oublie pas tes vieux parents ; aie du bonheur, du bonheur... Pense à nous quelquefois... Écris-nous souvent... souvent... le plus souvent possible, que nous ayons une consolation, avant de mourir...

Puis, par un dernier effort, s'adressant au mandarin d'un ton qui n'avait rien de risible, je vous promets :

— Et vous, mon gendre, vous savez ce que je vous ai juré. Je vous confie ma joie ; enfin, ce

que j'ai de meilleur dans ma vie... Sa mère n'aura plus rien, plus rien!... Nous nous privons pour vous. Si je doutais de vos soins pour elle, je vous passerais tout de suite ma jambe à travers le ventre!...

— N'ayez pas peur, fit le mandarin avec une émotion vraie; père, je vous ai déjà donné ma parole de l'aimer plus que moi-même.

— C'est bien, je vous crois.

— Ma fille, mon enfant! s'écria la mère éplorée, en écrasant Nina contre sa poitrine.

Pour le coup, Nina haletait; les larmes lui brisaient la voix.

De son côté, Proserpine criait en se tenant aux jupes de M^{me} Baukanart.

Autour de nous, d'autres adieux provoquaient d'autres larmoiements et d'autres lamentations.

Le mandarin se prit à pleurer aussi en se jetant au cou du major.

— Embarquez! embarquez! fit brutalement un employé, émoussé sur toutes ces sensibilités des passagers.

Il fallut se quitter.

J'avoue qu'un départ d'amis m'émeut toujours inexprimablement. L'habitude, qui ne

manque pourtant pas, n'a encore pu atténuer en rien une impressionnabilité si niaise.

Je me sentais la gorge prise comme dans un étau, et brûlante de larmes.

Du reste, elles sont contagieuses comme le rire ou le bâillement.

L'amiral lui-même, bien autrement expérimenté que moi, ne parvenait pas à se contenir sans de grands efforts; ses deux rayons visuels s'écartaient encore plus que de coutume.

Nous considérions l'embarquement en silence.

La majeure avait l'air pétrifié; elle ne bougeait pas d'une ligne.

Le major, au contraire, ne pouvait tenir en place; il allait dix pas en amont, puis brusquement revenait dix pas en aval, la tête baissée et de son allure boiteuse.

Il prisait bruyamment, et par-ci par-là, du revers de sa main il essuyait une larme furtive en ayant l'air de tousser.

Bref, la passerelle se leva, et, tandis que les émigrants s'étaient massés sur le pont et que les restants leur disaient encore adieu du rivage, un coup de canon retentit.

Le vieux brave redressa la tête instinctivement; deux grandes rumeurs s'élevèrent à la

fois du bord et de la berge, et le bateau fila majestueusement, traçant un sillon blanc, éclairé par la lune qui se levait, comme une traînée de moire.

L'amiral s'élança pour retenir la majeure éperdue, prête à se précipiter à l'eau.

De mon côté, je courus soutenir le major et je l'entraînai à la hâte.

Il n'en pouvait plus; ses forces se détendirent tout d'un coup et deux jets de larmes aveuglèrent ses pauvres yeux.

Je me pris à pleurer aussi; — je ne sais rien d'émouvant comme les larmes d'un vieux.

Eh quoi? encore pleurer? Toujours? Il y a des larmes pour toute la vie?... Elles sont inépuisables?...

Mais enfin j'étais bien aise de le voir se soulager, quoique, dans son entêtement de troupier qui brave tout, il me fît à travers sa crise :

— Je ne pleure pas, mon ami; n'allez pas croire que je pleure... Je n'ai jamais pleuré, jamais de la vie!... Je ne suis pas un capon!... Je n'ai jamais pleuré pour aucune douleur... J'en ai eu pourtant ma part... et en voici encore une... une cruelle... pour finir...

— Allons, major, allons! lui disais-je; pleu-

rez, au contraire, pleurez; ces larmes-là vont bien aux vaillants comme vous!

— Je vous dis que je ne pleure pas, encore une fois! Je ne suis pas un capon!... je n'ai jamais pleuré... Dites-moi que vous voyez bien que je ne pleure pas... dites-moi ça, je vous en prie; — c'est le champagne qui me sort par les yeux!...

P. P. C.

Nous étions tellement tristes, que nous nous arrê tâmes à Bruges, la majeure refusant de rentrer à Blankenberghe et le major n'ayant plus de préférence en rien.

Nous les consolâmes tant que nous pûmes, avec les piètres consolations d'usage, ces palliatifs pleins de vanité.

L'amiral leur promet de les emmener sur son bâtiment, la première fois qu'il repartirait pour la mer Jaune; car, disait-il, malgré son âge, il ne renoncerait jamais à la mer pour prendre sa retraite; il voyagerait tant qu'il aurait un signe de vie.

Les deux autres l'écoutaient muets, les yeux éraillés et troubles, comme des vieux qui ne croient plus aux projets si lointains.

Je fis la lecture de la *Revue des Deux-Mondes* au major ; cependant, il était si énervé qu'il en fallut une dose inquiétante pour moi-même, malgré mon habitude de lire toutes les proses, même la mienne.

Enfin, comme on s'accoutume à tout, — excepté à la joie, — quand nous les vîmes apaisés, nous les quittâmes aussi, l'amiral pour aller à Londres, moi pour rentrer ici.

Nous nous promîmes bien de nous revoir, de nous écrire et même de voyager ensemble.

En attendant, j'ai retracé ces épisodes et ces souvenirs de Blankenberghe, mêlés de rire, de lamentations, de plaintes, de saletés, d'inquiétudes, de gaudrioles, de passion, d'analyse, de grossièreté, de science, de platitude, d'amitié, d'amour, de haine et de tendresse, — comme la vie ; et je les publie pour les classes dirigeantes, les cocottes et les diplomates, en leur présentant mes civilités.



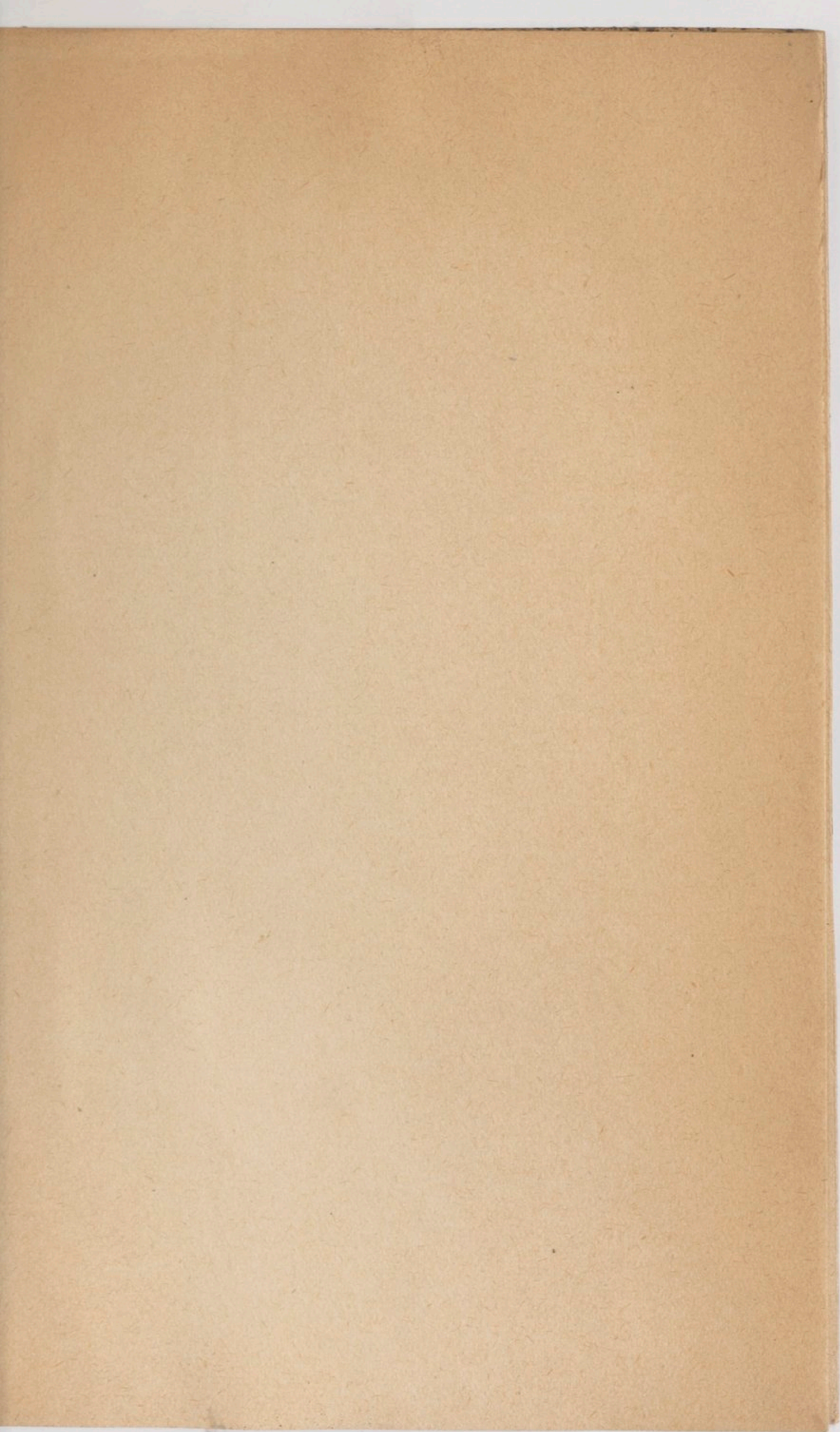


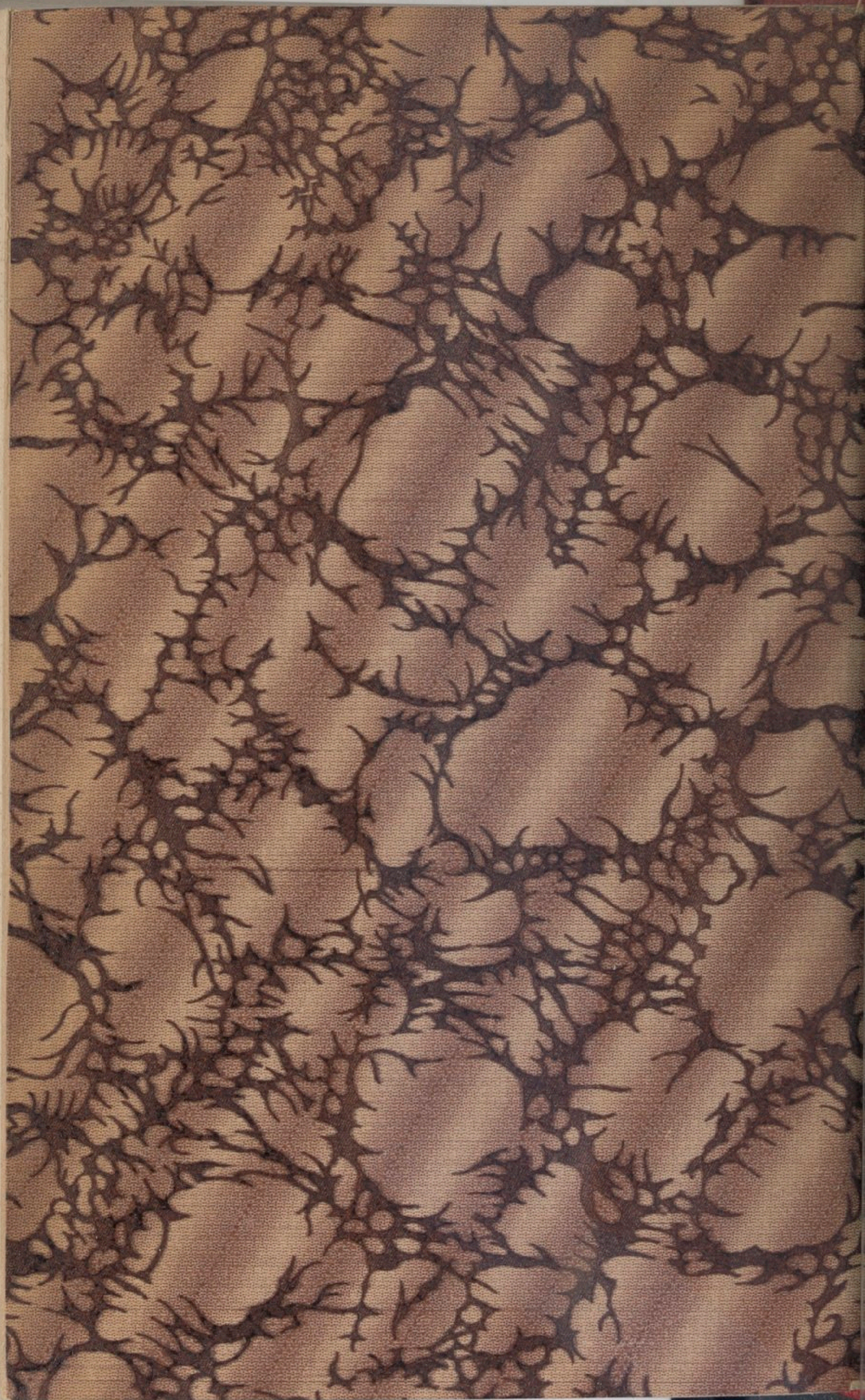
TABLE.

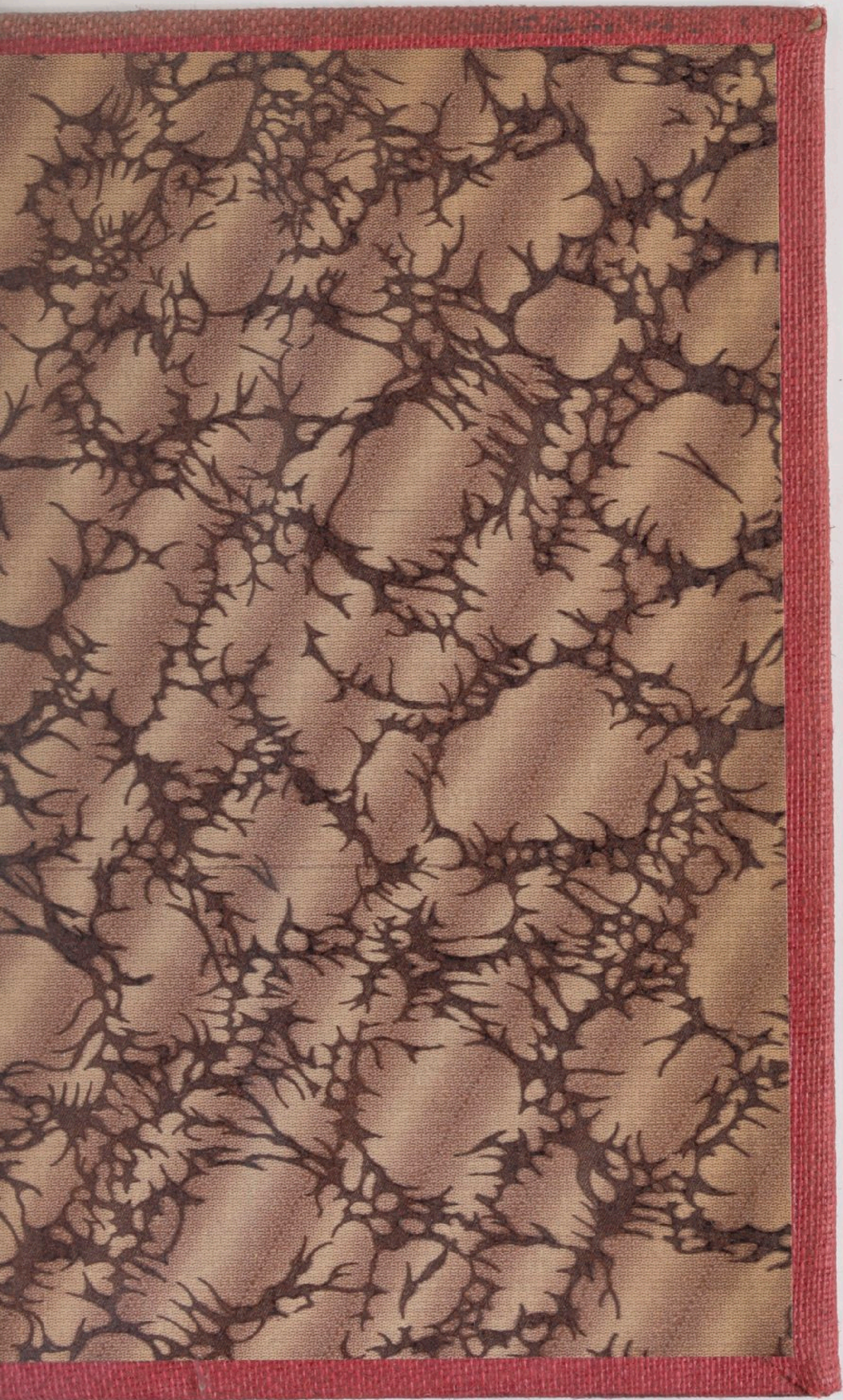
I	A la gare de Bruxelles.	1
II	Les voyageurs	5
III	M. Lou-tseu-sin	16
IV	L'autre voyageur.	19
V	Où nous commençons à causer.	22
VI	En route.	25
VII	Tête de veau et lapin à toute heure	36
VIII	Les conséquences	47
IX	L'hôtel de la Plage	51
X	Les présentations	61
XI	Après dîner	75
XII	Le Porto	79
XIII	Où je tiens une promesse.	88
XIV	Sur la France.	98
XV	Les Vénus noires.	121
XVI	La sérénade	127
XVII	Fausse alerte	131
XVIII	La mauvaise humeur du major	134
XIX	Tristesse de M. Lou	140
XX	L'amour.	144
XXI	Opinion de M ^{me} Baukanart sur l'amour	180

XXII	Les confidences.	181
XXIII	L'expédition	187
XXIV	Projet de gouvernement.	191
XXV	La demande en mariage.	206
XXVI	La salade.	230
XXVII	Alternatives du mandarin.	236
XXVIII	Les dangers de l'étude	245
XXIX	L'express.	247
XXX	Nouvelles études	252
XXXI	Canaux, canards, canailles	265
XXXII	Comment se font les réputations	283
XXXIII	La paix	287
XXXIV	Contentement du major	291
XXXV	La souris.	293
XXXVI	Aux dames.	298
XXXVII	Les oreilles du lettré.	302
XXXVIII	Les réversions	305
XXXIX	Le magistrat s'apaise	313
XL	Le banquet.	315
XLI	Départ des mariés.	322
P. P. C.	333









BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03333110 0